



TRIADES
DES DRUIDES
DE BRETAGNE



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

TRIADES DES BARDES DE L'ILE DE BRETAGNE

Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

TRIADES DES BARDES
DE L'ÎLE DE BRETAGNE

PREMIÈRE TRIADE

Trois unités primordiales, et davantage que chacune d'elle ne saurait exister : un Dieu, une vérité et un point de liberté où les contraires s'équilibrent ¹.

DEUXIÈME TRIADE

Trois choses procèdent des trois unités primordiales : toute vie, tout bien et toute énergie.

TROISIÈME TRIADE

En trois réalités consiste Dieu : l'excellence de la vie, l'excellence de la conscience, l'excellence de l'énergie ; et il ne saurait exister une unité qui soit plus éminente dans chaque domaine.

TRIADE IIII

Trois réalités que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui doit constituer le bien parfait, ce qui doit vouloir le bien parfait, ce qui doit accomplir le bien parfait ².

TRIADE V

Trois témoignages de Dieu à l'égard de ce qu'il a fait et fera : énergie infinie, conscience infinie et amour infini ; grâce à eux, il n'est rien qui ne puisse être accompli, connu et amené à l'existence.

TRIADE VI

Trois finalités ultimes pour le principe divin dans l'animation de toutes choses : réduire le mal, fortifier le bien et manifester les différences afin que ce qui doit être soit distingué de ce qui ne doit pas être.

TRIADE VII

Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accomplir : le plus utile, le plus nécessaire et le plus beau en toutes choses.

¹ Non seulement les contraires s'équilibrent, mais on pourrait dire qu'ils « se complémentent » (ou « se complémentarisent »).

² « Dieu est considéré comme le bien absolu ; non pas abstraitement, mais comme l'être souverainement bon. Non seulement il est, en lui-même, le bien parfait, mais il le veut, il l'accomplit et se révèle ainsi par sa volonté et son œuvre. » Adolphe Pictet.

TRIADE VIII

Trois constantes de l'existant: ce qui ne peut être autrement, ce qui n'a pas besoin d'être autrement et ce qui ne peut pas être mieux conçu. De là, la finalité de toutes choses.

TRIADE IX

Trois réalités prévalantes: la suprême énergie, la conscience suprême et le suprême amour de Dieu.

TRIADE X

Trois particularités de Dieu: plénitude de vie, plénitude de conscience, et plénitude d'énergie.

TRIADE XI

Trois causes des vivants: l'amour de Dieu en harmonie avec la conscience parfaite; la conscience de Dieu en harmonie avec la connaissance des moyens, et l'énergie de Dieu en harmonie avec la suprême volonté, l'amour suprême et la suprême conscience.

TRIADE XII

Trois sphères d'existence: la sphère de *ceugant*³ où rien n'existe, sinon Dieu, de vivant ou de mort, et personne, sinon Dieu, ne peut la connaître; la sphère d'*abred*⁴ où toutes choses procèdent de la mort et l'homme la traverse; et la

³ Cylch y Ceugant est traduit par Edward Williams: «le cercle de l'infini» ('the circle of infinity') et par Pictet: «le cercle de la région vide». Ceugant est apparemment composé de ceu (=cau) «creux, vide» et de cant, «circonférence du cercle». Outre cela ceugant signifie aussi: «certain», yn geugant: «certainement»; ceugant yw angy: «certaine est la mort». Dans son dictionnaire, Owen donne à ceugant l'acception d'infini et traduit cylch y Ceugant par «le cercle d'infinitude» ('the circle of infinitude'). La notion de «vide» ne fait aucun doute (Cf. ceu-bren: arbre creux; ceu-nant: «ravin, vallée, creux»; ceucdd: «vide»; ceudawd: «cavité»). Nous pouvons entendre cylch y Ceugant comme: «la sphère de la vacuité».

⁴ Cylch yr Abred est traduit par Williams «le cercle du commencement» ('the circle of inchoation'), par Turner «le cercle du mal» et par Pictet «le cercle de transmigration». Abred semble composé de ab, «d'où» (from) et rhed, «le voyage» ('a course'), en référence à la migration des âmes. Le sens ordinaire d'abred est: «mal» (abredig, abredawg: «mauvais, vil») mais abrediad signifie «transmigration» et le verbe prediaw (forme mutée: bred-iaw) signifie «errer» (au sens de l'ancien français: progresser, avancer). On peut traduire Cylch yr Abred par «la sphère des progressions».

sphère de *gwynfid*⁵ où toutes choses jaillissent de la vie, et l'homme la connaîtra dans les cieux.

TRIADE XIII

Trois états d'existence pour les êtres vivants : un état de douleur dans l'abîme, un état de liberté dans l'humanité ; un état d'amour, c'est-à-dire de béatitude dans le ciel⁶.

TRIADE XIII

Trois nécessités pour toute vie animée : commencement en *annwn*⁷ ; progression en *abred* et plénitude en *gwinfid*, c'est-à-dire dans la sphère du Pays blanc ; sans ces trois nécessités, personne ne peut exister sinon Dieu.

TRIADE XV

Trois sortes de nécessités en *abred* : le germe de toute vie et, de là, le commencement ; la matière de toutes choses et, de là, la croissance qui ne peut s'accomplir dans aucun autre état ; l'élaboration de toute chose à partir de la mort et, de là, la fragilité de l'existant.

TRIADE XVI

Trois choses ne peuvent faire qu'advenir par l'équité de Dieu : la sympathie⁸ en *abred*, parce que, sans elle, personne ne peut obtenir une pleine connaissance de quoi que ce soit ; la co-participation à l'amour de Dieu ; et la coopération avec l'énergie de Dieu pour tout ce qu'il accomplit de juste et de miséricordieux.

TRIADE XVII

Trois causes de la nécessité en *abred* : prendre les composants de chaque nature ; recueillir la connaissance de chaque chose ; rassembler la force de surmonter le mal et la destruction⁹ et de se défaire du mal. Sans la traversée de chaque état de vie, aucune vie, aucune espèce ne peut atteindre la plénitude.

⁵ Composé de *gwyn* : « beau, heureux, blanc, blond, » et de *byd* : « le monde, » le sens de *gwinfid* est double : il s'agit à la fois du « Monde blanc » et du « Pays du bonheur ». Pictet traduit : « le cercle de félicité ».

⁶ Dans la pensée galloise christianisée, *Annwn*, qui a le sens d'abîme, est employé pour signifier « enfer » ; *gwynfyd* et *nef* traduisent le ciel, le paradis, les cieux.

⁷ On prononce : *announ*.

⁸ Le mot « sympathie » est employé ici au sens de son étymologie grecque : *sun-pathein*, souffrir avec ; la sympathie ainsi conçue est l'antichambre de la connaissance.

⁹ *Cythraul*. Le principe de destruction. Dans le monde chrétien, ce terme est employé, au

TRIADE XVIII

Trois fatalités premières en *abred*: la nécessité, l'oubli et la mort.

TRIADE XIX

Trois conditions nécessaires avant que la plénitude de la conscience puisse être obtenue: traverser *abred*, traverser *gwynfid* et se ressouvenir de tout jusqu'en *annwn*.

TRIADE XX

Trois nécessités en *abred*: la transgression, parce qu'il n'en peut être autrement; la libération, par la mort, de *drwg*¹⁰ et *cythraul*; la croissance de la vie et du bien par l'éloignement du mal dans les délivrances de la mort; et cela, par l'amour de Dieu qui maintient toutes choses.

TRIADE XXI

Trois contributions de Dieu en *abred* pour contenir *drwg* et *cythraul* et leur échapper vers *gwynvyd*: la nécessité, l'oubli et la mort.

TRIADE XXII

Trois choses primordialement contemporaines: l'homme, la liberté et la lumière¹¹.

TRIADE XXIII

Trois obligations de l'homme¹²: connaître, changer et choisir. Et par la liberté

même titre que *diawl*, pour désigner le diable. Owen, dans son dictionnaire, considère le mot comme composé du préfixe *cy* et de *trawl*, destruction. L'adjectif *cytrawl* (de *cythru*, rejeter, expulser) signifie « contraire, adverse, » ce qui est aussi le sens que les traditions hébraïques attribuent au nom de Satan: l'Adversaire (d'après Pictet).

¹⁰ Le gallois *drwg* exprime en général tout ce qui est mauvais (irlandais: *droch*; breton: *droug*, *drouk*). Semble se rattacher à la racine sanskrite *druh*, nuire, blesser, d'où *drôha*, offense, injure et *druh*: un être malfaisant.

¹¹ Owen, dans son dictionnaire, donne une variante intéressante parce qu'elle n'offre pas le même ordre: *Tri chynghyfoedion byd*: *haul* (goleuni, tan), *dyn a rhyddyd*. C'est-à-dire: le soleil (la lumière, le feu) avant l'homme et la liberté. La version adoptée par Ed. Williams et J. William Ab Ithel que nous suivons ici nous semble beaucoup plus conforme à l'esprit des Triades (Note A. Pictet). Plus conforme à l'esprit des Triades aussi, qui se gardent comme de la peste de l'intellectualisme et de l'hermétisme, la traduction par: « Trois choses sont primordialement contemporaines... » Le mot à mot exigerait: « Il y a trois contemporanéités primordiales... » (ndt)

¹² Ed. Williams traduit: the three necessary incidents of humanity et J. Williams Ab Ithel: the three necessary obligations of man.

TRIADES DES BARDES DE L'ILE DE BRETAGNE

de choisir, les deux autres obligations ne peuvent être connues avant qu'elles n'adviennent.

TRIADE XXIII

Trois alternatives équitables pour l'homme : *abred* et *gwynvyd*, fatalité et liberté, mal et bien. Toutes se valent et l'homme peut s'attacher lui-même à ce qui lui convient.

TRIADE XXV

Par trois réalités, l'homme tombe sous la nécessité d'*abred* : parce qu'il ne s'efforce pas d'acquérir la conscience ; parce qu'il ne s'attache pas au bien ; parce qu'il se lie au mal. Par l'occasion de ces difficultés, il redescend au principe de son genre en *abred*, jusqu'à ce qu'il revienne comme au commencement.

TRIADE XXVI

Bien que, par ailleurs, il se soit lié au bien, trois choses font tomber l'homme sous la nécessité d'*abred* : l'orgueil jusqu'en *annwn* ; la fausseté jusqu'à un état correspondant de perception ; et, par la cruauté, jusqu'à l'animal semblable, jusqu'à ce que, comme au commencement, il retourne à l'humanité.

TRIADE XXVII

Trois raisons principales au statut des êtres : la conscience, l'amour et l'énergie qu'il faut acquérir avant la mort ; et cela ne peut avoir lieu, en vertu de la liberté et du choix, avant l'état humain. Ces choses sont appelées les trois victoires.

TRIADE XXVIII

Trois victoires sur *drwg* et *cythraul* : la conscience, l'amour et l'énergie, parce que le savoir, la volonté et la force, dans leur capacité de conjonction, accomplissent ce qu'ils désirent. Ces victoires commencent dans l'état humain et se poursuivent à jamais.

TRIADE XXIX

Trois privilèges de la condition de l'état humain : l'équilibre du mal et du bien et, de là, la faculté de comparer ; le choix et, de là, le jugement ; et la croissance de la force qui procède du jugement et du choix, et ceux-ci doivent exister avant tout accomplissement.

TRIADE XXX

Trois différences inévitables entre l'homme (ou tout autre être vivant) et Dieu : l'homme est fini, le dieu ne peut pas l'être ; l'homme a un commencement, ce que le dieu ne saurait avoir ; l'homme doit progressivement changer sa condition dans la sphère de *gwynfyd*, parce qu'il n'est pas capable de connaître le *ceugant* ; et pour le dieu ce n'est pas nécessaire, car il peut tout vivre avec félicité.

TRIADE XXXI

Les trois fondements de *gwynfyd* : non-mal, non-vouloir, et non-mort.

TRIADE XXXII

Trois restaurations de la sphère de *gwynfyd* : l'*awen*¹³ originel, le primordial amour et la mémoire primordiale, parce que sans ces restaurations, il n'y aurait pas de félicité.

TRIADE XXXIII

Trois différences entre les êtres animés et les autres : l'*awen*, la mémoire et la conscience. En chacun elles sont complètes et ne peuvent être communes avec un autre vivant. En chacun elle est plénière, car ne sauraient exister deux plénitudes d'une même chose.

TRIADE XXXIIII

Trois dons de Dieu à tout vivant : la plénitude de son espèce ; l'originalité de son individualité et la caractéristique d'un *awen* primordial différent. C'est ce qui constitue l'être complet et singulier de chacun.

¹³ Le sens étymologique d'*awen* est celui de « flux » comme le montrent les termes de sa galaxie sémantique : *aw*, fluide, *awn*, le fleuve, *awel*, le vent, la bourrasque, *awir*, l'air, le ciel. Dans le langage des bardes gallois, *awen* désigne le génie poétique, la muse, le flux de la création. Le poète est appelé *awenydd*, *awenwr* : celui qui est doué de l'*awen*, celui qui entend le langage des dieux. Dans une interprétation réductrice, l'*awen* pourrait être comparé au Saint-Esprit. Il est aussi l'Esprit, mais aussi le Vent, l'Inspiration, l'âme parlante du monde et, assure Gwenc'hlan Le Scouëzec, cette quintessence « qui fait que les éléments fondamentaux se mettent en mouvement et portent la vie... » L'*awen* est aussi : « l'eau, l'eau vive, la rivière et son courant (...) ; c'est la Vouivre que nous nommons la *Nwywre*. L'*awen* est tout ce qui parle à l'homme au fond de sa conscience d'être... » D'une certaine façon, l'*awen* est aussi le logos, ou « l'esprit désirant ». La racine sanskrite au possède, entre autres sens, celui de désirer, et le substantif *avana* qui lui est lié indique le mouvement, le désir et la force.

TRIADE XXXV

De trois compréhensions s'ensuivront la décroissance et la subjugation du mal et de la mort : la conscience de leur nature, la conscience de leur cause, la conscience de leur fonctionnement. Cela se trouve en *gwynfid*.

TRIADE XXXVI

Trois fondations du savoir : avoir traversé chacun des états de la vie ; se souvenir de chaque état et de ses événements, être capable de traverser à volonté chaque état par goût de l'expérimentation et du jugement et de la connaissance.

TRIADE XXXVII

Trois caractéristiques pour chaque vivant en *gwynfyd* : la vocation, l'unicité et l'*awen*. Et il ne saurait y avoir deux vivants primordialement identiques, car chacun est parfait en ce qui le distingue. Il n'y a rien sans la compréhension de tout ce qu'il est possible à l'être d'advenir.

TRIADE XXXVIII

Trois choses impossibles si ce n'est à Dieu : vivre l'éternité de *ceugant*, participer à chaque état sans changer, améliorer et rénover toutes choses sans les détruire.

TRIADE XXXIX

Trois choses qui ne pourront jamais être détruites à cause de leurs puissances nécessaires : la forme de l'être, la substance de l'être, la qualité de l'être ; car ces puissances, délivrées du mal, existent pour toujours chez les êtres animés ou inanimés comme des épanouissements¹⁴ du beau et du bien de la sphère de *gwynfid*.

TRIADE XL

Trois excellences des changements d'état en *gwynfid* : l'instruction, la beauté et le repos, parce que l'homme n'est pas capable de supporter l'éternité du *ceugant*.

TRIADE XLI

Trois choses qui s'amplifient : le feu ou la lumière, la conscience ou la vérité, l'âme ou la vie. Ces trois triompheront de toutes choses et alors *abred* finira.

¹⁴ Littéralement : diversités.

TRIADES DES BARDES DE L'ILE DE BRETAGNE

TRIADE XLII

Trois choses diminuent continuellement : l'obscurité, l'erreur et la mort.

TRIADE XLIII

Trois choses se renforcent de jour en jour à cause de la multitude des désirs qui les appelle : l'amour, la connaissance et la justice.

TRIADE XLIII

Trois choses s'affaiblissent de jour en jour à cause de la multitude des efforts contre elles : la haine, l'injustice et l'ignorance.

TRIADE XLV

Trois plénitudes de *gwinfyd* : participer à chaque espèce avec la plénitude dans l'un ; se conformer à tout *awen* et triompher dans l'un ; aimer tout le vivant, toute existence et un par-dessus tout, c'est-à-dire Dieu. Ces trois choses constituent la plénitude des cieux et de *gwinfyd*.

TRIADE XLVI

Trois nécessités de Dieu : être infini en lui-même, être infini par rapport au fini, être uni avec chaque état des êtres animés dans la sphère de *gwynfyd*.

LE MYSTÈRE DES BARDES
DE L'ÎLE DE BRETAGNE

OU

LA DOCTRINE DES BARDES GALLOIS
DU MOYEN ÂGE SUR DIEU,
LA VIE FUTURE ET
LA TRANSMIGRATION DES ÂMES »

(FAC-SIMILÉ DE L'ÉDITION DE 1857)

LE
MYSTÈRE DES BARDES

DE L'ILE DE BRETAGNE

OU LA

DOCTRINE DES BARDES GALLOIS

DU MOYEN AGE

SUR DIEU, LA VIE FUTURE ET LA TRANSMIGRATION DES AMES

Texte original, Traduction et Commentaire

PAR

ADOLPHE PICTET



GENÈVE

JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PARIS

MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 10

1856

AVANT-PROPOS

Quand, il y a maintenant trois ans, j'ai publié dans la *Bibliothèque Universelle de Genève* la traduction du *Mystère des Bardes*, accompagnée d'un commentaire explicatif, j'avais surtout en vue d'attirer de nouveau l'attention sur un débris trop peu connu des anciennes croyances de la race celtique. Je n'ai point dissimulé les objections que peut présenter la critique sur le degré relatif d'authenticité de ce curieux monument traditionnel du moyen âge gallois; mais j'ai exprimé aussi la conviction que ses caractères intrinsèques sont de nature à lever tous les doutes sur la réalité d'un fond primitif et original. Aucune opposition raisonnée ne s'est produite jusqu'ici, à ma connaissance du moins, contre cette manière de voir, et des adhésions assez nom-

VI

breuses sont venues témoigner de l'intérêt très-général que ce petit travail a réveillé. Parmi ces adhésions, je place en première ligne celles de M. Henri Martin, l'éminent historien de la France, et de l'illustre Jacob Grimm, le chef des mythologues de l'Allemagne. D'une autre part les triades bardiques ont reçu un accueil plein d'une sympathie immédiate, parce qu'elles sont venues tout à point répondre à des tendances nationales et philosophico-religieuses qui s'étaient révélées déjà de plusieurs côtés, et en particulier dans le premier volume de l'histoire de France de M. Michelet. Par une coïncidence toute fortuite, ma traduction des triades a paru presque en même temps que le livre éloquent (*Ciel et Terre*) où M. Jean Reynaud revendiquait les droits du vieux génie gaulois; et M. Alfred Dumesnil, qui écrivait alors son *Réveil de la Gaule*, a trouvé, comme il le dit lui-même, dans le *Mystère des Bardes*, la confirmation la plus complète, la plus heureuse et la plus inattendue, de sa manière de comprendre l'antique foi gauloise de l'immortalité. C'est ce qui explique l'espèce de ferveur qui s'est attachée tout d'abord au contenu même des triades, sans se préoccuper des questions qu'elles soulèvent au point de vue de l'histoire. Pour quelques esprits plus ardents que réfléchis, le néo-druidisme est même devenu comme une foi nouvelle, comme un drapeau de ralliement. A part les exagérations inévitables d'un entraînement fondé d'ailleurs sur de nobles instincts, c'est un phénomène curieux

VII

que cette renaissance subite d'idées transmises à travers tant de siècles, et oubliées depuis si longtemps dans un petit coin de l'Angleterre. Il faut certes que la valeur intrinsèque de ces idées ait bien quelque importance, pour qu'elles répondent d'une manière aussi complète à certaines aspirations impérieuses de notre époque.

Il serait à regretter toutefois que cet accueil immédiat fit négliger le côté historique de la question, et mettre en oubli la tâche de la critique. L'existence de ces triades fait surgir plus d'un problème intéressant, et doit provoquer de nouvelles recherches. Ces recherches, il est vrai, sont difficiles, et ne peuvent être entreprises que par des hommes versés dans la connaissance de toute la littérature cymrique du moyen âge. Il faudrait d'un côté réunir, dans les anciens poèmes bardiques et les superstitions populaires, tout ce qui peut se rattacher à la partie druidique des triades, et de l'autre, étudier un peu l'histoire de la théologie chrétienne galloise, pour voir jusqu'à quel point il y a eu action et réaction entre ces deux influences, et faire leurs parts respectives dans la formation du néo-druidisme. Il ne serait pas impossible de retrouver quelques traces de cet antagonisme jusque dans l'hérésie de Pélage, dont les doctrines persistèrent si longtemps dans les églises bretonnes en dépit des anathèmes des conciles. Il est certain que la manière dont l'hérésiarque breton revendiquait le principe de la personnalité

VIII

humaine et du libre-arbitre, rappelle singulièrement quelques-unes des triades bardiques.

Toutes ces considérations m'ont fait penser qu'il y aurait quelque avantage, pour la science, à donner aux triades une plus grande publicité, comme point de départ pour les recherches ultérieures. Je réimprime donc mon premier travail, en le retouchant ici et là, et en le complétant par l'addition du texte original gallois. Cette addition pourra sembler superflue, vu que le gallois ne compte, à coup sûr, qu'un bien petit nombre d'amateurs sur le Continent. Mais les études celtiques commencent à reprendre une place importante dans la philologie, l'archéologie et l'histoire, et on ne saurait trop rappeler qu'une connaissance approfondie des idiomes celtiques encore vivants peut seule donner à ces études une base vraiment solide. Dans cette voie, l'Allemagne a déjà devancé la France¹, et c'est à la France cependant qu'il appartiendrait de prendre l'initiative, et d'explorer cette mine trop oubliée où gisent enfouis les titres de ses origines primitives.

J'ai reproduit le texte gallois d'après la seule version connue jusqu'ici, celle d'Edward Williams². Ce texte ne semble pas toujours parfaitement correct,

¹ Surtout par le beau travail de J.-C. Zeuss, qui, dans sa *Grammatica celtica*, a jeté d'une main ferme les bases véritables de la philologie celtique.

² *Lyric poems*, 2 vol. in-12. Londres, 1794.

IX

et il serait à désirer que quelque savant Gallois, à portée de consulter les manuscrits, en fit une révision critique, le complétât par la publication des triades inédites, et s'attachât à en dissiper les obscurités. Malheureusement les travaux de ce genre trouvent peu d'encouragements chez la *race saxonne*, et l'oubli même où est resté jusqu'à présent le *Mystère des Bardes*, publié cependant il y a plus de soixante ans, témoigne d'une singulière indifférence des Anglais pour les études celtiques. Puisse notre modeste publication contribuer à réveiller le zèle des Gallois pour une exploration plus complète des curieux monuments de leur moyen âge, en leur montrant que l'importance en est comprise sur le Continent! Puissent les poèmes mystiques de Taliesin surtout trouver enfin un interprète qui les fasse sortir de la nuit qui les entoure! Tant que ce problème ne sera pas résolu, les Gallois n'auront pas accompli la tâche que leurs ancêtres ont léguée à leur patriotisme.

INTRODUCTION.

On a beaucoup écrit depuis longtemps sur la religion présumée et la sagesse des anciens druides de la Gaule et des Iles Britanniques, et il semble que la question doit être épuisée. Il en serait ainsi, sans doute, s'il fallait s'arrêter aux rares et imparfaites données que nous ont léguées à ce sujet les historiens de l'antiquité classique; mais il est d'autres sources, trop peu explorées jusqu'à présent, qui ouvrent un champ nouveau et très-riche aux investigations. Je veux parler des monuments traditionnels de tout genre qui se sont conservés chez les descen-

semble pas avoir été suffisamment appréciée. Je veux parler de cette portion des triades bardiques qui se rapporte aux anciennes croyances sur la nature de Dieu, la constitution de l'univers, la transmigration des âmes et la destinée humaine¹.

Ces triades font partie d'un manuscrit resté inédit jusqu'à ce jour, intitulé *Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain*, ou le mystère des Bardes de l'île de Bretagne, et dont le savant et judicieux Sharon Turner a rendu un compte assez détaillé dans sa *Vindication of the genuineness of the ancient british poems* (p. 227). C'est une collection, faite à diverses époques, des préceptes bardiques sur l'art de la poésie et du chant, ainsi que sur des questions de morale et de philosophie religieuse. Les éditeurs de l'*Archæo-*

¹ On sait que les *triades* sont des aphorismes développés toujours en *trois* points principaux, probablement pour les graver plus facilement dans la mémoire. Les Gallois possèdent des triades historiques, morales, juridiques, poétiques, etc., dont la masse est assez considérable. Cette forme de transmission paraît remonter jusqu'aux druides de la Gaule; car, ainsi qu'on l'a remarqué déjà, leur célèbre précepte de conduite morale, *honorer les dieux, ne point faire le mal et cultiver le courage viril*, constitue une véritable triade.

logy of Wales avaient l'intention de le publier dans un quatrième volume de leur recueil, lequel volume n'a point paru. On ne les connaît donc jusqu'à présent que par un extrait étendu qu'un savant gallois, Ed. Williams, en a donné, à la suite de ses poèmes lyriques, et par les citations que Owen Pughe en a tirées pour son dictionnaire gallois¹. Cette publicité trop restreinte explique comment ce remarquable document n'a pas obtenu jusqu'à présent toute l'attention qu'il mérite. Turner en a fait, il est vrai, un résumé succinct, et les mythologues gallois en ont parlé plus d'une fois comme d'une chose curieuse; mais nulle part, que je sache, ces triades n'ont été appréciées dans leur ensemble et leur liaison intrinsèque.

La première question qui se présente, sans doute, est celle de leur degré d'authenticité comme expression véritable des anciennes doctrines bardiques, sinon druidiques. A cet égard, il faut convenir de prime abord que les preuves

¹ J'ai eu soin d'indiquer par des renvois celles des triades qu'Owen a citées et traduites, pour faciliter la comparaison des textes, et des interprétations.

extérieures et matérielles laissent beaucoup à désirer. Le manuscrit qui renferme ces triades ne date que de la fin du dix-septième siècle, et les matériaux qui y ont été réunis par le copiste collecteur Edward Davydd, ne remontent pas au delà du milieu du seizième siècle. Le style en est comparativement moderne, et, si le fond peut être considéré comme ancien, il est certain qu'il a dû être altéré plus ou moins par les rédactions successives des sociétés bardiques du moyen âge.

Mais si les preuves positives font défaut, les caractères intrinsèques d'une authenticité tout au moins relative sont de nature à frapper les esprits les moins prévenus. Comment expliquer, en effet, l'existence, chez les Gallois du moyen âge, d'un système de philosophie religieuse parfaitement original, et dont la croyance à la transmigration des âmes après la mort forme la base principale, si ce n'est par une liaison traditionnelle avec les doctrines druidiques qui se distinguaient par cette même croyance? Les témoignages des anciens ne laissent aucun doute à cet égard, quelque imparfaits qu'ils soient d'ailleurs pour tout le reste du système. César,

le premier, nous apprend que les druides enseignaient, non-seulement l'immortalité de l'âme (*non interire animas*), mais la transmigration (*ab aliis post mortem transire ad alios*). Après lui Diodore de Sicile, Ammien Marcellin, Pomponius Mela, Valère Maxime, ont répété les mêmes faits sans y ajouter de nouveaux détails. Les passages qui s'y rapportent ont été cités si souvent, que je puis me dispenser de les reproduire ici. L'idée de la métempsycose, bien qu'assez naturelle en elle-même, ne s'est pas formulée en doctrine religieuse chez un grand nombre de peuples divers. On ne la trouve systématiquement développée que dans l'Inde ancienne, en Égypte, et probablement aussi chez les druides; car on ne saurait faire entrer en ligne de compte les grossières notions de ce genre observées chez les Groënlandais et quelques peuples de l'Afrique et de l'Amérique. Les idées de Pythagore à ce sujet étaient étrangères à la Grèce, et empruntées à l'Égypte sans doute plutôt qu'à la Gaule, alors presque inconnue aux Hellènes. D'où serait donc venue aux bardes gallois du moyen âge une doctrine aussi complète, aussi profonde, aussi originale sur la

transmigration des âmes, si ce n'est des druides leurs prédécesseurs, dont les croyances résistèrent si longtemps, en secret du moins, à l'introduction du christianisme. Les corporations bardiques qui se maintinrent dans le pays de Galles à travers les invasions successives des Romains, des Anglo-Saxons et des Anglais, sous la forme d'une espèce de franc-maçonnerie, conservèrent avec la ténacité celtique, les débris traditionnels des vieilles croyances nationales; et les triades que nous possédons encore en sont certainement la dernière expression ¹.

Ce n'est pas à dire que ces triades nous offrent l'ancien système druidique dans sa pureté. Il est impossible que le christianisme n'ait pas exercé une influence notable sur cette espèce de religion secrète conservée par les bardes

¹ Une triade citée par Owen Pughe dans son dictionnaire gallois, au mot *gallu*, prouve que la connaissance du *Cyfrinach*, ou mystère, était exigée des Bardes.

Tri photh nis gellir bardd hebddynt: *awen wrth gerdd, gwybod cyfrinach barddas, a chynneddfau da.*

Trois choses sans lesquelles nul ne peut être barde: l'*awen* (ou le génie) *poétique*; la *connaissance du mystère bardique*, et une *saine moralité*.

comme un souvenir national vénérable plutôt que comme une doctrine actuelle. Ce n'est guère que par cette influence que l'on peut s'expliquer le caractère singulier de pureté, d'élévation et surtout d'humanité qui frappe dans les triades, et qui s'accorde mal avec certains côtés barbares de l'ancien culte druidique. Ce qui doit bien plutôt surprendre, c'est que le système bardique ait pu se maintenir aussi entier vis-à-vis des dogmes chrétiens dont il n'offre aucune trace positive, du moins dans l'extrait d'Edward Williams. On n'y trouve rien, en effet, qui fasse la moindre allusion ni à la Trinité, ni à la rédemption, ni à la personne du Sauveur, ni aux traditions sacrées de l'Ancien et du Nouveau Testament; rien qui rappelle les idées du moyen âge sur l'enfer, le purgatoire et le paradis, lesquels jouent partout ailleurs un si grand rôle dans les légendes et les poésies populaires. L'influence du christianisme semble ainsi n'avoir été qu'indirecte, et ne s'être exercée que pour épurer, pour élever les notions traditionnelles anciennes sur Dieu, le monde et l'immortalité de l'âme.

Il faut bien ajouter toutefois que tant que les

triades bardiques ne seront pas publiées en entier, il sera difficile de faire la part exacte de l'influence des idées chrétiennes sur les anciennes doctrines traditionnelles. Les plus vieux monuments gallois sont postérieurs de deux ou trois siècles au moins à l'introduction du christianisme, et on y remarque partout, comme dans les poèmes de Taliesin, un mélange bizarre des croyances celtiques avec les dogmes chrétiens. Il est possible qu'Edward Williams, dans l'extrait qu'il a donné des triades bardiques, ait choisi de préférence celles qui lui ont paru avoir conservé le caractère le plus original. Ceci, du reste, n'infirmerait en rien notre manière de voir, car la forme même des triades prêtait facilement aux interpolations, et le fond primitif a dû s'accroître, au travers du moyen âge, par des additions successives.

Mais il est temps d'en venir aux triades bardiques elles-mêmes, qui se révéleront directement beaucoup mieux que par tout exposé préalable. Nous les donnons ici dans l'ordre même de leur publication par Ed. Williams, traduites aussi fidèlement que possible, et en faisant suivre chaque triade d'un commentaire explicatif.

Le traducteur anglais a souvent paraphrasé plutôt que traduit: j'ai tâché de serrer le texte de plus près, en ayant soin de motiver, chemin faisant, quelques divergences, assez légères d'ailleurs, dans la manière d'entendre le sens de l'original.

CYFRINACH BEIRDD YNYS PRYDAIN

LE MYSTÈRE DES BARDES

DE L'ILE DE BRETAGNE.

TRIADDE I.

Tri un cyntefig y sydd, ag nis gellir amgen
nag un o honynt, *un Duw, un gwirionedd*, ag
un pwngc rhyddyd, sef y bydd lle bo cydbwys
pob gwrth.

Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne
saurait y avoir qu'une seule : *un Dieu, une vérité et*
un point de liberté ; c'est-à-dire (le point) où se trouve
l'équilibre de toute opposition.

24

Cette première triade établit implicitement, et dès le début, le grand principe de l'unité de Dieu; car il est bien évident que la *vérité* et la *liberté* rentreront nécessairement dans l'unité divine.

L'expression de *un point* de liberté serait fort obscure sans le commentaire qui l'accompagne. Il ne saurait être question ici de la liberté humaine; car, dans la sphère de l'humanité, il y aurait autant de *points de liberté* que de personnalités individuelles. Le *point d'équilibre* de tous les contraires, ou, comme on dirait avec Kant, de toutes les *antinomies*, ne peut se trouver qu'en Dieu; et il correspond exactement, pour l'idée comme pour l'expression, avec l'*Indifferenzpunkt*, le point d'indifférence, de la philosophie de Schelling: le point de l'identité absolue, antérieure et supérieure à toute détermination et limitation, et libre, par conséquent, d'une absolue liberté. Je ne veux pas dire, en faisant ce rapprochement, que les bardes aient attaché à cette expression un sens métaphysique aussi précis que le philosophe allemand; mais l'idée est au fond la même, et ne pouvait guère se rendre plus clairement dans le langage concis des triades.

TRIADÉ II.

Tri pheth tardd o'r tri un cyntefig: pob *bywyd*,
pob *daioni* a phob *gallu* ¹

¹ Voyez Owen. Welsh Dict. au mot *tardd*.

25

Trois choses procèdent des trois unités primitives, toute *vie*, tout *bien* et toute *puissance*.

Cette seconde triade confirme ce que nous avons dit de la première comme établissant l'unité de Dieu. La *vie*, le *bien*, la *puissance*, ne dérivent pas respectivement de Dieu, de la *vérité* et de la *liberté*, mais de Dieu seulement, dont la *vérité* et la *liberté* sont des attributs. C'est ainsi évidemment qu'il faut l'entendre.

TRIADÉ III.

O dri anghenfod y mae Duw; sef y mwyaf parth *bywyd*, y mwyaf parth *gwybod*, a'r mwyaf parth *nerth*; ag nis gellir namyn un o'r mwyaf ar un peth.

Dieu est nécessairement trois choses, savoir : la plus grande part de *vie*, la plus grande part de *science*, et la plus grande part de *force* ; et il ne saurait y avoir qu'une seule plus grande part de chaque chose.

Autrement dit : Dieu est la *vie*, la *science* et la *puissance* suprêmes. Ceci n'exige aucun commentaire.

TRIADE IV.

Tri pheth nis dichon Duw lai na bod; a ddylai'r
dâ cyflawn, a ddymunai'r dâ cyflawn, ag a ddi-
chon y dâ cyflawn ¹.

Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être :
ce qui doit *constituer* le bien parfait, ce qui doit *vou-*
loir le bien parfait, et ce qui doit *accomplir* le bien
parfait.

Dieu est ici considéré comme le bien absolu, au point
de vue moral; non pas abstraitement, mais comme l'être
souverainement bon. Non-seulement il est, en lui-même, le
bien parfait, mais il le *veut* et il l'*accomplit*; et il se révèle
ainsi par sa volonté et son œuvre.

TRIADE V.

Tri thystion Duw am a wnaeth ag a wnâ;
gallu anfeidrol, *gwybodaeth* anfeidrol, a *chariad*
anfeidrol; gan nad oes nas dichon, nas gwyr, ag
nas mynn y rhain.

¹ Compar. Owen. Welsh Dict. au mot *dichon*.

Trois témoignages de ce que Dieu fait et fera : sa *puissance infinie*, sa *sagesse infinie* et son *amour infini* ; car il ne manque rien à ces attributs, comme pouvoir, science et volonté, pour accomplir toutes choses.

J'ai traduit la seconde partie de cette triade d'après Williams, ne pouvant tirer un meilleur sens du texte qui paraît corrompu. Heureusement que ce passage explicatif a peu d'importance.

Cette triade introduit en Dieu un nouveau principe, celui de l'amour divin. Il est à croire que cet élément, étranger dans sa pureté aux religions païennes, est dû à l'influence du christianisme, bien que d'ailleurs le système bardique, tel qu'il est exposé ici, n'offre aucune trace positive des dogmes chrétiens.

TRIADÉ VI.

Tri phendod trefn gwaith Duw er peri pôb
peth ; *dirymmu'r drwg*, *nerthu'r dá*, ag *amlygu*
pob gwahaniaeth ; fal y gwyper a ddylai oddiwrth
na ddylai fôd ¹

Trois fins principales de l'œuvre de Dieu, dans la
création de toutes choses : *amoindrir le mal*, *renforcer*

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *pendawd*.

le bien, et mettre en lumière toute différence; de telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être, ou, au contraire, ce qui ne doit pas être.

Ceci développe davantage l'idée de Dieu comme intelligence suprême et comme Providence. La création n'est pas un acte d'une nécessité aveugle; elle a un but et surtout un but moral. L'opposition du bien et du mal est introduite sans préambule, car les triades, dans leur disposition actuelle du moins, n'offrent pas un enchaînement systématique. Dieu, le souverain bien, et l'amour infini, ne peut avoir en vue que la glorification du bien. Mais d'où vient le mal? C'est ce qui n'est point dit encore, et ce qui ne sera pas dit d'une manière expresse. On reconnaîtra seulement que le mal est un principe ennemi, dont la sphère d'action est limitée par la puissance divine, et qui doit être combattu et amoindri de plus en plus jusqu'à son anéantissement final.

L'expression galloise qui désigne le mal, *driwg* (prononcez *droug*) sera bientôt l'objet de quelques rapprochements curieux qui semblent y révéler une très-ancienne personnification du mauvais principe.

En présence de la toute-puissance divine, l'opposition du mal ne saurait être absolue. Ce n'est pas pour lui-même que Dieu veut anéantir le mal, lequel, relativement à Lui, n'a aucune réalité: c'est pour la créature. Il *met donc en lumière*, il manifeste *toute différence*, c'est-à-dire qu'il fait sortir de l'unité primitive toute l'infinie multiplicité des choses, afin que les créatures, douées d'intelligence, puissent se développer, se reconnaître, et distinguer *ce qui doit être* (le bien) de *ce qui ne doit pas être* (le mal).

TRIADE VII.

Tri pheth nis gall Duw lai na'u gwnenthur; y
mwyaſ ei lés, y mwyaſ ei eisiau, a'r mwyaſ er
harddwch o bob peth.

Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accom-
plir : ce qu'il y a *de plus utile*, ce qu'il y a *de plus né-*
cessaire, et ce qu'il y a *de plus beau*, pour chaque
chose.

A côté de l'utile et du nécessaire, nous avons ici le beau,
comme une fin que Dieu se propose dans la création des êtres.
Ainsi chaque chose, au point de vue de l'ensemble, possède
exactement toute la somme relative d'utilité, de réalité et de
beauté dont elle est susceptible; ce qui revient à dire, avec
Leibnitz, que tout est pour le mieux possible dans le monde
tel qu'il existe : principe magnifique que la mordante ironie de
Voltaire est bien impuissante à ébranler.

TRIADE VIII.

Tri chadernyd hanfod : *nis gellir amgen, nid*
rhaid amgen, ag nis gellir gwell gan feddwl; ag
yn hymn y diwedd pob peth ¹.

¹ Voyez Owen, Dict. au mot *hanfod*.

30

Trois puissances de l'existence : *ne pas pouvoir être autrement, ne pas être nécessairement autre, et ne pas pouvoir être mieux par la conception*; et c'est en cela qu'est la perfection de toute chose.

Cette triade peut paraître obscure, et exige, pour être comprise, d'être traduite dans un langage plus philosophique. Les puissances (*cadernydd*) de l'existence, sont ce qu'un kantien appellerait des *catégories* de l'entendement; mais conçues objectivement, comme attributs des êtres, et non comme simples formes de l'intelligence. Les trois puissances énoncées correspondent aux catégories de la *nécessité*, de la *contingence* et de la *possibilité*. Ce qui est *nécessaire* est par cela même complet en soi, ce qui n'est que *contingent* suffit à remplir sa destination relative, et ce qui *épouse la possibilité* s'élève à la perfection. Ces trois caractères constituent donc l'excellence relative de chaque chose; de là l'expression de *puissance* employée par les bardes.

TRIADÉ IX.

Tri pheth dir y byddant : *eitha gallu, eitha deall, ag eitha cariad Duw* ¹

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *dir*, où *eitha* suprême, extrême, est écrit plus correctement *eithaf*, avec l'*f* = *m* du superlatif.

34

Trois choses seront (c'est-à-dire prévaudront) nécessairement : *la suprême puissance, la suprême intelligence, et le suprême amour de Dieu.*

TRIADE X.

Tri bannogion Duw : *bywyd* cyfoll; *gwybodaeth* cyfoll, a *chadernyd* cyfoll.

Les trois grandeurs de Dieu : *vie* parfaite, *science* parfaite et *puissance* parfaite.

Ces deux triades ne sont qu'une répétition des numéros V et III, et n'exigent aucun commentaire.

TRIADE XI.

Tri achos bywedigion : *cariad Duw* gan eitha *dëall* cyflawn; *dëall Duw* yn gwybod eitha mod-

dion; a *nerth Duw* gan eitha mynn, cariad a dëall ¹.

Trois causes (originelles) des êtres vivants : l'*amour divin* (en accord) avec la suprême intelligence ; la *sagesse divine*, par la connaissance parfaite de tous les moyens ; et la *puissance de Dieu* (en accord) avec la suprême volonté, l'amour et la sagesse.

Même observation que ci-dessus.

Jusqu'à présent nous n'avons vu que des principes généraux, remarquables sans doute à plusieurs titres, mais qui se rapprochent plus ou moins des systèmes religieux et philosophiques connus. Avec la triade suivante, nous entrons dans un monde tout nouveau, soit comme doctrine, soit comme terminologie.

TRIADÉ XII.

Tri chylch hanfod y sydd : *cylch y Ceugant*, lle nid oes namyn Duw, na byw, na marw, ag nid oes namyn Duw a eill ei dreiglo; *cylch yr Abred*, lle pob ansawdd-hanfod o'r marw, a dyn

¹ Voyez Owen, Dict. au mot *nerth*.

a'i treiglwys; *cylch y Gwynfyd*, lle pob ansawdd-hanfod o'r byw, a dyn a'i treigla yn y nef ¹.

Il y a trois cercles de l'existence : le *cercle de la région vide*, où, excepté Dieu, il n'y a rien ni de vivant, ni de mort, et nul être que Dieu ne peut le traverser ; le *cercle de transmigration*, où tout être animé procède de la mort, et l'homme l'a traversé ; et le *cercle de la félicité*, où tout être animé procède de la vie, et l'homme le traversera dans le ciel.

La terminologie de ce curieux système du monde exige quelques explications qui serviront à le faire mieux comprendre.

L'univers entier est divisé en trois cercles, *cylchau*, ou sphères d'existence.

Le *cylch y ceugant*, que nous traduisons par : *cercle de la région vide*, signifie littéralement : *cercle de la circonférence vide* ; car *ceugant* est un mot composé de *ceu* (= *cau*) creux, vide, et de *cant*, circonférence de cercle. Le premier élément du nom, évidemment de même origine que le latin *cavus*, se retrouve dans d'autres composés analogues, *ceu-bren*, arbre creux, *ceunant*, ravin creux, dans le verbe *ceuwaw*, creuser, excaver, et les dérivés *ceuedd*, *ceudawed*, vide, cavité, etc. Le sens du mot ne laisse donc aucune incertitude.

Owen, dans son dictionnaire, donne aussi à *ceugant* l'acception d'*infini*, et traduit *cylch y ceugant*, par : *the circle of infinitude*. Cette acception est en tout cas secondaire, et j'ai préféré le sens étymologique.

Outre cela *ceugant* signifie encore *certain* : *yn geugant*, cer-

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *hanfod*.

tainement; *ceugant yw aneu*, certaine est la mort. Il y a là probablement une liaison d'idées dont les intermédiaires nous échappent, et fondée peut-être sur la notion de l'absolu, qui se rattachait à cette sphère de vide où Dieu seul réside.

Le nom du second cercle, *cylch yr Abred*, a une origine étymologique moins précise. Le sens ordinaire d'*abred* est celui de *mal*, et, de ce substantif, dérivent *abredig*, *abredawg*, mauvais, vil. Mais *abrediad*, signifie transmigration, *abredu* transmigration, et ce sens-là nous conduit à la forme plus simple *pred*, migration, *preidiau*, errer. L'*a* initial est un préfixe intensitif qui exige le changement régulier de *p* en *b*. Tout indique que c'est bien là la valeur primitive du mot, puisque nous verrons bientôt qu'elle répond exactement au rôle attribué au second cercle des existences. J'ai donc traduit *cylch yr Abred*, par *cercle de migration*, plutôt que par *cercle du mal* avec Turner, ou par *cercle du commencement* (circle of inchoation) avec Ed. Williams, interprétation que rien ne semble justifier.

Quand au *cylch y Gwynfyd*, son nom ne donne prise à aucune incertitude, *gwynfyd* (composé de *gwyn*, beau, heureux, et de *byd*, monde) signifiant, comme *gwynfa*, un lieu de bonheur, un paradis, et, en général, félicité, béatitude, etc.

Les triades qui suivent mettent mieux en lumière la nature cosmologique de chacun de ces cercles. En attendant signalons, avec Turner, la coïncidence remarquable de ces cercles de l'existence avec la disposition circulaire des vieux monuments druidiques. Le plus célèbre de tous, celui de Stonehenge, était appelé *côr gawr*, ou *mawr côr*, le cercle géant, le grand cercle; et l'expression de *cylch byd*, le cercle du monde, revient plus d'une fois dans les anciens poèmes des bardes.

Le verbe gallois qui exprime l'action de traverser les cercles, de transmigration, est *treiglau*; et dans le *Cad Goddeu*, chant mystique du barde Taliesin, tout rempli d'ailleurs d'allusions peu compréhensibles, on trouve les vers suivants :

35

Treiglais y mewn llawr
Cyn bum lleŷnawr.
Treiglais, cylchynais,
Kysgeis cant ynais,
Cant kaer a thrugys ¹.

« J'ai transmigré dans la terre avant d'être savant; j'ai transmigré, j'ai circulé, j'ai dormi dans cent îles, dans cent villes j'ai demeuré. »

Le verbe *cylchynu*, circuler, employé comme synonyme de *treiglaw*, peut aussi renfermer une allusion aux cercles de l'existence. Nous verrons bientôt le vieux barde parler plus explicitement de ses propres transmigrations ².

TRIADE XIII.

Tri chyflwr hanfod bywedigion; cyflwr *abred*
in Annwn, cyflwr *ryddydd yn nyndodd*, a chyflwr
cariad, sef *Gwynfyd yn y nef* ³.

¹ Archæol. of Wales, tome I, p. 31. Je lis *trigais* pour *trugys*.

² M. Hersart de la Villemarqué, dans le 1^{er} vol. de ses chants de l'Armorique, à la page 259, expose la doctrine de la transmigration d'une manière qui me semble inacceptable. « Selon les druides, dit-il, les âmes avaient trois cercles à parcourir après la mort: le premier était le cercle des peines ou l'enfer; le second celui de la purification; le troisième celui du bonheur parfait. » — Non-seulement le cercle du *Ceuant* est oublié, mais on verra bientôt que les deux autres, divisés en trois par M. de la Villemarqué, ont un tout autre rôle que celui qu'il leur assigne, et ne figurent ni l'enfer, ni le purgatoire.

³ Voyez Owen. Dict. au mot *dyndawd*.

Trois états d'existence des êtres animés : l'état d'abaissement dans *Annwn* (l'abîme), l'état de liberté dans l'humanité, et l'état d'amour ou de félicité dans le ciel.

Ici encore, Williams et Owen traduisent *cyflwr abred* par *state of inchoation*, état de *commencement*, ce qui me semble une interprétation gratuite et mal fondée. L'état d'*Abred*, mis ici en contraste avec l'état de liberté et d'amour, ne peut être que celui de mal, d'abaissement, d'avilissement. En tout cas, on ne saurait y chercher le sens de *transmigration*, puisque la transmigration a lieu également dans l'état de liberté, ou dans la condition humaine.

Au premier abord, cette triade semble en contradiction avec les trois cercles de l'existence, puisque l'homme exclu du Ceugant ne peut en traverser que deux. De plus, elle introduit une nouvelle région, l'*abîme*, qui paraît distincte du cercle d'*Abred* ou de la transmigration, où s'opèrent les évolutions de l'humanité. Cette contradiction toutefois n'est qu'apparente, comme on le verra par les triades qui suivent. Mais analysons d'abord le terme nouveau qui désigne l'abîme.

Ce nom s'écrit également *Annwn* et *Annwfn*, mais la seconde forme est la plus ancienne. C'est un composé régulier du préfixe négatif *an*, et de *dwfn*, fond, profondeur, avec changement ordinaire de *d* en *n*. *Annwfn* répond ainsi exactement au grec ἄβυσσος, sans fond, et abîme, βυσσός ayant, comme *dwfn*, le double sens de fond et de profondeur.

Le terme irlandais qui correspond au gallois *dwfn* est *domhain*, ou *doimhin*, profond, creux, d'où *doimhne*, *doimhneas*, profondeur. *Domhain* signifie aussi le monde, l'univers, et se rattache immédiatement au sanscrit *dhâman*, pays, contrée, lieu, demeure, de la racine *dhâ*, poser, établir. Le sens primitif

de tous ces mots est donc bien celui de *fond stable*. On voit aussi que l'*f* du gallois *dwfn*, est une altération d'un ancien *m*, comme souvent d'ailleurs, et qu'on ne saurait comparer le gothique et scandinave *diup*, anglo-saxon *diop*, ancien haut allemand *tiuf*, profond, malgré l'analogie apparente des formes.

Dans les traditions populaires galloises plus modernes, il est souvent question d'*Anmun*, comme d'une région ténébreuse remplie de mystères. On donne vulgairement ce nom à l'enfer ; et les *cwn Annwn*, ou chiens de l'enfer, jouent dans l'imagination du peuple un rôle semblable à celui de la meute du chasseur sauvage dans les superstitions de l'Allemagne ¹. Certains esprits de ténèbres sont aussi appelés *plant Annwn*, les enfants de l'enfer.

Chez les bardes les plus anciens le mot *Annwfn*, revient souvent avec le sens d'abîme. Taliesin l'oppose au ciel, lorsqu'il dit en parlant du déluge :

O nef pan ddoethant
Yn Annwfn llifeiriant.

« Quand vinrent du ciel les torrents dans l'abîme. »

Ceci ne prouve encore que l'ancienneté de ce terme, sans nous fournir d'explication cosmologique. Tout ce qu'on peut en inférer, c'est qu'on entendait par là une région de ténèbres et de mort, sur laquelle la tradition faisait régner un personnage mythologique appelé *Gwynn ab Nudd*, ou Gwyn, le fils du brouillard ².

¹ Voyez sur les *cwn annwn*, les *fairy legends* de Crofton Croker, tome III, p. 273.

² Davies. *Mythology of the Druids*, p. 206.

TRIADE XIV.

Tri angen pob hanfod wrth fywyd : *dechre yn Annwn, treigl yn Abred, a chyflawnder yn y nef*, sef *cylch y gwynfyd*; ag heb hynn o dripheth nis gellir unpeth namyn Duw ¹.

Trois (phases) nécessaires de toute existence par rapport à la vie : le commencement dans *Annwn*, la transmigration dans *Abred*, et la plénitude dans le ciel ou le cercle de *Gwynfyd*; et, sans ces trois choses, nul ne peut être excepté Dieu.

Nous trouvons ici l'explication de la triade précédente, et une notion plus précise de la signification d'*Annwn* ou *Annwfn*. C'est le point le plus bas du cercle d'*Abred*, ou de la transmigration, le chaos qui renferme les germes de toute vie. Toute chose y préexiste, mais à l'état d'involution, d'obscurité, lequel état est exprimé par *cyflwr abred*, dans la triade qui précède, par opposition au *cyflwr ryddyd*, la liberté dans la condition humaine. Ainsi *Annwfn*, l'abîme sans fond, fait partie du cercle d'*Abred*; c'est le point de départ des transmigrations par lesquelles les êtres s'élèvent graduellement vers la lumière et la vie.

Cette idée d'une région de ténèbres, qui sert comme de fond au monde des existences réelles, et qui renferme la matière de toutes choses, se retrouve surtout dans les doctrines gnosti-

¹ Voyez Owen, Dict. au mot *dechre*.

39

ques, dont le Βύθος ou ἡ βυσσος, répond exactement pour le sens à l'*Annwfn* des bardes. C'est là sans doute que Schelling a puisé les expressions de *Grund* et de *Ungrund*, qu'il a introduites dans sa théodicée; mais, à coup sûr, les bardes gallois n'ont pas emprunté leur *Annwfn* à la même source.

TRIADÉ XV.

Tri pheth angen yn Abred : y lleiaf o bob byw, ag o hynny dechre; defnydd pob peth, ag o hynny cynnydd, yr hynn nis gellir mewn cyflwr amgen; a llunio pob peth o'r marw, ag o hynny gwanhanfod¹.

Trois choses nécessaires dans Abred : le moindre (degré) de toute vie, et de là son commencement; la matière de toutes les choses, et de là l'accroissement, qui ne peut s'opérer dans un autre état; et la formation de toute chose de la mort, et de là la débilité de l'existence.

Cette triade est d'un sens remarquablement profond, et caractérise admirablement la nature des êtres contingents et pé-

¹ Voyez Owen, au mot *gwahanfod*, qu'il substitue dans le texte à *gwanhanfod*, ce qui donne, au lieu de *débilité*, le sens de *diversité*. La première leçon est sans doute la bonne; car on ne voit pas comment la *diversité des existences* pourrait dépendre de leur formation de la mort.

40

rissables qui naissent, se développent, s'agitent et meurent dans le cercle de transmigration.

C'est dans l'abîme, *Annwfn*, que d'après ce qui précède se trouvent à la fois, la vie à son moindre degré, c'est-à-dire, en germe, la substance matérielle qui constituera l'enveloppe périssable des créatures, et la mort, c'est-à-dire le sommeil primitif au sein des ténèbres, où toute vie prend son point de départ pour se développer ultérieurement. Ce développement, le *werden* des philosophes allemands, ne peut s'effectuer, au début, que sous l'empire des lois nécessaires qui régissent la matière et les forces cosmiques; car la liberté n'existe pas encore. Mais, pendant cette évolution, la créature sortie de la mort, reste un être incomplet, un composé d'existence et de néant, une vie débile qui peut s'éteindre et retomber dans le chaos, tant qu'un principe supérieur et divin ne l'aura pas libérée des liens de la mort. Tel est le sens philosophique de ce curieux paragraphe.

TRIADÉ XVI.

Tri pheth nis gellir amgen na'u bôd ar bob
byw gan gyfiawnder Duw: *cydymoddef yn Abred*,
can heb hynny ni cheilai neb gyflawn wybod ar
ddim; *cydran cydfraint yn ghariad Duw*, a *chyt-
tloedd*, gan allu Duw wrth a fo cyfiawn a thru-
gar ¹.

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *gwybod*.

41

Trois choses auxquelles tout être vivant participe par la justice de Dieu : la *sympathie* (ou le secours) de Dieu dans *Abred* ; car sans cela nul ne pourrait connaître pleinement aucune chose ; le *privilege de l'amour divin*, et l'*accord* (avec Dieu) quant à l'*accomplissement*, par la puissance de Dieu, en tant qu'il est juste et miséricordieux.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces idées si élevées une influence des principes chrétiens. Plusieurs expressions du texte original sont fort difficiles à bien rendre sans périphrases, et perdent ainsi une partie de leur beauté. Ainsi le terme de *cydymoddef*, que j'ai traduit par *sympathie*, signifie littéralement *co-souffrance*, et implique cette idée, que l'on retrouve dans plusieurs religions, d'un Dieu qui partage volontairement l'état de misère de la créature pour l'aider à s'en délivrer. De même l'expression de *cyttiuedd*, on, comme écrit Owen, *cyd-ddiwedd*, à la lettre *co-accomplissement*, exprime un accord d'action entre Dieu et la créature pour atteindre à un même but. Sans l'amour et la coopération de Dieu, la créature serait impuissante à progresser au travers du cercle d'*Abred*, et surtout à en sortir. C'est la doctrine de la grâce sous une autre forme.

TRIADÉ XVII.

Tri achos angen Abred : *cynnull defnydd* pob ansawdd, *cynnull gwybodaeth* pob peth, a *chyn-*

null nerth er gorfod pob gwrth a Chythraul, ag ymddiosg a'r Drwg ; ag heb hynn a dreiglo pob cyflwr byw, nis gellir cyflawn ar un byw na rhyu.

Trois causes de la nécessité (du cercle) d'Abred : le développement de la substance matérielle de tout être animé ; le développement de la connaissance de toute chose, et le développement de la force (morale) pour surmonter tout contraire et *Cythraul*, et pour se délivrer de *Drwg* (le mal). Et, sans cette transition de chaque état de vie, il ne saurait y avoir d'accomplissement pour aucun être.

Cette triade est une des plus intéressantes, soit par le fond, soit par les termes originaux qui personnifient les puissances du mal, et qui appartiennent sans doute à d'anciennes traditions.

Il faut que la créature traverse le cercle d'Abred, pour y revêtir d'abord sa forme matérielle dans *Anmwfyn*, et pour arriver ensuite, par la liaison et le contraste de l'âme et du corps, par l'opposition du sujet et de l'objet, à la connaissance, c'est-à-dire à la conscience d'elle-même et du monde extérieur comme de deux termes distincts. Il faut enfin, pour que l'homme accomplisse sa destination finale, que le principe de la volonté libre se développe en lui par la lutte, et acquière assez de puissance pour surmonter l'opposition des principes ennemis que Dieu tolère temporairement, en vue même de cette lutte nécessaire au développement de la liberté. Tel est le commentaire philosophique qui me paraît expliquer le sens de cette triade.

Le nom de *Cythraul*, que j'ai conservé dans la traduction, est celui que l'on donne vulgairement au diable, à côté de *diawol*, *diawl*. C'est là probablement un mot purement gallois, et qui n'a pas d'analogue, que je sache, dans les autres dialectes celtiques. Owen, dans son dictionnaire, le regarde comme composé du préfixe *cy* et de *trawl*, destruction (*wasting, consuming, wearing out*); sa signification serait ainsi celle de *destructeur*. On trouve toutefois, à côté de *Cythraul*, un autre terme presque identique, *cythrawl* qui n'en diffère que par la voyelle *w* (ou) de la terminaison, mais dont l'origine est tout autre. C'est un dérivé régulier du verbe *cythru*, rejeter, expulser, et qui signifie : adverse, contraire; ce qui est aussi le sens réel de *Satan* dans les langues sémitiques. On pourrait croire, d'après cela, que les deux termes ne sont qu'un même mot, et que leur différence n'est qu'orthographique.

Il faut ajouter une analogie curieuse, et peut-être fortuite, du sanscrit *çatru*, *çatrêra*, adversaire, ennemi. On le rapporte à la racine *çad*, abattre, tuer (le latin *cedere*); mais le dérivé devrait alors s'écrire *çatru*. La forme primitive a dû être *katru*, et on pourrait la ramener à la racine *katr*, (*kart, kartr*), dont le sens, *solvere, relaxare*, ne s'éloigne pas beaucoup de celui du gallois *cythru*, rejeter, expulser. Ces diverses conjectures sont un exemple de plus des difficultés que l'on éprouve souvent à choisir entre plusieurs voies pour arriver à l'origine véritable de certains mots. Ici les doutes ne pourraient être éclaircis que par une digression qui nous écarterait trop de notre sujet principal.

Je passe donc au second nom *drug*, qui désigne plus spécialement le mal, et dont la filiation est beaucoup plus certaine.

Le mot gallois *drug* (armoricaïn *droug, drouk*, irlandais *droch*), exprime en général tout ce qui est mauvais, au physique comme au moral, et le français *drogue* en provient sans

aucun doute. Il se rattache évidemment à la racine sanscrite *druh*, nuire, blesser, d'où *drôha*, offense, injure, malice, *druh* (comme substantif), un être malfaisant, etc. Nous n'avons pas à suivre ce mot dans son acception générale, à travers le domaine des langues indo-européennes. Ce qui nous intéresse ici, c'est que, de toute ancienneté, il a été appliqué à la personnification de divers êtres de nature démoniaque, et qu'il en était sans doute de même chez les Celtes.

Le savant et ingénieux linguiste allemand Kuhn, dans un travail remarquable sur les *Teichines* grecs, a réuni plusieurs passages du Rig Vêda indien, où le nom de *druh* désigne clairement une espèce de démon femelle¹. Dans les anciens livres zends, on trouve des démons des deux sexes appelés *drukhs*, et Lassen a reconnu ce nom, sous la forme de *druga*, avec le sens d'esprit malin, dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis.

Kuhn rattache avec raison, je crois, à cette famille de mots le grec *θελγω*, en lui donnant comme signification primitive celle de *nuire* par des enchantements. Les consonnes, il est vrai, ne correspondent pas régulièrement au sanscrit *druh* qui exigerait *δελχω*; mais Kuhn montre fort bien que cette irrégularité doit être attribuée aux variations particulières des aspirées grecques. On trouve, en effet, le nom des magiciens malfaisants sous la double forme de *τελχίνας*, et de *θελγίνας*, et le grec *θυγάτηρ*, fille, comparé au sanscrit *duhitri*, présente exactement la même anomalie, et devrait être *δυγάτηρ*.

Il faudrait admettre la même irrégularité, quant à la consonne initiale, pour l'ancien haut allemand *troc*, *gitroc*, anglo-saxon *gidrog* qui, suivant Grimm, désigne plus spécialement les pernicieuses illusions produites par les méchants esprits².

¹ *Zeitschrift f. Vergl. Sprachkunde*, 1851, p. 197.

² *Deutsche Mythol.*, p. 231.

45

Le corrélatif régulier du sanscrit *druh*, semble se trouver d'ailleurs dans l'anglo-saxon *tregian*, vexer, tourmenter, *trege*, vexation, dommage; gothique *trigô*, scandinave *tregi*, chagrin, etc.

En lithuanien *drūgis* est le nom de la fièvre, et surtout du frisson fébrile; peut-être s'y joignait-il, comme à l'ancien allemand *rito*, l'idée d'un esprit malin, d'un elfe qui agite et secoue le malade.

Enfin l'irlandais *droch* signifie aussi : un nain; c'est-à-dire, comme dans la plupart des superstitions populaires, un être magique doué d'un pouvoir pernicieux.

Ces divers rapprochements peuvent autoriser à croire que le *drwg* gallois des triades, qui est associé à *cythraul*, l'adversaire ou le destructeur, a désigné primitivement une personification du mauvais principe.

TRIADE XVIII.

Tri phrif anffawd Abred : *angen*, *anghof*, *ag aneu*.

Trois calamités primitives (du cercle) d'Abred : *la nécessité, la perte de la mémoire et la mort*.

Les trois termes gallois constituent une formule mnémonique, par la concordance des sons, procédé fréquemment employé dans les triades, dont tout indique la nature primitivement traditionnelle.

46

Nous avons ici, sous la forme la plus concise, l'expression du côté sombre de la destinée humaine dans le cercle d'Abred et ses diverses phases. Au point le plus profond, dans *Annwfn*, la nécessité règne exclusivement avec les ténèbres. En arrivant à la conscience de lui-même et à la connaissance, l'homme devient un être libre; mais il est voué à la mort, et, s'il ne s'est pas élevé assez haut pour échapper aux liens d'Abred, il ne meurt que pour y renaître sous une autre forme, et en perdant la mémoire de son existence passée. On verra bientôt que cette mémoire des transmigrations accomplies n'est rendue à l'homme que quand il a réussi à se délivrer du cercle d'Abred, et qu'alors seulement il embrasse d'une seule vue rétrospective les divers termes de sa vie individuelle. Se souvenir, dans ce monde déjà, de ce qu'on a été antérieurement à la dernière naissance, est un privilège extraordinaire, conféré à quelques natures exceptionnelles seulement; et nous verrons que, si la tradition l'attribue au barde Taliesin, c'est qu'elle en fait un être merveilleux, redescendu sur la terre des régions de Gwynfyd.

TRIADÉ XIX.

Tri phen angen y sydd cynn cyflwyr wybodaeth : *treiglo'r Abred, treiglo'r Gwynfyd, a chof o'r cyfan hyd yn Annwn.*

Il y a trois conditions nécessaires pour arriver à la plénitude de la science : *transmigrer dans Abred, trans-*

17

migrer dans *Gwynfyd*, et se ressouvenir de toutes choses (passées) jusque dans *Anwn*.

La plénitude de la science, ou la sagesse parfaite, est le dernier terme du développement futur de l'homme. Il ne saurait y atteindre dans cette vie où la mémoire de son passé lui manque, où tout commence pour lui à sa dernière naissance. Ce n'est que dans le cercle de *Gwynfyd* qu'il se souviendra de tout, et que sa haute destinée s'accomplira.

TRIADE XX.

Tri chynghyd anhebgor Abred : *anghyfraith*, gan nas gellir amgen; *dianc anheu rag Drwg a Chythraul*; *a chynnydd bywyd a daioni*, gan ymd-diosg a'r *Drwg* yn niainc anheu; *a hynn o gariad Duw yn gafaelu ar bob peth*¹.

Trois choses inévitablement liées à la condition d'Abred : *la transgression de la loi* (le péché), car il n'en peut être autrement; *la délivrance de la mort devant Drwg et Cythraul*; *l'accroissement de la vie et du bien par l'éloignement de Drwg dans la délivrance de la mort*; et cela par l'amour de Dieu qui embrasse toutes choses.

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *cynghyd*.

Le premier terme de cette triade est susceptible d'une double interprétation, et sa concision ne facilite pas le choix à faire entre l'une ou l'autre.

Le mot *anghyfraith*, composé de *cyfraith*, loi, et du préfix négatif *an*, signifie *transgression de la loi*, *illégalité*, et se trouve avec ce sens dans les lois galloises de Howel Da. Mais, en vertu de sa composition, il peut signifier aussi : *absence de loi*, et c'est ainsi que l'entendent Ed. Williams et Owen, en l'interprétant par : *no subjection to injunctive laws*, « non-assujettissement à des lois impératives. » Williams ajoute : *because it is impossible for any actions to be there otherwise than they are*, « parce qu'il est impossible pour aucune action d'être là autrement qu'elle n'est. » Mais le texte gallois est beaucoup moins explicite, et *gan nas gellir amgen* ne signifie autre chose que « car il n'en peut être autrement. »

J'avoue que cette version de Williams me semble peu satisfaisante; car, d'une part, elle entraînerait la non-responsabilité de l'homme dans l'existence d'*Abred*, tandis que la triade treizième établit formellement sa *liberté*, et d'autre part, la doctrine des bardes et des druides se composait précisément de *lois impératives*, auxquelles l'homme doit obéir pour arriver à la délivrance.

Je crois donc qu'il faut laisser ici à *anghyfraith* son sens propre de *transgression de la loi*, c'est-à-dire de *péché* auquel l'homme ne saurait échapper complètement dans l'état imparfait de son développement moral ici-bas. Mais ce qu'il ne peut accomplir par ses seules forces, l'amour de Dieu l'accomplit pour lui.

Par la transgression de la loi, en effet, l'homme tombe sous la puissance de *Drwg* et de *Cythraul*, et il y resterait à jamais si Dieu ne le délivrait pas par la mort, pour le replacer, par la transmigration, dans les conditions d'une épreuve nouvelle.

49

Mais, à chaque transmigration, il est tenu compte à l'homme de la part de vie véritable et de bien qu'il a su conquérir. Il renaît dans des conditions d'autant plus favorables qu'il s'est élevé plus haut, tandis que la puissance acquise par le mal sur lui, cesse par la mort qui l'en délivre. La somme générale de la vie et du bien s'accroît ainsi continuellement par l'effet de l'amour de Dieu.

Il ne me semble pas que cette triade puisse être expliquée autrement, en tenant compte de l'ensemble du système bardique.

TRIADE XXI.

Tri pheiriant Duw yn *Abred* er gorfod *Drwg*
a *Chythraul*, a dianc oddiwrthynt at *Wynfyd* :
angen, anghof ac angeu ¹.

Trois moyens efficaces de Dieu, dans *Abred*, pour dominer *Drwg* et *Cythraul*, et délivrer d'eux par rapport au cercle de *Gwynfyd* : la nécessité, la perte de la mémoire et la mort.

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *peiriant*.

50

Drwg et *Cythraul* s'opposent sans cesse à ce que l'homme échappe au cercle d'*Abred* pour passer dans celui de *Gwynfyd* où cesse leur pouvoir. Or les trois calamités primitives d'*Abred*, *angen*, *anghof*, *angeu*, comme s'exprime la dix-huitième triade, se trouvent être précisément les moyens efficaces que Dieu met en œuvre pour combattre les puissances du mal, et c'est là ce qui justifie leur existence.

Par la *nécessité*, il faut entendre sans doute les lois immuables établies par Dieu dans la nature, et auxquelles ni le libre arbitre humain, ni le pouvoir de *Drwg* et de *Cythraul*, ne peuvent porter atteinte. La mort et la perte de la mémoire soustraient l'homme à l'influence acquise sur lui par le mal, et lui permettent de recommencer la lutte jusqu'à ce qu'il ait obtenu la victoire sur les principes ennemis.

On pourrait objecter que la perte de la mémoire doit entraîner celle de tout le bien acquis en même temps que l'anéantissement du mal; mais l'homme renaissant dans *Abred* avec une part de vie proportionnelle à ses mérites, se trouve placé d'une manière de plus en plus favorable pour combattre *Drwg* et *Cythraul*.

Cette triade complète la précédente, et toutes deux trouvent un commentaire plus explicite dans les triades XXV et XXVI.

TRIADE XXII.

Tri chynghyfoedion y sydd : *dyn, rhyddyd a goleuni*¹.

Trois choses sont primitivement contemporaines :
l'homme, la liberté et la lumière.

Avant l'homme, lequel, ainsi que nous l'avons vu, commence dans *Anwfn*, la nécessité et les ténèbres règnent exclusivement dans le cercle d'*Abred*. Avec l'homme, et pour lui principalement, se développe l'ordre matériel de la nature, et le *fiat lux* se prononce en même temps que la créature entre dans le domaine de la liberté morale. Tout ceci rappelle encore d'une manière remarquable les principes de la philosophie de la nature de Schelling.

¹ Owen. Dict. au mot *cyngghyfoed*, cite cette triade avec une légère variante. *Tri chynghyfoedion byd : haul (goleuni, tan), dyn a rhyddyd.* — Trois choses primitivement contemporaines du monde : le soleil (lumière, feu), l'homme et la liberté.

TRIADE XXIII.

Tri angen orfod dyn: *dioddef*, *nwid*, a *dewis*,
a chan allu dewis ni wyper am y ddau arall cyn
digwydd.

Trois choses nécessaires pour le triomphe de
l'homme (sur le mal) : *l'impassibilité* (c'est-à-dire la
fermeté contre la douleur), *le changement*, et *la liberté
du choix*; et, avec le pouvoir (qu'a l'homme) de choi-
sir, on ne peut savoir à l'avance, avec certitude, où
il ira.

Cette traduction s'éloigne de celle d'Ed. Williams, laquelle
me semble difficile à justifier. La voici :

« *The three necessary incidents of humanity; to suffer, to
change and to choose; and man having the power of choosing,
it is impossible, before occurrence, to foresee what his sufferings
and changes will be.* Ce qui veut dire :

« Les trois incidents nécessaires de l'humanité : souffrir,
changer et choisir; et l'homme ayant le pouvoir de choisir, il
est impossible, avant l'événement, de prévoir ce que seront
ses changements et ses souffrances. »

Je laisse de côté les différences secondaires de cette para-
phrase, pour ne m'attacher qu'au point essentiel. Williams
traduit *dioddef* par *souffrir*; mais c'est là un composé du pré-
fixe négatif *di* et de *goddef*, endurer, souffrir et souffrance; et
le sens ne peut être que le contraire exactement. *Dioddef*, en

53

effet, comme adjectif, signifie *exempt de souffrance*; mais on peut le prendre également comme un substantif, et le traduire par : *im-passibilité*, car le dérivé *diodddefadwy*, signifie *impassible*. (Voyez ces mots dans le Dict. gallois d'Owen.)

C'est évidemment ce dernier sens qu'il faut lui donner ici; car en quoi l'*absence de la douleur* pourrait-elle contribuer au triomphe de l'homme? et comment l'homme pourrait-il triompher puisqu'il est soumis fatalement à la souffrance? Je vois là, au contraire, l'élément stoïque de la morale des bardes, laquelle exige de l'homme qu'il soit fort contre la douleur, pour être fort aussi contre la passion et le mal.

Quant au *changement*, c'est-à-dire la transmigration, et la *liberté du choix*, comme conditions du triomphe de l'homme, il faut comparer les triades qui précèdent.

TRIADE XXIV.

Tri chydgyfran dyn : *Abred a Gwynfyd; angen ag rhyddyd; a drwg a dá*, ag oll yn gydbwys, a gallu gan dyn ymlynu wrth yr un a fynno ¹.

Trois alternatives (offertes) à l'homme : *Abred et*

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *ymlynu*.

54

Gwynfyd, nécessité et liberté, mal et bien ; le tout en équilibre ; et l'homme peut à volonté s'attacher à l'une ou à l'autre (de ces alternatives).

On ne saurait établir d'une manière plus formelle la doctrine de la liberté humaine. Si l'homme incline vers *Abred*, il tombe dans la fatalité et le mal ; s'il se tourne vers *Gwynfyd*, il s'élève à la liberté et au bien. Lui seul décide de ses destinées futures, bien que Dieu lui prête secours pour marcher dans la bonne voie.

TRIADE XXV.

O dri pheth y syrth angen *Abred* ar ddyn :
anymgais a gwybodaeth ; anymllyn a'r dâ, ag ym-
lyn a'r drwg ; sef y syrth gan hynn o bethau
hyd ei gydryw yn Abred, a threiglo yn ol fal y
bu gyntaf ¹.

Par trois choses l'homme tombe sous la nécessité d'*Abred* (ou de la transmigration) : par l'absence d'effort vers la connaissance, par le non-attachement au bien,

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *ymlyn*.

et par l'attachement au mal; c'est-à-dire que, par ces choses, il descend dans *Abred* jusqu'à son analogue, et il transmigre de nouveau comme auparavant.

TRIADE XXVI.

O dri pheth y syrthier yn *Abred* gan angen, er ymlynu y mhob peth arall wrth y dâ : o *fulchder* hyd *Anwn*, o *anwired* hyd obryn, ag o *anhugared* hyd gydfil, a threiglo'n ol at ddyndod fal o'r blaen ¹.

Par trois choses l'homme redescend nécessairement dans *Abred*, bien que, à tout autre égard, il se soit attaché à ce qui est bon : par l'orgueil (il tombe) jusque dans *Anwn*, par la fausseté, jusqu'au point de démerite équivalent, et par le manque de charité, jusqu'au degré correspondant d'animalité (littéralement : jusqu'à l'animal semblable). De là il transmigre de nouveau vers l'humanité comme auparavant.

Ces deux triades développent avec plus de détails la doctrine bardique de la transmigration, et servent de commentaire à

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *gobryn*.

celles qui ont précédé. On voit clairement ici quelle est la loi qui règle les destinées de l'homme dans le cercle d'Abred.

L'ignorance, la tiédeur pour le bien, l'attachement au mal, et, en particulier, l'orgueil, la fausseté, la dureté du cœur, sont autant de causes qui font retomber l'homme dans *Abred* après la mort, plus ou moins profondément, et quelquefois jusque dans *Annwfn*.

La seconde triade distingue trois degrés d'abaissement. Descendre dans *Annwfn*, par l'orgueil, c'est rentrer temporairement dans la région de la matière inanimée, et retourner, à l'état de germe, au point le plus bas de l'existence (voyez les triades XIII, XIV et XV). D'après les triades bardiques encore inédites, cela s'appelait *disgyn i'r hadau*, descendre dans les germes, ou *cwyp i had*, tomber dans la semence¹. Un degré moindre de déchéance, c'est de revenir à l'animalité; enfin la chute la moins grande, c'est de renaître sous une forme humaine, mais dans une condition proportionnée au degré de démerite encouru.

Tout ceci s'accorde parfaitement avec ce que révèle le barde Taliesin de ses transmigrations passées, lesquelles s'étendent à tous les degrés divers. Il y revient à plusieurs reprises dans différents poèmes remplis d'ailleurs d'allusions mythiques fort obscures. Ainsi dans le *Cad Goddeu* (*Archaeol. of Wales*, I, p. 28) il dit :

Bum yn lliaws rhith
Cyn bum dysgyfrith.

« J'ai été dans une multitude de formes avant d'être dans ma forme propre. »

Puis il énumère tout au long ses diverses transformations dont quelques-unes sont très-fantastiques. Une seconde énu-

¹ Owen. Dict. voc. *had*. Crofton Croker, *Fairy Legends*, t. III, p. 481.

mération du même genre se trouve dans l'*Angar Cygyndawd* (ibid. p. 34).

En fait de choses inanimées, il a été tour à tour un glaive, un bouclier, une hache, un soc, une pelle, une lampe, une corde de lyre, un bateau, un pont, la cheville d'une tenaille, un livre et même un mot écrit en lettres; puis une souche, une éponge, une goutte de pluie, un grain croissant sur la montagne, etc., etc. En cette dernière qualité, il a eu toutes sortes d'aventures; il a été moissonné, enfumé, grillé, puis mangé par une poule aux griffes rouges, à la crête lacérée, dans le ventre de laquelle il a passé neuf nuits.

En fait de formes animales, il a revêtu celles d'un chien, d'un cerf, d'un taureau, d'un étalon, d'un sanglier, d'un bouc, d'un coq, d'un saumon, d'un serpent, etc., etc.

Dans le *Hanes Taliesin* (ibid. p. 19), il rapporte tous les événements remarquables dont il a été témoin, comme homme cette fois, depuis la création du monde, avec un bizarre mélange de traditions sacrées et profanes.

On voit, d'après cela, que, dans les idées des bardes, la transmigration s'étendait à tous les règnes de la nature, et à toutes les époques de l'histoire. Si nous connaissions les détails du système, tel qu'il existait sans doute chez les anciens druides, nous trouverions probablement de curieuses analogies avec la métempsycose indienne. Ainsi l'expression de tomber jusqu'au *cydail*, c'est-à-dire jusqu'à l'animal semblable, rappelle forcément le douzième livre des lois de Manou, où chaque délit entraîne la renaissance dans le corps d'un animal particulier. Il n'y est pas question toutefois de transformations purement matérielles, mais celles-ci se produisent avec toute l'exubérance de l'imagination indienne, dans les poèmes épiques et les Pouranas. Ainsi dans le Vichnou Pourana, il est dit :

« Les divers degrés de l'existence, ô Maîtréya, sont les cho-

58

ses inanimées, les poissons, les oiseaux, les animaux, les hommes, les saints, les dieux et les esprits parvenus à la délivrance. Chacun de ces degrés en succession est mille fois supérieur à celui qui précède; et par tous ces degrés doivent passer tous les êtres qui sont au ciel ou dans l'enfer, avant d'obtenir la délivrance finale ¹.

Cette question comporterait de grands développements dont nous devons nous abstenir ici, en nous contentant d'avoir signalé l'analogie essentielle.

TRIADE XXVII.

Tri chyntefigaeth cyflwr dyn : cynnull cyntaf ar *wybodaeth*, *cariad* a *nerth*, heb angeu; ag nis gellir hynn ym mraint rhydd a dewis cyn dyn-dod. A'r ri hynn a elwir y tri gorthrech.

Trois choses principales (à obtenir) dans l'état de l'humanité : *la science*, *l'amour* et *la force* (morale) au plus haut degré (possible) de développement, sans la mort (c'est-à-dire avant que la mort n'arrive). Cela ne peut être obtenu antérieurement à l'état d'humana-

¹ Wilson, Vishnu Purana, p. 210.

59

nité, et (ne peut l'être que) par le privilège de la liberté et du choix. Ces choses sont appelées les trois victoires.

TRIADE XXVIII.

Tri gorthrech ar *Ddrwg* a *Chythraul* y sydd : *gwybodaeth*, *cariad* a *gallu*; gan y gwyr, y mynn, ag y dichon y rhain ¹ yn eu cynghyd y pethau a fynnont; ag y'nghyflwr dyn eu dechre, a'u parâu dros fyth.

Il y a trois victoires sur *Drwg* et *Cythraul* : la science, l'amour et la force (morale) ; car le savoir, le vouloir et le pouvoir, dans leur connexion, peuvent accomplir tout ce qu'ils veulent. (Ces trois victoires) commencent dans la condition de l'humanité, et durent éternellement.

Ces deux triades exposent quels sont les principes du bien qui font triompher l'homme sur le mal. C'est la contre-partie des triades XXV et XXVI, où l'on voit par quelles fautes l'homme re-

¹ Owen. Dict. au mot *gorthrech*, a ici *y rhai hyn*.

60

descend dans l'échelle des êtres. La science, l'amour, la force morale, sont l'opposé de l'ignorance, du manque de charité et de l'entraînement au mal, qui font retomber la créature vers le fond de l'abîme. Mais il faut que ces trésors soient accumulés au plus haut degré possible, relativement parlant, avant que la mort n'arrive, pour que l'homme puisse sortir du cercle d'Abred et entrer dans celui de Gwynfyd.

TRIADE XXIX.

Tri baint cyflwr dyn : *cydbwys drug a dá*, ag yna cymharaieth ; *rhyddyd wrth dewis*, ag o hynny barn a dewis ; a *chynnechre gallu* ym mraint barn a dewis, gan eu rhaid cyn dim arall o wneuthur ¹.

Trois privilèges de la condition de l'homme : *l'équilibre du mal et du bien*, et de là la faculté de comparer ; *la liberté dans le choix*, et de là le jugement et la préférence ; et *le développement de la force* (morale) par l'avantage du jugement et de la préférence ; car ceux-ci doivent nécessairement précéder toute action.

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *dewis*.

La doctrine du libre arbitre reçoit ici une nouvelle confirmation, et les plus hautes facultés de l'homme, le jugement, l'intelligence, la volonté, sont rattachées immédiatement au principe de la liberté. Ce sont là les vrais privilèges de l'homme, sans lesquels il ne pourrait jamais s'élever à la dignité d'un être moral, responsable de ses actions.

TRIADE XXX.

Tri gwahaniaeth angenorfod rhwng dyn, a phob byw arall, a Duw : *ing ar ddyn*, ag nis gellir ar Dduw; *dechre ar ddyn*, ag nis gellir ar Dduw; ag *angen newid cyflwr olynol yn nghylch y Gwynfyd ar ddyn*, o anoddef bythoedd y *Ceu-gant*, ag nis gellir ar Dduw, gan allu pob dyoddef, a hyny gan wynfyd ¹.

Trois différences inévitables entre l'homme, ou tout autre être, et Dieu : *l'homme est limité*, et Dieu ne saurait l'être ; *l'homme a un commencement*, et Dieu n'en saurait avoir ; *l'homme doit nécessairement passer*

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *gwahaniaeth*.

par des changements d'état successifs dans le cercle de Gwynfyd, à cause de son impuissance à supporter l'éternité du Ceugant, et Dieu ne saurait changer; car il peut supporter toute chose, et cela avec la félicité.

Cette triade nous ouvre un horizon nouveau et plus élevé. Nous sortons du cercle d'Abred pour entrer dans le monde supérieur de Gwynfyd, dont les félicités vont se dérouler à nos yeux.

Ce qu'il importe de faire observer, c'est que, dès le début, cette triade pose clairement l'infranchissable limite qui sépare, et séparera toujours, la créature du Créateur. Il n'est pas question ici de cette absorption dans la substance divine que le panthéisme indien considère comme la récompense finale et suprême du juste accompli. L'homme demeurera éternellement dans le cercle de Gwynfyd avec sa personnalité propre; et, là également, il passera par des états divers d'existences de plus en plus heureuses, parce que, en tant que créature, il ne pourrait supporter une éternité invariable. Le cercle du Ceugant, où toute existence finie s'anéantirait au sein de l'absolu, lui restera inabordable à jamais. Dieu seul y trône dans son éternité, mais en rapport constant avec les autres cercles de l'univers qu'il remplit de sa présence. Dieu est ainsi tout à la fois en dehors du monde et dans le monde, dans l'immobilité et dans le mouvement, dans l'éternité et dans le temps, dans l'infini et dans le fini; car, comme s'exprime la triade, *il peut supporter toute chose* sans que sa suprême félicité en soit troublée.

TRIADE XXXI.

Tri chyntefigaeth Gwynfyd : *annrwg* , *anneisiau* , *ag annarfod* ¹ .

Trois (avantages) principaux (du cercle) de Gwynfyd : *absence de mal* , *absence de besoin* , *absence de mort* .

TRIADE XXXII.

Tri adfer cylch y Gwynfyd : *awen gysefin* , *agared gysefin* , *ag chof cysefin* ; am nas gellir gwynfyd hebddynt ² .

Trois choses qui seront rendues (à l'homme) dans le cercle de Gwynfyd : *le génie primitif* , *l'amour primitif* et *la mémoire primitive* ; car sans cela il ne saurait y avoir de félicité.

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *chyntefigaeth* .

² Voyez Owen. Dict. au mot *gwynfyd* .

Ces deux triades, dans leur concision, caractérisent déjà parfaitement l'état futur de l'homme dans Gwynfyd. D'une part il sera délivré des misères d'Abred, du mal, du besoin, de la mort; d'autre part, il retrouvera pleinement les éléments essentiels du bonheur.

En première ligne se place ce que les bardes gallois appellent l'*Awen*, que le mot *génie* ne rend que d'une manière imparfaite. Le sens étymologique de *awen*, est celui de *flux*, comme le montrent les termes alliés *aw*, fluide, *awon*, fleuve, *awel*, vent, flux d'air, *awyr*, air, ciel. *Awen* est donc le *flux*, l'épanchement spontané de l'âme, et comprend tout ce que nous appelons goût, aptitude, talent naturel, inspiration et génie. Le mot *awydd*, penchant, désir ardent, offre une autre application, au moral, de l'idée première ¹.

Dans le langage des bardes, *awen* désigne plus particulièrement le génie poétique, la muse, le *flux* de l'imagination. Le poète est appelé *awenydd*, *awenwr*, celui qui est doué de l'*awen*; ce terme se rencontre fréquemment dans les plus anciens poèmes avec un sens plus ou moins général, et les triades bardiques y reviennent plus d'une fois pour le définir. Owen, dans son dictionnaire, cite une de ces triades qui renferme tout un système d'esthétique.

« Trois conditions nécessaires de l'*awen* : un œil qui sache voir la nature, un cœur qui sache sentir la nature, un esprit qui ose suivre la nature. »

¹ La racine commune de ces mots se retrouve évidemment dans le sanscrit *av*, verbe de mouvement dont les significations sont très-variées, et qui a, entre autres, celle de *désirer*, dérivée de la notion plus générale de *mouvement vers quelque chose*. Le substantif *avana*, mouvement, rapidité, force, désir, etc., répond au gallois *awen* par la forme et le sens primitif. Les analogies du grec *αἶψα*, *ἄελλας* (pour *ἄφῆρ*, *ἄφελλας*), avec le gallois *awyr*, *awel*, et du latin *aveo*, *avidus*, etc., sont suffisamment évidentes.

Au point de vue psychologique, l'*awen* représente, en quelque sorte, le développement le plus élevé, la quintessence intellectuelle, la fleur idéale de chaque âme individuelle. Tout homme a son *awen*, mais il lui est rarement donné d'en jouir dans l'existence terrestre. Les mille entraves de la vie, et les accidents de l'organisation matérielle, en arrêtent ou en troublent le développement naturel. Et cependant ne serait-ce pas là, pour chaque individu, le plus puissant élément de bonheur? — Eh bien, cet élément sera possédé d'une manière complète dans le cercle de Gwynfyd, et là chacun deviendra en réalité ce qu'il a été primitivement comme idéal dans la pensée du Créateur.

Le second élément du bonheur sera l'amour, dans le sens le plus élevé du mot. Les liens des affections pures et sacrées de la famille et de la société, toujours brisés violemment par la mort, se renoueront à jamais dans Gwynfyd; car sans cela l'homme ne pourrait être complètement heureux. Et non seulement il y aura, sous ce rapport, une entière satisfaction, mais l'amour embrassera de proche en proche tous les êtres, tout en se concentrant toujours davantage sur Dieu, comme on le verra dans une des triades qui suivent.

Mais pour cela, ainsi que pour l'entier développement de l'*awen* et de la science, il faut que l'homme retrouve aussi la mémoire de ses existences passées, afin de ressaisir l'unité de sa nature personnelle, et de réunir dans une synthèse définitive tous les moments de sa vie, épars dans la succession des temps.

Rien de plus élevé que ces idées des bardes sur la vie future, qui ne contredisent en rien d'essentiel celles du christianisme, et qui n'offrent aucune trace des imaginations naïvement grossières de la plupart des religions païennes. Nous en verrons bientôt de nouveaux développements.

TRIADE XXXIII.

Tri gwahanfod pob byw gwrth arall : *awen*,
côf, a *chanfod* ; sef y bydd cyflawn ar bob un,
ag nis gellir cyfun y rhain ¹ ar un byw arall; a
phob un yn gyflawn, ag nis gellir dau gyflawn
ar ddim.

Trois différences de tout être vivant par rapport
aux autres : *l'awen* (ou génie primitif), *la mémoire* et
la perception ; car (ces facultés) sont complètes pour
chacun, et ne sauraient se partager avec un autre
être. Chacun (les possède) en plénitude (exclusive),
et il ne peut y avoir deux plénitudes d'aucune chose.

Le texte gallois de cette espèce de commentaire psycholo-
gique est confus, obscur et peut-être altéré, bien que le sens
général ne reste pas douteux. Williams en retranche la moitié,
et se borne à traduire : *each of these in its plenitude, and two
plenitudes of any thing cannot exist*. La triade qui suit est beau-
coup plus claire.

¹ Y *rhân* ?

TRIADE XXXIV.

Tri pheth a roddwys Duw ar bob byw, sef :
cyflawnder ei ryw, gwahander pen ei hûn, a ban-
nogaeth awen gysefin rhag arall; yna hunan cy-
fol pob un gwrth arall.

Trois choses que Dieu a données à tout être vivant, savoir : *la plénitude de son espèce* (ou de sa nature propre), *la distinction complète de son individualité*, et *l'originalité de son awen primitive* par rapport à toute autre. C'est là ce qui constitue la personnalité propre et complète de chaque être.

Cette psychologie concise énumère les conditions de la personnalité, de laquelle dépend la liberté morale, et qui persistera dans Gwynfyd sans aucun terme assignable. Elle explique et confirme les trois triades précédentes.

TRIADE XXXV.

O ddeal tri pheth y bydd difant a gorthrech
ar bob drwg a marw : *ansawdd*, *achos* a *pheiriant* ; a hyn a geir yn y Gwynfyd.

De la connaissance de trois choses résulteront
l'anéantissement (du mal) et la victoire (de l'homme)
sur tout mal et sur la mort : de *leur nature propre*, de
leur cause, et de *leur mode d'action* ; et cette connaissance sera obtenue dans (le cercle de) Gwynfyd.

Si, dès cette vie, l'homme pouvait savoir clairement ce qu'est le mal en lui-même, d'où il provient, comment il agit, il n'y a pas de doute que le mal perdrait toute sa puissance sur lui. Le mal, en effet, n'a et ne peut avoir qu'une existence relative, temporaire, et qui ne se maintient qu'à l'aide d'une illusion trompeuse. Il n'a de prise sur l'homme qu'en l'égarant, en se donnant pour ce qu'il n'est pas, en faisant briller à ses yeux de vaines et chatoyantes perspectives qui fuient sans cesse devant lui. Si l'homme avait la conscience de cette inanité, s'il savait où, comment et pourquoi les pièges sont tendus, il se garderait bien d'y tomber. Dans le cercle de Gwynfyd cette connaissance lui sera pleinement concédée, et, par cela seul, le mal cessera d'exister pour lui. — Telle est la doctrine bardique.

TRIADE XXXVI.

Tri chadernyd gwybodaeth : *darfod treiglo pob cyflwr bywyd, cofio treiglo pob cyflwr a'i ddamwain, a gallu treiglo pob cyflwr fal y mynner, er prawf a barn; a hynn a geir yn nghylch Gwynfyd* ¹.

Les trois puissances (ou fondements) de la science : *accomplir la transmigration à travers chaque état de la vie, se souvenir du passage par chaque état et de ses incidents, et pouvoir passer à volonté (de nouveau) par un état quelconque, en vue de l'expérience et du jugement. Et cela sera obtenu dans le cercle de Gwynfyd.*

Cette triade est fort importante pour la doctrine bardique de la métempsycose, et pour l'entente de certaines traditions des anciens bardes.

Délivré du mal, de la mort et de l'ignorance, en pleine possession de son génie primitif, de son *awen*, et des pures félicités de l'amour, l'homme néanmoins ne s'arrêtera pas dans une monotone éternité de bonheur, incompatible avec sa nature (voyez la triade XXX). Un champ indéfini d'activité intellectuelle et de progrès lui restera toujours ouvert dans l'étude inépu-

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *gwybodaeth*.

sable des œuvres de Dieu. Aux trésors de science accumulés par le souvenir complet de ses existences passées, il ajoutera sans cesse de nouveaux trésors, car l'univers entier s'ouvrira devant lui comme un livre. Et non-seulement il abordera des sphères nouvelles, mais il pourra, s'il le veut, et comme dit la triade, *en vue du jugement et de l'expérience*, repasser par toutes les transmigrations, c'est-à-dire redescendre sur la terre; mais, comme de raison, avec les privilèges d'un habitant de Gwynfyd.

Ceci peut expliquer, dans les idées des bardes, l'ancienne croyance aux devins, aux magiciens, aux êtres doués d'un pouvoir surnaturel et bienfaisant, ainsi que les traditions merveilleuses qui entourent la mémoire de Taliesin et de Myrddin. Taliesin, en effet, dans la légende galloise que lady Guest a publiée récemment ¹, apparaît dès sa naissance comme un être surnaturel; et on comprend dès lors comment, dans les poèmes qui lui sont attribués, il peut revendiquer la mémoire de ses transmigrations passées, mémoire qui est un privilège exclusif du cercle de Gwynfyd. Et non-seulement Taliesin raconte ses transmigrations dans Abred, mais il fait plus d'une allusion à son séjour dans les régions de Gwynfyd, bien qu'avec un singulier mélange de traditions bibliques. Ainsi dans le Hanes Taliesin, le barde dit

Mi a fum gyda'm Ner
Yn y goruwchelder,
Pan gwympiod Luciffer
J Uffern dyfnder ².

« J'ai été avec le Seigneur, dans la suprême élévation,
quand il précipita Lucifer dans la profondeur de l'enfer. »

¹ Mabinogion, tome III, p. 356.

² Archaiol. of Wales, p. 19.

71

Mi a fum ar yr wybren
Gyda Mair Fadlen.

« J'ai été dans le ciel avec Marie-Madeleine. »

Mi a fum am logawd
Yn gwlad y Drindawd.
Ni wyddis beth yw y cnawd
Ai cig ai pysgawd.

« J'ai été autour du sanctuaire dans la région de la Trinité ;
je ne savais plus ce qu'était la chair, ou viande ou poisson. »
(C'est-à-dire je ne connaissais plus la nourriture matérielle.)

Mi a fum dysgawd
I'r holl fydysawd
Mi a fida hyd dyd brawd
Ar wyneb daiarawd.

« J'ai été l'instruction dans tout l'univers ; je serai jusqu'au
jour du jugement sur la face de la terre. »

Dans un autre fragment de poème qui lui est attribué, il se
vante de la mémoire de ses naissances passées, et de sa science
universelle.

Teirgwaith i'm ganed, gwn fyfyriaw.
Truan oedd i ddyn na ddoe geislaw
Holl gelfyddydau byd sy'n byddinaw (i'm bru)
Canys gwn a fu ac a fydd rhag llaw¹.

« Trois fois je suis né, je sais me souvenir. Malheur que les
hommes ne viennent pas chercher tous les mystères du monde
mis en ordre (dans mon sein!) car je connais ce qui a été et ce
qui sera dorénavant. »

¹ Archaiol., p. 76.

Que ces poèmes attribués à Taliesin soient de lui, ou d'une époque postérieure, toujours est-il que leurs allusions nombreuses à la doctrine de la transmigration ne s'expliquent que par les triades bardiques.

TRIADE XXXVII.

Tri bannogion pob byw yn nghylch y Gwynfyd : *swydd*, *braint* ag *awen* ; ag nis gellir dau'n bod yn ungyfun y mhob peth ; gan y bydd cyflawn pob un yn y bo bannog arno : ag nid oes cyflawn ar ddim, heb y maint oll a dichon fod o hano ¹.

Trois prééminences (distinctives) de chaque être vivant dans le cercle de *Gwynfyd* : la *vocation*, le *privilege* et l'*awen* (le génie primitif). Il n'est pas possible (en effet) que deux êtres soient identiques à tous égards ; il y aura plénitude pour chacun en ce qui concerne sa prééminence (distinctive) ; et il n'y a pas plénitude d'une chose sans comprendre tout ce qu'elle peut être en réalité.

Voyez Owen. Dict. au mot *ungyfun*.

73

Cette triade n'est claire ni par le fond, ni par la forme. Voici, je crois, ce qu'elle veut dire, en tenant compte de tout ce qui précède.

Chaque personnalité humaine demeurera éternellement distincte avec un développement illimité. Mais, en arrivant à la perfection intellectuelle et morale, tous les êtres en viendraient à se ressembler complètement. Cela, cependant, n'aura pas lieu, et chacun possédera sa prééminence distinctive, fondée sur trois choses : une *vocation* (ou juridiction, office, emploi, car le mot *swydd* signifie tout cela), c'est-à-dire une sphère d'activité propre avec un but assigné par Dieu; un *privilege*, c'est-à-dire l'action libre et indépendante dans cette sphère d'activité; et le *génie original* (*awen*), qui, d'après la triade 32, sera rendu à chacun dans Gwynfyd, comme un bien inaliénable. La perfection des êtres, à quelque degré qu'elle s'élève, n'impliquera donc pas l'uniformité; mais consistera en ce que chaque être réalisera complètement son *idéal propre*, en exerçant ses facultés dans une sphère déterminée, et toujours avec un but positif, ce qui n'exclut pas l'idée de changement progressif : doctrine de bonheur en opposition tranchée avec l'immobilité contemplative telle que la conçoivent les Indiens.

TRIADE XXXVIII.

Tri pheth nis gall namyn Duw : dioddef by-
thoedd y Ceugant, cynghyd a phob cyflwr heb

74

*newidiau, a rhoi gwell a newydd ar bob peth heb ei roi ar goll*¹.

Trois choses que nul ne peut excepté Dieu : *supporter l'éternité du Geugant, participer à tout état sans changer, améliorer et renouveler toutes choses sans les détruire.*

Comparer la triade XXX et son commentaire.

TRIADE XXXIX.

Tri pheth nis gellir darfod byth arnynt gan angen eu galledigaeth : *dull hanfod, ansawdd hanfod, a lles hanfod* ; gan hyn byddant hyd byth yn eu hannrwg, ai byw ai marw ydynt, yn amryfel hardd a daionus cylch y Gwynfyd².

Trois choses qui n'auront point de fin, à cause de la nécessité de leur puissance : la *forme* de l'existence, la *qualité* de l'existence et l'*utilité* de l'existence ; car

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *newidiau*.

² Voyez Owen. Dict. au mot *galledigaeth*.

75

ces choses, délivrées de tout mal, dureront éternellement, chez les êtres animés ou inanimés, dans la diversité du beau et du bien du cercle de *Gwynfyd*.

Il faudrait connaître, d'une manière plus précise, le sens logique attribué par les bardes aux mots *dull*, *ansawdd*, *lles*, forme, qualité, utilité, pour bien comprendre cette triade. Ce qu'elle semble établir positivement, c'est la perpétuité des existences déterminées par Dieu sous le triple rapport énoncé, une fois que l'élément perturbateur du mal aura pris fin, et que l'ordre régnera définitivement dans toute la création. Chaque chose subsistera dès lors avec sa forme propre, sa qualité et son utilité spéciale, afin que le beau et le bien se réalisent, dans *Gwynfyd*, d'une manière complète par une infinie diversité, c'est-à-dire sans se perdre dans la vague indétermination de l'absolu.

TRIADÉ XL.

Tri rhagor newid cyflwr yn y *Gwynfyd* : *ad-dysg*, *harddwch*, a *gorphwys*, rhag anallu dioddef y Ceugant a'r tragywyddol.

Trois avantages excellents des changements d'état dans *Gwynfyd* : *l'instruction*, *la beauté* et *le repos* ; à

76

cause de l'impuissance (de l'homme) à supporter le *Ceugant*, qui est au delà de toute connaissance.

Il est question ici des avantages qui résulteront du mouvement des existences continué dans Gwynfyd. L'*instruction*, signifie : le progrès dans la science; la *beauté* découlera de la variété, et Ed. Williams traduit, avec raison, je crois, *hardduch* par *beautiful variety*. Quant au *repos*, il faut entendre par là que l'homme s'arrêtera définitivement dans le cercle de Gwynfyd, où il sera délivré de tout mal; car tout autre sens serait en contradiction avec les changements et l'activité continue qui, selon les bardes, persisteront dans Gwynfyd pour le bonheur même de l'homme. C'est aussi ce qu'indique le commentaire ajouté relativement au *Ceugant*.

TRIADÉ XLI.

Tri pheth sydd ar eu cynnydd : *tan sef goleuni, deall sef gwirionedd, ag enaid sef bywyd*; a gorfod a wnant ar bob peth, ag yna diwedd *Abred* ¹.

Trois choses s'accroissent continuellement : *le feu ou la lumière, l'intelligence ou la vérité, et l'esprit ou la*

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *tan*.

77

vie. Ces choses finiront par prédominer sur toutes les autres, et alors *Abred* sera détruit.

TRIADE XLII.

Tri pheth y sydd ar eu difant : *tywyll*, *anwir* a *marw* ¹.

Trois choses diminuent continuellement : *l'obscurité*, *l'erreur* et *la mort*.

TRIADE XLIII.

Tri pheth sydd ymgadarnâu beunydd, gan fod mwyaf yr ymgais attynt : *cariad*, *gwybodaeth*, a *chyfaender*.

Trois choses se renforcent de jour en jour, la ten-

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *difant*.

78

dance vers elles devenant toujours plus grande :
l'amour, la science et la justice.

TRIADÉ XLIV.

Tri pheth sydd yn ymwanâu beunydd, gan faint penaf yr ymgais yn eu gwrth : *cas, camwedd ag anwybodaeth* ¹.

Trois choses s'affaiblissent de jour en jour, l'opposition contre elles croissant de plus en plus : *la haine, l'injustice et l'ignorance.*

Ces quatre triades développent le même thème sous des formes diverses. Elles établissent positivement, ce qui déjà avait été indiqué plus d'une fois, et ce qu'on pouvait d'ailleurs inférer de l'ensemble du système bardique; savoir que, dans les siècles à venir, le bien est appelé à prédominer de plus en plus sur le mal, la lumière sur les ténèbres, la science sur l'erreur, l'amour sur la haine, l'esprit sur la matière, la vie sur la mort; et qu'un temps viendra où le triomphe sera complet, où

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *gwrth*.

79

le cercle d'*Abred* n'existera plus, où *Drwg* et *Cythraul* seront rentrés dans le néant. Ceci est en accord d'ailleurs avec le langage des Écritures qui annoncent la venue définitive du royaume des cieux, et le glorieux avenir du monde quand Dieu sera tout en tout.

TRIADE XLV.

Tri chyflawnder Gwynfyd : *cyfran yn mhob ansawdd, ag un cyflawn yn pennu ; cyfymddwyn a phob awen, ag in un rhagori ; cariad at bob byw a bod, a thuag at un, sef Duw, yn bennaf ; ag yn y tri un yma y saif cyflawnder nef a Gwynfyd* ¹.

Les trois plénitudes (du bonheur) de *Gwynfyd* : *participer de toute qualité avec une perfection principale ; posséder tout génie avec un génie prééminent ; aimer tous les êtres avec un amour en première ligne, savoir l'amour de Dieu. — C'est dans ces trois choses que consiste la plénitude du ciel et de Gwynfyd.*

Comparer les triades XXXII, XXXIV et XXXVII.

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *pennu*.

TRIADE XLVI.

Tri angen Duw : *anfeidrol ger ei hŷn ; meidrol ger meidrol, a chyfun a phob cyflwr bywydoliau yn nghylch Gwynfyd.*

Trois nécessités de Dieu : *être infini en lui-même, être fini par rapport au fini, et être en accord avec chaque état des existences dans le cercle de Gwynfyd.*

Cette triade clôt dignement la doctrine bardique sur Dieu et la vie future. Elle exprime avec une concision pleine de profondeur cette synthèse finale des principes opposés, cette résolution des antinomies au sein de l'absolu, contre laquelle viennent échouer tant de systèmes.

Cette synthèse finale, en effet, conduit nécessairement au panthéisme, si elle est conçue d'une manière abstraite, si Dieu n'est considéré que comme l'absolu au point de vue logique, et non comme la *personnalité* absolue. Dans un système d'abstractions logiques, les principes opposés se détruisent purement et simplement quand on veut les ramener à l'unité ; mais, suivant une belle expression de Schelling, *Dieu n'est pas un système, mais une vie*, et au sein d'une personnalité vivante, les principes opposés se réconcilient sans s'anéantir. C'est ce que proclame la doctrine bardique. Dans l'éternel *Ceuant*, Dieu restera toujours infini et immuable, mais dans *Gwynfyd* il pénétrera de son esprit toutes ses créatures ; il les embrassera d'un lien commun d'amour et d'har-

monie, après les avoir aidées à se dégager librement des liens d'*Abred*, instrument temporaire, et désormais brisé, de l'accomplissement de ses vues providentielles.

Tel est ce curieux débris traditionnel de l'antique sagesse des bardes et des druides. On peut juger maintenant avec plus de connaissance de cause, si une doctrine aussi complètement originale, qui touche aux systèmes philosophiques les plus profonds comme aux traditions les plus reculées de la race indo-européenne, à Schelling et à l'Inde, sans aucune trace de la théologie et de la métaphysique scolastiques, si une telle doctrine, dis-je, peut avoir été créée de toutes pièces par les bardes gallois du moyen âge. Tout dans ces triades, idées et terminologie, fond et forme, indique une origine à part; et, à travers les obscurités d'une exposition morcelée, incomplète, étrangère à nos formules

logiques, l'œil plonge avec étonnement dans les horizons lointains d'un monde idéal tout nouveau. Pour l'histoire générale de l'esprit humain, comme pour l'histoire spéciale de l'ancienne Europe, ce fait me paraît des plus intéressants, et c'est pour cela que j'ai cherché à le remettre en lumière par la traduction et l'interprétation du *Mystère des Bardes de l'île de Prydain*. Si ce petit travail réussit à provoquer de nouvelles investigations il aura pleinement atteint son but.

77

vie. Ces choses finiront par prédominer sur toutes les autres, et alors *Abred* sera détruit.

TRIADE XLII.

Tri pheth y sydd ar eu difant : *tywyll*, *anwir* a *marw* ¹.

Trois choses diminuent continuellement : *l'obscurité*, *l'erreur* et *la mort*.

TRIADE XLIII.

Tri pheth sydd ymgadarnâu beunydd, gan fod mwyaf yr ymgais attynt : *cariad*, *gwybodaeth*, a *chyfaender*.

Trois choses se renforcent de jour en jour, la ten-

¹ Voyez Owen. Dict. au mot *difant*.

LA CONTROVERSE
DES TRIADES

LE MYSTÈRE DES BARDES DE L'ÎLE DE BRETAGNE ¹⁵

par Jules Leflocq

Le document gallois connu en France sous le nom de *Mystère des Bardes de l'île de Bretagne* a-t-il une valeur historique? Est-il vrai qu'il se rapporte, par la tradition, à l'antiquité gauloise, et par les doctrines à la religion druidique? Telle est la question que, sous cette double face, nous allons examiner.

I. — DE L'ORIGINE DU MYSTÈRE DES BARDES

L'authenticité littéraire du *Mystère des Bardes* n'a jamais été sérieusement soutenue; il est donc inutile de débattre ici une cause à peu près abandonnée par ses propres défenseurs. Mais il importe, pour nous rendre compte de la valeur exacte de ce recueil, de rechercher ce qu'il contient, comment il a été formé, à quelle époque il remonte et par quel chemin il est arrivé jusqu'à nous.

Le *Mystère des Bardes*, tel que M. Pictet l'a traduit, se compose de quarante-six triades ou tercets, dont la réunion constitue un système sur la nature de Dieu, les lois générales de l'existence, et la destinée de l'âme humaine. Cet exposé a l'apparence d'un traité philosophique formé de toutes pièces, ordonné dans ses détails et complet dans son ensemble. M. Pictet l'a présenté comme un résumé fidèle, sinon authentique, des plus anciennes traditions religieuses de la race celtique. Nous allons essayer de montrer que cette opinion n'est qu'une conjecture sans fondement, ou plutôt une fantaisie sans consistance.

Tout d'abord, le *Mystère des Bardes*, tel qu'il est connu du public français, n'est pas une composition suivie, non pas même un livre réel. L'ouvrage, à vrai

¹⁵ Le morceau qu'on va lire devait faire partie d'un ouvrage sur la Religion des Gaulois. L'auteur, M. Jules Leflocq, professeur de rhétorique au lycée d'Orléans, est mort sans avoir pu terminer son livre. L'extrait que nous en donnons est lui-même inachevé: il y manque les discussions étymologiques qui devaient finir le chapitre. Néanmoins, ce morceau conserve tout son intérêt; il fera vivement regretter que l'auteur, mort à trente-six ans, ait été enlevé à des études qui ont tant besoin d'une critique ferme et dénuée de parti pris. Les lecteurs qui voudront se faire une idée plus complète de ce qu'aurait été le livre de Leflocq, pourront lire l'Introduction de son travail, publiée dans la *Revue de l'instruction publique* du 16 juillet 1868. (Michel Bréal).

dire, n'a pas d'existence propre ; il est composé de sentences détachées, extraites par Edward Williams d'un recueil inédit, et publiées par lui à la fin du second volume de ses poèmes. Passionné pour les traditions de son pays natal, dernier barde autorisé de la grande école de Glamorgan, Edward Williams n'a pas eu d'autre but, en imprimant ces triades, que de mettre en lumière un côté inconnu de la littérature galloise. D'ailleurs, il n'a jamais prétendu initier ses lecteurs à un système particulier de doctrines religieuses. Il a fallu toute une suite de malentendus et comme un parti pris d'illusion, pour prêter à cet ensemble de citations la valeur d'un ouvrage original et complet. On peut même déclarer que tout, dans la publication française, la solennité du ton, le titre du livre, la disposition des triades, l'esprit du commentaire, semble avoir été composé pour étonner, sinon pour égarer le jugement des lecteurs.

Une première surprise a été de présenter la traduction française comme une sorte de révélation. « Au moment même où nous écrivons, dit M. Henri Martin, la partie incomparablement la plus importante des triades vient de sortir d'un long oubli et d'être révélée à la philosophie et à l'histoire¹⁶. » Trois ans après, en 1857, M. Jean Reynaud disait à son tour : « Nous livrons aux réflexions de nos lecteurs un texte celtique publié depuis peu et dont l'apparition a causé une certaine émotion dans le monde savant.¹⁷ » La vérité est que ces triades, ainsi pompeusement annoncées, avaient été publiées et traduites par Edward Williams dès la fin du dernier siècle, reproduites et interprétées de nouveau par Owen Pughe en 1803, et, la même année, commentées avec éclat par Sharon Turner¹⁸. La traduction de M. Pictet, donnée en 1853 dans la *Bibliothèque de Genève*, n'a rien appris qu'à ceux qui ignoraient la littérature galloise et la langue anglaise ; et son amplification complaisante des doctrines bardiques n'a servi qu'à égarer décidément l'opinion, déjà fourvoyée par le grave historien des Anglo-Saxons.

Le titre de l'opuscule français concourt lui-même à produire l'illusion. En réalité, les triades citées par Edward Williams ne portent aucun titre, puisqu'elles sont de simples extraits destinés à éveiller la curiosité publique sur une littérature inconnue. Mais elles ont été tirées d'un vaste recueil désigné sous différents noms, les *Instituts des Bardes*, le *Barddas ou Livre du Bardisme*, le *Mystère des Bardes de l'île de Bretagne*. Le dernier de ces titres est rarement usité par les écrivains gallois ; c'est celui qui a prévalu parmi nous pour la plus grande gloire du druidisme moderne. Outre que cette appellation a perdu toute espèce de sens depuis

¹⁶ *Hist de Fr.*, t. I, p. 47.

¹⁷ *Magasin pittoresq.*, ann. 1857. — *L'Esprit de la Gaule*, p. 309.

¹⁸ Ed. Williams, *Poems, Lyric and Pastoral*, appendice du 2^e volume. — Owen Pughe, *Dictionnaire gallois*, Préface et passim. — Sharon Turner, *Vindication*, p. 394-398.

que les traditions bardiques, rédigées dans des congrès publics, ont cessé d'être le privilège exclusif des initiés de l'ordre, on avouera qu'elle fait trop d'honneur à un opuscule composé de quarante-six sentences détachées et qui représente très imparfaitement la partie la moins importante du Barddas.

Il faut ajouter en effet que ce groupe de triades, ainsi choisies et isolées, donne l'idée la plus fausse du livre original. Le manuscrit consulté par Edward Williams n'a jamais été imprimé; mais on peut le connaître assez exactement par les nombreux passages cités dans le Dictionnaire gallois d'Owen Pughe, et par les préfaces des rédacteurs publiées dans un ouvrage célèbre de Sharon Turner. Qu'est-ce donc, au juste, que le Livre du Bardisme? Non pas un cours de théologie ou de morale, mais proprement un traité de prosodie. Nous montrerons plus loin avec quel soin jaloux et superstitieux les bardes, qui sont de simples versificateurs, s'attachent à maintenir la pure tradition du mètre et du rythme dans leurs écoles. Le « canon poétique » est pour eux plus qu'une règle, plus qu'une loi; c'est l'objet d'un culte qui a ses orthodoxes et ses excommuniés. On jette l'anathème aux dissidents, nous pourrions dire aux hérétiques, pour la forme des strophes, pour la coupe des vers, pour la consonance des rimes. Il faut voir, dans les citations du Barddas multipliées par Owen Pughe, avec quelle subtile précision ces maîtres impérieux donnent les recettes qui font le génie, avec quelle intolérante rigueur ils fixent le nombre des mètres reçus et la valeur des genres autorisés. Comment, à côté de ces préceptes d'une poétique ridicule, se rencontrent des aphorismes de morale et des définitions théologiques, il n'est pas difficile de le comprendre. Les bardes du XVII^e siècle, entichés de prétentions et affolés de pédantisme, se persuadaient que l'ordre bardique avait exercé de tout temps un sacerdoce incontesté dans les pays bretons. Tout pleins des souvenirs imaginaires de cette grandeur passée, professant, comme le maître de musique de M. Jourdain, que l'harmonie du chant est le principe de l'harmonie des mœurs, ils s'arrogèrent le droit de gouverner la morale comme « une dépendance de la poésie ». C'est ainsi qu'ils enfermèrent, dans le vaste cadre de leur prosodie, un corps de maximes, à la fois banales et prétentieuses, sur les devoirs de l'homme et les sentiments du chrétien, sur les conditions de la vertu dans la vie présente et du bonheur dans la vie future. On ne peut voir sans surprise avec quelle puérile emphase les rédacteurs du Barddas proclament que l'art du chant embrasse « tous les principes de la science, » et que les régulateurs de la poésie sont aussi les maîtres du savoir et du jugement ». Une Triade publiée par Owen trace avec un naïf orgueil le rôle dont se flattent encore ces bardes du XVII^e siècle, sans influence et sans aveu public, réunis en comité de rédaction « par le commandement d'un seigneur anglais. Trois devoirs essentiels des bardes de l'île de Bretagne: découvrir la vé-

rité et la propager parmi les hommes, consacrer par la louange le souvenir de ce qui est bon et supérieur, faite prévaloir la paix sur le désordre et la dévastation». De là cette étrange préoccupation d'une école de versificateurs qui prétend subordonner toutes les connaissances humaines aux lois de la prosodie; de là cette singulière composition d'un recueil qui dans le plan d'une poétique fait entrer des maximes de conduite et des axiomes de théologie. Tel est, au vrai, le caractère général du Livre du Bardisme; telles sont l'importance et la proportion relatives des parties qui le composent.

Si maintenant l'on demande à quelle époque et sur quels documents le manuscrit original a été rédigé, la réponse a été faite, et d'une façon péremptoire, par les auteurs mêmes du recueil. Il est loisible de juger, par le propre témoignage des bardes, à quel degré d'antiquité on peut faire remonter la tradition fixée par l'écriture dans le manuscrit du *Barddas*.

Le manuscrit authentique, conservé dans la bibliothèque de Llan Haran en Glamorgan, date environ de 1680; mais il a été rédigé sur des documents plus anciens, écrits vers la fin du siècle précédent et aujourd'hui disparus. L'ouvrage que nous possédons est le résultat d'un travail de révision fait par Edward Davydd qui mourut en 1590. Dans quelle mesure cet écrivain a-t-il respecté ou modifié les textes antérieurs? Il est impossible de nous prononcer sur ce point avec quelque certitude; mais du moins, nous ne sommes pas sans connaître les sources et le caractère de ce travail. Davydd déclare lui-même, dans son avertissement, qu'il a «arrangé» des matériaux tirés par lui de plusieurs ouvrages qu'il cite, et notamment d'une collection célèbre de Llywelyn Sion. Il est vrai qu'il se flatte d'avoir fait sanctionner «son arrangement» par un congrès tenu en l'an 1681 «sous l'autorité du lord gouverneur,» et qu'il reproduit la signature de quinze bardes qui se portent garants des maximes contenues dans le recueil. Il reste acquis pourtant que ce livre est une refonte et non une reproduction des documents antérieurs; qu'il est, dans une certaine mesure, l'œuvre personnelle de Davydd; enfin qu'il ne représente rien par lui-même qu'un système de doctrines agréé par une société bardique à la fin du XVII^e siècle.

Avons-nous quelques renseignements précis sur les matériaux mis en œuvre par Davydd? Il nous reste une préface très intéressante, due au rédacteur principal d'une collection antérieure, Llywelyn Sion, lequel exerça l'art bardique de 1580 à 1616. Faut-il croire que lui-même avait exactement reproduit le texte consacré d'une ancienne tradition? Quand on voit combien les érudits gallois de nos jours sont encore étrangers à toute critique philologique, on a peine à s'imaginer qu'un barde du XVI^e siècle ait pratiqué ce respect scrupuleux des textes qui est devenu chez nous comme une religion littéraire. D'ailleurs, Llywelyn

avoue lui-même qu'il a extrait «à peu près» tout ce qui est dans son livre d'une compilation de Meiryg Davydd. Encore a-t-il soin d'ajouter qu'il n'a reproduit que les préceptes; quant aux exemples qui les accompagnent, il les a puisés «ça et là» dans les œuvres de différents bardes, et même il a composé de sa propre inspiration et «du mieux qu'il a pu». Voilà bien des raisons de suspecter l'autorité traditionnelle de cette composition. Mais de plus, Llywelyn nous retrace lui-même l'histoire antérieure du système qu'il expose, et son récit n'est pas fait pour diminuer nos doutes.

Le livre de Meiryg Davydd était un recueil fait par le barde à la requête de son seigneur sir Edward Lewis. Ici encore il est impossible de déterminer la part d'invention personnelle que l'écrivain avait mise dans sa rédaction. Mais du moins, il se prévaut d'une autorité qu'on peut croire considérable, celle du canon fixé de son vivant, en 1529, dans le congrès de Caerdyv. Il faut de plus reconnaître qu'en remontant depuis cette époque jusqu'en l'an 1450, nous voyons la tradition du bardisme protégée, dans le pays de Glamorgan, non plus par le zèle plus ou moins discret de quelques écrivains, mais par l'autorité collective des bardes réunis en sociétés générales. Faut-il donc croire que, durant cette période, nous suivons la trace d'une tradition nationale confiée à la garde vigilante d'une espèce de sacerdoce? Il n'en est absolument rien. Le code bardique fixé dans l'assemblée de Caerdyv n'est que la règle d'une école de bardes rivale de la société plus célèbre et plus ancienne de Caermarthen. Dans un congrès général tenu en 1450, les bardes des pays de Glamorgan, Gwent et Euas protestèrent contre les innovations introduites dans le canon primitif et repoussèrent solennellement la règle de Caermarthen comme contraire aux coutumes des bardes de l'île de Bretagne. Peu après, ils obtinrent du roi Henri VII l'autorisation de former une association distincte, qui prétendit à la possession exclusive des anciens statuts; de là un véritable schisme entre les dépositaires de la tradition, chacune des deux écoles réclamant pour soi le privilège de l'orthodoxie; de là des dissidences chaque jour plus complètes, qui forment comme un abîme entre les deux partis. «Le système de Glamorgan, dit Llywelyn, est en opposition absolue avec celui de Caermarthen.» Voilà donc la voie de la tradition qui se divise sous nos yeux en deux embranchements distincts. Lequel suivrons-nous pour remonter à la source des doctrines bardiques? Et si, dès le XV^e siècle, nous voyons les doutes et le désaveu jetés par les bardes eux-mêmes sur les éléments du bardisme; si, dès les premiers pas de la recherche, le fil du passé se brise entre nos mains et nous laisse déconcertés, comment conserver quelque espérance de remonter par ces documents contestés jusqu'à l'antiquité celtique? Les maximes de l'école de Glamorgan ont l'avantage d'avoir été conservées jusqu'à nous: avec

quelle exactitude, on ne peut en juger ; mais enfin, elles subsistent, et ce seul fait paraît une présomption en leur faveur. Mais quand le célèbre défenseur de l'école de Caermarthen, l'auteur de la *Mythologie celtique*, Edward Davies, conteste à cette tradition particulière toute valeur sérieuse, où trouver un arbitre entre ces prétentions rivales, et comment revendiquer quelque autorité historique pour le livre du bardisme ?

C'en est assez peut-être pour montrer l'inconsistance de pareils documents ; on peut dire plus encore pour dissiper l'illusion du public. Parmi ceux qui ne connaissent du *Barddas* que les maximes traduites en français, qui ne croirait que ces débats ardents et prolongés qui provoquaient des schismes, sont des discussions philosophiques, ou même des luttes religieuses ? Qui n'est tenté de retrouver dans les congrès du pays de Galles l'image de ces assemblées druidiques décrites par César ? Or, il faut bien le reconnaître, les sociétés bardiques sont des écoles de versificateurs, non de philosophie. On s'y querelle, on s'y excommunie pour des règles de prosodie, non pour des opinions de morale ou pour des articles de foi. Quels sont les neuf mètres consacrés par le canon primitif ? Quels sont les rythmes postérieurs autorisés depuis par l'exemple des grands poètes Aneurin, Taliésin, Merdhin ? Est-il permis de modifier la loi qui fixe à vingt-quatre le nombre des mètres consacrés ? Voilà les graves questions qui s'agitent dans ces assemblées tant vantées de Glamorgan et Caermarthen. Voilà les éléments de cette auguste tradition que les bardes conservent avec un si pieux attachement ; voilà la valeur précise de ce manuscrit du *Barddas* qu'on nous présente comme le dépôt des doctrines sacrées de l'antique Bretagne ! Et sur ce point, nous n'exagérons pas les témoignages portés par les rédacteurs mêmes des livres gallois : « Le recueil arrangé par mes soins, dit Edward Davydd, l'auteur du manuscrit encore existant, contient l'exposé fidèle des formes primitives du rythme ; » il ajoute que son traité a été sanctionné dans un congrès de musique et de poésie, et il qualifie les bardes qui l'ont approuvé de « maîtres du chant ». Et pourquoi Davydd a-t-il composé ce recueil ? parce que lord Herbert « lui a commandé de rétablir la règle antique de l'art du chant et de ses dépendances ». La déclaration de Llywelyn n'est pas moins explicite. « Ce livre de ma compilation, dit-il, renferme le système de Glamorgan relativement au chant et aux arts qui s'y rapportent. » Le schisme qui éclate au congrès de Caermarthen en 1450 est provoqué par l'introduction de mètres nouveaux dans le code consacré ; et la réunion de Caerdyv n'a pour objet que de porter un jugement définitif « sur l'ordre et la règle de la science du chant ». On sait d'ailleurs ce que sont « ces dépendances du chant » dont parlent

Davydd et Llywelyn : ce sont des couplets poétiques par lesquels chaque rédacteur égaye « de son mieux » l'aridité de la matière ; ce sont des maximes morales dont l'expression sert à rehausser la dignité de l'écrivain. Du reste, cette dernière partie de la composition semble complètement abandonnée à la fantaisie de l'auteur, et l'on ne voit par aucun témoignage que l'autorité des congrès se soit exercée sur ces éléments accessoires de l'art bardique.

On peut juger maintenant s'il est permis d'attribuer la moindre valeur traditionnelle à une rhapsodie dont la rédaction ne remonte pas au delà du XVI^e siècle, et qui n'a pas eu d'autre inspiration que la fantaisie individuelle de quelques écrivains, ou tout au plus la doctrine particulière d'une société fondée en 1450 et désavouée par la grande majorité des bardes gallois. Qu'on nous permette d'ajouter un détail qui n'est pas sans jeter quelque jour sur les procédés qui ont pu successivement accroître la matière de la tradition bardique. Vers 1794, la société du Glamorgan, depuis longtemps languissante, se ranima au souffle de la Révolution française. De nombreux congrès se réunirent, et quelques bardes se mirent en devoir de rédiger, sous la forme de la Triade et dans le style convenu, la Déclaration de droits de l'homme et du citoyen. La police anglaise, devenue ombrageuse, dissipa les assemblées, intimida les écrivains et ne permit pas que la politique passât à son tour sous « la dépendance » de la poésie. On ne saurait trop regretter la suppression de ces nouvelles triades. Le Livre du Bardisme aurait eu ses maximes politiques, des historiens se seraient trouvés pour les rattacher à l'antiquité gauloise, et le public aurait pu, avec une confiance plus entière, saluer dans les Constituants de 89 les successeurs et les héritiers des Druides.

II. — DES DOCTRINES RELIGIEUSES DU MYSTÈRE DES BARDES

« Dans quelle mesure le *Livre du Bardisme* nous a-t-il transmis les croyances des druides, il est impossible aujourd'hui de le déterminer ; mais tout porte à croire que les doctrines des bardes dérivent de la source druidique¹⁹. » Cette idée, jetée en passant par Sharon Turner, a pris de nos jours la consistance d'un système historique. Nous en avons exposé plus haut les traits principaux ; nous allons essayer ici de montrer que les maximes philosophiques du bardisme, loin de procéder des croyances druidiques, émanent directement de l'enseignement chrétien.

Qu'on nous permette de nous enfermer, pour un instant, dans le cadre restreint les triades arbitrairement choisies par Edward Williams, exclusivement

¹⁹ Shar. Turner, *Vindication*, p. 396-397.

considérées par M. Pictet; qu'on veuille bien en suivre l'exposé simple et complet, en contrôlant l'exactitude de notre résumé par les citations que nous plaçons en regard; et que, sans parti pris, on juge ensuite si la doctrine contenue dans l'ensemble de ces triades porte, ou non, l'empreinte du christianisme.

Au-dessus de l'homme est Dieu, un, parfait, infini, suprême puissance, suprême intelligence, suprême amour.

Les êtres vivants ont été créés par un acte libre de Dieu agissant dans la plénitude de sa puissance, de son amour et de sa sagesse.

L'âme créée accomplit sa destinée en passant par trois phases nécessaires de son existence: l'état d'origine, qui est soumis à la fatalité du mal; l'état d'humanité, qui est le règne de la liberté, et l'état de béatitude, qui s'achève dans le ciel.

Ce n'est pas qu'en prenant possession de lui-même l'homme soit aussitôt soustrait à l'empire de la nécessité, ni qu'avant d'arriver au ciel il ne puisse s'élever jusqu'aux premières jouissances de la béatitude. Même dans l'état d'humanité, l'âme oublieuse du devoir retombe par le mal sous le joug de la nécessité; et, au contraire, l'âme soucieuse de sa destinée s'avance, sinon par un progrès continu, du moins par des efforts plus ou moins soutenus, vers l'état de béatitude.

Suivons donc les degrés de l'existence ou, pour mieux dire, les vicissitudes de l'âme, dans les diverses périodes «sans lesquelles il ne saurait y avoir d'accomplissement pour elle».

Au commencement de la vie, au plus bas fond de l'existence, comme traduit Owen, l'être animé, enfanté dans la mort, vit sans conscience de lui, sans lumière, sans volonté, sans loi, soumis tout entier au mal et à la fatalité. Comment sortira-t-il de cet état d'abaissement? Non par lui-même, puisqu'il est sous l'empire de la nécessité, mais par le seul secours de Dieu qui lui communique, en vertu de sa miséricorde, une part de connaissance et d'amour, et par là le délivre de la mort.

Alors seulement il devient homme, c'est-à-dire qu'il entre en possession de l'intelligence pour connaître le bien, et de la volonté pour l'accomplir; non pas qu'il soit dès lors affranchi des puissances ennemies qui tout à l'heure le tenaient dans une entière dépendance. L'âme est d'abord suspendue dans une sorte d'équilibre entre la nécessité et la liberté, entre le mal et le bien, mais désormais capable de se porter vers l'un ou vers l'autre par le choix et l'effort de sa volonté: sa destinée devient une lutte dont la béatitude est le prix.

Dans ce combat de la vie, quels sont les adversaires de l'homme? En lui, c'est le penchant ami mal; en dehors de lui, c'est Satan. Et quels sont ses soutiens?

En lui, c'est la capacité du bien ; au-dessus de lui, c'est Dieu. La lutte commence dans la condition d'humanité, et la victoire se continuera éternellement dans l'état de béatitude.

L'âme triomphe de deux manières : soit par son propre effort, en s'affermissant contre les surprises des sens, en s'éclairant par la connaissance du bien, en se fortifiant par l'exercice de la liberté ; soit par le secours d'en haut, en se confiant la justice et à l'amour de Dieu qui se communique à la créature en raison de ses besoins et de ses mérites. Il arrive qu'elle s'avance ainsi, par un progrès suivi, jusqu'à un état supérieur qui est déjà la béatitude. Plus souvent, par le fait même de la liberté, elle va s'élevant et s'abaissant tour à tour. Parfois, précipitée du seuil du bonheur dans un état de déchéance proportionné à ses faits, elle retombe sous l'empire de la nécessité par l'obscurcissement de la connaissance et la tiédeur de la volonté ; elle retombe même jusque dans l'abîme du mal par l'orgueil et la fausseté, surtout par la cruauté qui l'égale à la brute. Ainsi revenue à la bassesse de son premier état, elle doit d'un nouvel effort reprendre l'accomplissement de sa destinée.

C'est seulement quand elle est affranchie par la mort de la nécessité du mal, que la débilité originelle est réparée, que Satan est vaincu pour jamais, et que l'âme entre dans la tranquille jouissance de la béatitude. Mais alors même elle ne peut pénétrer dans le cercle de l'infini où Dieu réside seul, parce que seul il est éternellement immuable et parfait.

Quiconque a parcouru cet exposé d'un esprit libre, peut-il se méprendre sur le caractère et l'origine d'une pareille doctrine ? Il suffit en effet de dégager la pensée contenue dans chaque Triade des formes convenues d'une langue sentencieuse, subtile et emphatique, pour reconnaître, sous ce travestissement littéraire, l'essence même de l'enseignement chrétien.

Le Dieu conçu par la Triade IX, comme la suprême puissance, la suprême intelligence et le suprême amour, est bien le même dont Bossuet dit qu'il est « la sagesse même, la puissance absolue, la droiture infaillible, en un mot la perfection ²⁰ ». Si la Triade XI^e donne pour causes originelles des êtres créés la volonté, l'amour et la sagesse de Dieu, Bossuet, de son côté, s'écrit dans la Rélévation : « O loi suprême, ô cause des causes, supérieur à vos ouvrages, maître de vos actions, vous n'agissez hors de vous qu'autant qu'il vous plaît, vous ne produisez nécessairement que ce qui vous est égal ; vous produisez tout le reste par pure bonté, par un commandement libre. » Enfin, le Dieu miséricordieux qui se communique à sa créature n'est pas défini sans quelque précision, bien que d'une

²⁰ *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. V, § 6.

manière un peu abstraite, dans la dernière triade: «Trois nécessités de Dieu: être infini en lui-même, être fini par rapport au fini, être en accord avec chaque état des existences dans le cercle de béatitude.» Bossuet n'exprime pas une autre idée dans ce beau passage du sermon Sur la ferveur de la pénitence (2^e partie): «Ce Dieu, qui est si fort éloigné de nous par ses autres qualités, entre avec nous en société, s'égale et se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les pressements de sa miséricorde qui attire à soi notre cœur.»

Il n'est pas besoin d'insister pour faire toucher du doigt, dans la suite des Triades qui décrivent la destinée de l'âme, le dogme du péché originel et de la rédemption, la doctrine de la grâce et de la liberté, la définition de la charité comme étant l'amour de Dieu et de tous les hommes en Dieu, la description des vicissitudes de l'âme passant alternativement par l'état de grâce et par l'état de péché, la promesse de la délivrance par le bienfait de la mort et du salut assuré dans le séjour du bonheur. Comment s'expliquer qu'en présence d'une telle conformité des triades avec l'enseignement de l'Église, M. Pictet conclut que l'ensemble du système des bardes constitue une doctrine complètement originale, sans aucune trace de la théologie scolastique, sans aucune mention des dogmes chrétiens, et qui n'a subi que d'une manière tout indirecte et purement morale l'influence du christianisme?

Cette première erreur de M. Pictet a été produite par le choix même et la disposition des extraits du *Barddas* qu'il avait sous les yeux. Edward Williams, préoccupé à l'excès de faire ressortir le caractère original de la tradition bardique, a éliminé de son recueil un grand nombre de triades qui contiennent la mention expresse des dogmes chrétiens, et c'est ainsi que M. Pictet a pu croire que le Mystère des Bardes n'offre aucune profession formelle de la croyance à la Trinité ou à la Rédemption, aucune trace positive des idées du moyen âge sur le ciel, le purgatoire et l'enfer²¹. Ce n'est pas que, dans ces termes mêmes, les conséquences tirées de là par M. Pictet ne puissent paraître un peu forcées. Car enfin, le moyen de s'étonner que la tradition scolastique du moyen âge n'apparaisse pas dans un livre rédigé au XVII^e siècle par un auteur laïque et protestant? Et d'autre part, si l'absence de tout appareil théologique est une présomption contre l'inspiration chrétienne d'un ouvrage, il faudra donc nier que l'esprit chrétien remplisse le traité de Bossuet Sur la connaissance de Dieu et de soi-même, dans lequel les formules du dogme ne se présentent nulle part. Mais d'ailleurs, cette apparence de preuve peut être retirée à nos adversaires. La profession du christianisme se montre manifestement dans le livre du bardisme; et fut-il possible d'admettre

²¹ *Bibl. de Genève*, ann. 1853, p. 402-403.

un instant que le caractère chrétien est douteux dans les quarante-six triades traduites par M. Pictet, assurément il est incontestable en bien d'autres sentences contenues dans le manuscrit du *Barddas*. Je ne parlerai pas d'une définition subtile et vraiment scolastique de la foi ; je ne citerai même pas les nombreuses maximes qui prescrivent les devoirs du chrétien selon la pure morale de l'Évangile. Mais dira-t-on que l'expresse mention du dogme soit absente de la Triade suivante : « Crois en Dieu qui t'a créé, aime Dieu qui t'a racheté, et crains Dieu qui te jugera ? » Pourquoi M. Pictet a-t-il omis ces triades dans lesquelles l'expression elle-même fait ressortir la pensée chrétienne du rédacteur ? Non pas sans doute parce que ces éléments disparates auraient dérangé l'harmonie de son système ; mais simplement parce que ces passages ne se trouvent pas dans les extraits de Williams. Or il importe peu que le poète gallois, uniquement préoccupé d'une passion littéraire, ait découpé à son gré des citations destinées à éveiller la curiosité du lecteur ; mais ni M. Pictet, qui est un critique, ni M. Henri Martin, qui est un historien, n'avaient le droit d'établir un jugement général des doctrines bardiques sur l'examen de quelques extraits arbitrairement choisis. S'ils avaient, à défaut du manuscrit, consulté tant de textes transcrits par Owen Pughe, ils se seraient vite convaincus que le caractère chrétien est dominant, sinon tout à fait exclusif, dans la partie philosophique du *Barddas*.

Il reste à expliquer comment ces auteurs, qui n'ont pas aperçu le christianisme dans le livre du bardisme, y ont reconnu si clairement les doctrines des druides. L'illusion est venue surtout du relief excessif et de la valeur arbitraire qu'on a donnés à certains mots des triades qui, très simples par eux-mêmes, sont devenus très mystérieux par la traduction. Il y a là comme une erreur de perspective dont nous allons essayer de déterminer la cause et de dissiper les effets.

La méprise de M. Pictet vient d'avoir abondé dans la prétention, trop ordinaire chez les philologues, de donner une signification purement étymologique à des mots qu'un long usage, de plus en plus abstrait, avait absolument privés du sens imagé propre aux seuls âges primitifs des langues. Assurément, si le texte du *Barddas* appartenait à une époque très ancienne de la littérature celtique, il serait juste, pour interpréter les triades, de chercher dans les racines des mots le sens le plus rapproché des origines de la langue. Mais s'il est vrai que les rédacteurs de ce recueil, écrivant au XVI^e siècle, ou même au XVII^e, ont employé, sans arrière-pensée, les expressions galloises avec la signification consacrée par l'usage de leur époque, pourquoi déterminer la valeur d'expressions modernes par la recherche d'une étymologie oubliée, plutôt que par la connaissance de l'acception présente des mots ?

J. LEFLOCQ

LE MYSTÈRE DES BARDES DE L'ÎLE DE BRETAGNE

par Henri Martin

L'article sur le *Mystère des bardes*, que nous avons lu dans le numéro de septembre de la *Revue*, nous décide à avancer la publication de quelques-uns des documents que nous réservions pour un travail d'ensemble sur la question touchée par l'auteur de cet article, et sur la biographie de l'homme qui nous a conservé ces documents. Si l'auteur de l'article publié par la *Revue* n'eût été malheureusement enlevé à ses études par une fin prématurée, il eût probablement modifié ses vues sur les bardes et sur le pays de Galles, en examinant de plus près et plus à fond ce singulier pays, qui n'a pas coutume de livrer ses secrets à la première sommation. M. Leflocq semble n'avoir guère eu à sa disposition que le *Dictionnaire* d'Owen Pughe, les ouvrages d'Edward Davies (*Celtic Researchs*, et *Mythology and Rites of ancient british Druids and Bards*), et la *Vindication of the genuineness of the ancient british Poems*, de Sharon Turner. A la manière dont il parle d'Edward Williams, on peut douter qu'il ait eu en mains les seules pièces originales du procès dont il fasse mention, à savoir : les *Lyrical Poems* du barde de Glamorgan, ouvrage devenu rare et que nous n'avons pu nous procurer, dans le pays de Galles même, que par l'obligeance de M. Edward Williams, petit-fils de l'auteur.

C'était peu pour traiter un sujet si difficile et si obscur, et qui réclame le secours, non seulement d'importants documents imprimés dont M. Leflocq a ignoré l'existence, mais des manuscrits inédits laissés par Edward Williams, ou Iolo Morganwg, pour l'appeler du nom bardique qu'il se donnait de préférence.

Il est nécessaire, afin d'entrer en matière, de résumer les opinions émises par M. Leflocq.

Disons un mot, auparavant, du reproche qu'il nous adresse, à notre regretté ami Jean Reynaud et à nous, d'avoir présenté la traduction française des *Triades*, par M. Adolphe Pictet, comme une *révélation*, tandis que les *Triades* auraient été suffisamment connues de quiconque n'ignorait pas la littérature galloise et la lan-

gue anglaise, grâce à la triple publication qu'en auraient faite Edward Williams, Owen Pughe et Sharon Turner.

1°. Les *Lyric Poems* d'Edward Williams, publiés par souscription à Londres en 1794, étaient fort ignorés en France, et fort rares partout.

2°. Owen Pughe n'a ni « reproduit » ni « interprété » de nouveau les *Triades* en 1803, comme le dit M. Leflocq par une erreur matérielle que nous ne pouvons nous expliquer. Il n'y a pas un mot dans la Préface d'Owen Pughe, sur ce sujet, et les allusions ou les citations, qui se rencontrent *passim* dans son dictionnaire, sont absolument insuffisantes pour se faire une idée quelconque de ce que sont les *Triades*.

3°. Sharon Turner a commenté, et très fidèlement commenté les *Triades*, mais il n'en a pas reproduit le texte. Ce texte a donc bien été, pour le public français, une sorte de révélation ; car le public français, et même, en général, les savants français, l'ignoraient parfaitement avant la publication de M. Pictet, en 1853.

Passons maintenant au thème de M. Leflocq.

Il commence par dire que l'authenticité littéraire du *Mystère des Bardes* n'a jamais été sérieusement soutenue. — Nous ne comprenons pas bien le sens de cette assertion. Qu'entendait M. Leflocq par l'authenticité littéraire d'un document dont personne n'a jusqu'ici prétendu déterminer avec précision ni le rédacteur, ni la date ? La question n'existerait que si M. Leflocq eût accusé Edward Williams d'avoir inventé les *Triades* ; mais il n'a rien prétendu de semblable et il parle de ce « dernier barde autorisé de la grande école de Glamorgan » avec la considération que méritait son caractère.

Il avance ensuite :

1°. Que le *Mystère des bardes*, tel que M. Pictet l'a fait connaître au public français, n'est pas une composition suivie, ni même un livre réel ; qu'il ne se compose que de sentences détachées, réunies artificiellement par Edward Williams, qui les a extraites d'un recueil inédit.

2°. Que ce recueil n'est pas un cours de théologie ou de morale, comme on pourrait le croire d'après les sentences en forme de triades publiées par Edward Williams, mais un simple traité de prosodie ; que la versification et ses règles étaient l'essentiel pour les bardes, et que le reste, morale, religion, etc., n'était que l'accessoire ; chacun écrivant là-dessus à sa fantaisie, pourvu qu'il fût orthodoxe en versification.

3°. Que le recueil où Edward Williams a pris ces extraits n'a jamais été im-

primé; qu'il a été compilé, vers 1680, par Edward Davydd²², et que les principes de versification qu'il renfermait ont été adoptés par une assemblée bardique tenue en 1681.

4°. Que le recueil d'Edward Davydd a été compilé d'après divers auteurs, et surtout d'après un recueil formé par Llywelyn Sion, barde du XVI^e siècle, lequel, dans une préface citée par Edward Davydd, déclare que sa compilation contient le système de Glamorgan sur le chant et les arts qui s'y rapportent.

Et M. Leflocq interprète cette déclaration de Llywelyn dans ce sens que *le chant et les arts qui s'y rapportent*, auraient signifié simplement ce que nous appellerions *l'art poétique*.

5°. Enfin, Edward Williams n'aurait eu d'autre but, en imprimant ses triades, que de mettre en lumière un côté inconnu de la littérature galloise, et n'aurait jamais prétendu initier ses lecteurs à un système particulier de doctrines religieuses.

Aucune de ces assertions ou de ces interprétations n'est fondée. Il n'y a d'exact dans tout ceci que ces deux points de fait :

1°. Un recueil bardique a été compilé par Edward Davydd de Margam et adopté, quant aux principes de composition poétique, par un *Eisteddfod* (assemblée bardique), en 1681; et 2° une autre compilation bardique, où a puisé Edward Davydd, avait été formée, un siècle auparavant, par Llywelyn Sion.

Notre réponse demandera quelques développements sur certains points.

Le corps de triades traduit par M. Adolphe Pictet n'est point un *centon* de maximes arbitrairement rassemblées par Edward Williams; c'est un petit livre doctrinal, un petit traité de théologie bardique, rédigé dans cette forme *ternaire* qui paraît avoir été en usage de tout temps chez les bardes.

Non seulement ce petit livre est bien un corps de doctrines, mais il existe un assez grand nombre de pièces analogues et de même esprit, les unes également en forme de triades, et les autres, sous des formes différentes, mais toutes s'éclairant et se complétant réciproquement, et par leurs conformités et par leurs variantes.

Le recueil où Edward Williams a puisé n'est pas entièrement inédit, comme le dit M. Leflocq; l'art poétique des bardes, que M. Leflocq pense avoir été tout le contenu de ce recueil, a été publié, il y a près de quarante ans, sous le même titre que M. Pictet a donné, et a eu toute raison de donner à ses triades, titre par

²² Ne pas confondre avec Edward Davies, l'auteur des *Celtic Researchs*, etc., postérieur d'un siècle.

lequel les bardes désignaient tous les préceptes et toutes les traditions qui étaient l'objet des initiations bardiques.

Voici ce titre :

Le Mystère (ou les Arcanes) des bardes de l'île de Bretagne
(*Cyfrinach Beirdd ynys Prydain*) ;
c'est-à-dire :

Les maximes et enseignements du bardisme cymrique et ses dépendances,
Selon la méthode transmise et le système des principaux bardes d'autre-
fois,

Sur l'art concernant la poésie de la langue (*Cerdd Dafod*).
(Suit le sommaire des matières.)

Imprimé par le barde selon les privilèges
et coutumes des bardes de l'île de Bretagne,
Feu Iolo Morganwg (Edward Williams).
Abertawy ; J. Williams ; 1829.

Ce volume, quoiqu'on y trouve des maximes et de fréquentes allusions aux idées morales et religieuses des bardes, ne renferme ni les triades traduites par M. Pictet, ni aucun document du même genre ; mais ce volume n'est point du tout la collection bardique tout entière.

Voici, d'après une note de la main d'Edward Williams, ce que renfermait cette collection :

« La première partie, dit-il, contient les principes de la poésie bardique ; la seconde, le système de la versification ; la troisième, la mythologie et la théologie druidique ; la quatrième, les institutions et la discipline des bardes. »

Nous ferons observer en passant que ces termes de *mythologie et théologie druidiques* ont un sens particulier dans la bouche d'Edward Williams ; nous reviendrons là-dessus²³.

Le volume publié en 1829 par Taliesin Williams (Taliesin Ab Iolo), après la mort de son père Edward Williams, renferme donc tout au plus les deux premières parties du recueil, et ne contient pas les deux autres, qui sont de beaucoup les plus importantes, contrairement à l'opinion de M. Leflocq et conformément à

²³ On trouve, dans les *Manuscripts d'Iolo*, la note suivante : « Copie de manuscrits gallois en la possession d'Edward Williams. 74. — Le Livre des Triades de la Sagesse. — 81. Le *Cyfrinach Barddas*, qui n'est autre chose que le druidisme des principaux bardes de l'île de Bretagne (*nid amgen na derwyddoniaeth prif feirdd ynys Prydain*). — 131. Le Livre des grandes Triades. » Ces numéros se rapportent à une liste de cent soixante-deux manuscrits gallois.

celle d'Edward Williams. Celui-ci dit, dans ses notes manuscrites, que la morale et la religion ont été le but constant de l'école de Glamorgan dans tous les âges.

Cette lacune est aujourd'hui en très grande partie comblée. Un premier volume tiré des *Manuscripts d'Iolo*, c'est-à-dire des nombreux documents soit originaux, soit transcrits de sa main ou par d'autres mains antérieures, qu'a laissés Edward Williams, a été préparé par son fils Taliesin Williams (Ab Iolo), et publié, après la mort de Taliesin, à Llandovery, en 1848, par M. Williams Rees, pour la Société des manuscrits gallois (*Welsh Mss Society*). Ce volume, parmi beaucoup de pièces historiques, littéraires, etc., en prose et en vers, contient un document traditionnel et mystique, rédigé sous forme de récit et non de triades, et intéressant à comparer avec les Triades traduites par M. Pictet.

En 1862, un second volume, extrait des *Manuscripts d'Iolo*, a paru également à Llandovery, pour le compte de la même Société. Il porte au frontispice le symbole bardique des Trois Rayons, avec la devise de l'école de Glamorgan : *Y Gwyr yn erbyn y Byd* (la Vérité contre le Monde) ; il est intitulé : *Barddas, or a collection of original documents, illustrative of the theology, wisdom, and usages of the bardo-druidic system of the Isle of Britain, with translations and notes, by the Rev. J. Williams Ab Ithel*. Il renferme toute une collection de documents de théologie et de philosophie religieuse.

Un troisième volume, formant le second des *Barddas*, aurait paru depuis, sans la mort de l'éditeur J. Williams Ab Ithel. Il eût renfermé encore des pièces théologiques, avec ce qui concerne la discipline et les institutions bardiques. Il est à espérer que la publication n'en a été que retardée. Quoiqu'il contienne moins de philosophie et de doctrine secrète que le précédent, il s'y trouve encore des choses fort curieuses.

M. Leflocq a ignoré l'existence des deux volumes tirés des manuscrits d'Iolo en 1848 et 1862, ainsi que de la première partie du *Cyfrinach*, publiée en 1829. Les copies d'Iolo, qui ont servi à l'impression de ces volumes, n'ont pas été faites d'après le manuscrit d'Edward Davydd de Margam, que cite M. Leflocq et dont Edward Williams parle fréquemment dans ses notes, mais d'après le manuscrit plus ancien de Llywelyn Sion, appartenant à Sion Bradford, *barde de la chaire* (*Bardd cadeiriad*), de Glamorgan, et l'*athraw* ou le maître dont Edward Williams avait été l'*awenydd* ou l'initié, avant de prendre le nom d'Iolo Morganwg ou Iolo de Glamorgan.

Du reste, d'après le témoignage de Taliesin Williams, qui s'en réfère là-dessus à son père, dans la préface du volume du *Cyfrinach* de 1829, il n'y aurait pas eu de différence essentielle entre les deux recueils du XVI^e et du XVII^e siècle.

Reste un point important qui n'est pas éclairci. M. Leflocq constate que l'as-

semblée bardique de 1681 (composée des bardes de Glamorgan ou Morganwg, Gwent et Euas), n'a sanctionné que ce qu'il appelle un traité de prosodie, et, sans discuter sur le mot, l'assertion est vraie dans le fond. Pourquoi cette assemblée n'a-t-elle pas sanctionné la partie du recueil concernant les idées, comme celle qui concernait les formes ?

Voici ce que nous avons trouvé à ce sujet dans les notes manuscrites d'Edward Williams : « La partie théologique n'a point été adoptée, ou du moins n'a pas été mentionnée publiquement (*noticed*) par l'assemblée. Nous pouvons cependant conclure de là que, si elle n'eût pas été considérée comme authentique, on eût exprimé à son sujet quelque marque de réprobation ; mais c'est là ce que n'a pu faire aucune personne un peu familiarisée avec nos vieux manuscrits, parce que les principes et les doctrines de cette théologie y sont partout répandus et dans tous les âges, en remontant jusqu'à Taliesin. »

Quand on a étudié les principes et les doctrines dont parle Edward Williams, on ne s'étonne point qu'une assemblée, délibérant « sous l'autorité du lord-gouverneur, » ne leur ait pas donné une sanction officielle. Il y avait là une doctrine secrète qui ne pouvait pas plus se produire au grand jour sous le régime anglican du XVII^e siècle, que sous l'ancien régime catholique romain.

Que le mystère dont ces idées s'étaient enveloppées par nécessité, au temps des persécutions, religieuses et politiques, ait persisté depuis par tradition, nous en avons la preuve par Edward Williams lui-même. M. Leflocq s'est bien trompé, en supposant qu'Edward Williams n'avait eu d'autre but, lorsqu'il imprima ses *Triades* en 1794, « que de mettre en lumière un côté inconnu de la littérature galloise, » et qu'il « n'a jamais prétendu initier ses lecteurs à un système particulier de doctrines religieuses ».

C'est tout le contraire qui est la vérité. Edward Williams ne rechercha jamais les curiosités littéraires pour elles-mêmes, et ce qu'il voulut, ce fut de commencer à initier le public à des traditions anciennes dont il était pénétré ; mais il ne le fit qu'avec beaucoup d'hésitation et de scrupules. Il n'entrouvrit que cette seule fois sa main pleine de documents traditionnels, et ne se décida pas à publier le reste de son vivant²⁴. Il était combattu entre le désir de répandre ce qu'il croyait

²⁴ Il en avait eu cependant le projet, car nous avons retrouvé dans ses manuscrits la note suivante : *Proposals for printing by subscription The Bardic Triades, translated from a welsh Ms, written by Llywelyn Sion, a learned welsh bard, about the year 1560, with explanatory notes; by Ed. Williams. These Triades contain the institutes of Bardism or druidism, the theological, ethical, and poetical Aphorisms of the Bards of Britain, and illustrate many things in british history.* Ce projet paraît n'avoir pas compris la totalité du recueil, mais seulement les documents en forme de Triades. Il est fort à regretter qu'il n'y ait pas été donné suite ; les commentaires d'Iolo eussent été précieux.

la vérité, et le respect d'un serment, ce serment de l'initié qu'il avait prêté entre les mains de Sion Bradford. Ses notes manuscrites nous ont gardé le témoignage de ses troubles de conscience. Il discute avec lui-même la question du vœu bardique.

« L'opinion générale (chez les bardes) est qu'on peut laisser entrevoir le *secret* à des personnes de sagacité et de pénétration, mais qu'on ne doit pas faire la révélation expresse à qui n'a pas prononcé le vœu. Jamais on ne le devine entièrement sans initiation. »

Il y avait le secret écrit et le secret oral. Nous connaissons maintenant le premier ; nous ignorons l'autre. Il y a là des traditions mystiques qui peuvent exciter notre curiosité, et qui se rapportent, au moins en partie, aux mystères du nom divin, comme dans la cabale juive ; mais, au point de vue philosophique et historique, on peut penser que nous savons maintenant l'essentiel, c'est-à-dire les idées des bardes sur la nature et la destinée de l'homme.

Quelles étaient ces idées ?

M. Leflocq soutient que les maximes philosophiques des bardes, loin de procéder des croyances druidiques, émanent directement et exclusivement de l'enseignement chrétien ; que, même en se renfermant dans le cadre des triades qu'il prétend arbitrairement choisies par Edward Williams, et en dégageant, dans chaque triade, la pensée de la forme, on y trouve l'essence même de l'enseignement chrétien ; que les triades sont en pleine conformité avec l'enseignement de l'Église. Pour lui, c'est une chimère que d'y chercher autre chose.

Edward Williams, lui, que M. Leflocq reconnaît comme le dépositaire autorisé de la tradition de Glamorgan, déclare, dans les termes que nous avons cités tout à l'heure, que le *Cyfrinach* renferme la mythologie et la théologie druidiques. Voilà deux assertions qui semblent présenter la contradiction la plus radicale.

Nous avons indiqué plus haut, cependant, qu'il y avait une réserve à faire sur le sens des termes employés par Edward Williams. Et ceci s'applique aux bardes en général. Les bardes, se regardant comme les héritiers des anciens druides et de leurs maximes, emploient le terme de *druidisme* comme l'équivalent de celui de *bardisme*. Le druidisme dont il s'agit ici est donc le néodruidisme, c'est-à-dire le bardisme du moyen âge, et ce que nous connaissons des livres bardiques nous autorise à affirmer que ce qu'Edward Williams appelle ici *mythologie druidique* ne se rapporte point aux vieilles divinités des Gaules, mais aux mythes néodruidiques ; que *mythologie* a ici le sens *non de fables païennes*, mais de *symbolisme*.

Les bardes du moyen âge, auteurs des livres et conservateurs des doctrines en question, entendaient être à la fois chrétiens et druides. C'est-à-dire qu'ils asso-

ciaient la croyance en Jésus-Christ à des croyances antérieures au christianisme sur la destinée de l'âme humaine.

M. Leflocq a trouvé dans les *Triades* des empreintes de christianisme. Il n'est pas surprenant qu'il y en ait, et il serait au contraire fort extraordinaire qu'il n'y en eût point. Mais, de ce qu'il y a vu cela, il a conclu qu'il n'y avait pas à y voir autre chose, et l'analyse qu'il donne des *Triades* atteste à cet égard une préoccupation vraiment difficile à expliquer.

Les Triades débutent par des axiomes d'une théodicée originale et particulière, entremêlés de maximes dont le fond se retrouve dans l'enseignement chrétien ; mais, à partir de la Triade XII jusqu'à la XLVI, tout le reste de la pièce traduite par M. Pictet est l'exposé d'un système de la destinée humaine, fondé sur une série ascendante d'existences, et, suivant le bon ou le mauvais usage du libre arbitre, aboutissant, plus tôt ou plus tard pour chacun, de la transmigration des âmes à l'immortalité, ou, en d'autres termes, d'une série d'épreuves à une vie d'activité éternellement heureuse et lumineuse, où l'on ne connaît plus la douleur ni le péché.

Ce système d'un caractère original et antique, dont les parentés sont dans l'Égypte et dans l'Inde pour ce qui regarde la série des existences, et dans la Bactriane mazdéenne pour l'extrême énergie du libre arbitre, ce système qui, dans tout le christianisme, n'a de points de contact qu'avec l'école d'Alexandrie, avec la savante école orientale des Clément et des Origène, ce système disparaît complètement dans l'analyse que M. Leflocq a cru donner des *Triades*. Il ne veut reconnaître dans tout cela que des idées chrétiennes ordinaires, enveloppées d'une forme bizarre.

On peut apercevoir la source de son erreur dans ce qu'il dit de la prétendue méprise de M. Pictet. Il prétend que les termes antiques et mystiques employés par les Triades avaient perdu, par un long usage, leur sens primitif, et que M. Pictet a eu tort de chercher à le leur rendre, au lieu de donner à ces mots leur sens vulgaire actuel.

La réponse est bien simple ; c'est que les bardes, attachés aux traditions anciennes et organisés précisément dans le but de les conserver, ont toujours gardé à ces mots leur signification première. M. Pictet n'a innové en rien à cet égard, et, sauf tel ou tel point de détail, n'a pas entendu les vieux termes autrement que ne le faisait Edward Williams, compétent sans doute pour les expliquer. On peut discuter sur l'intérêt, sur la valeur, sur l'origine de ces textes ; beaucoup de lecteurs pourront les trouver étranges ; bien peu sans doute, à l'exemple de M. Leflocq, les accuseront de banalité ; c'est là le dernier reproche que nous nous serions attendu à leur voir faire ; on peut, enfin, apprécier diversement les idées

qu'ils contiennent ; mais nier l'existence de ces idées et contester le sens des mots qui les expriment, n'est vraiment pas lever une question soutenable.

La préoccupation dont nous parlions tout à l'heure va, chez M. Leflocq, jusqu'à substituer arbitrairement, dans ce qu'il appelle son exposé des Triades, le nom de Satan aux noms celtiques par lesquels le texte désigne les personnifications du Mal, *Cythraul* et *Drwg*, deux noms dont le second tout au moins appartient à la haute antiquité arienne, et, sous les formes de *Druga*, *Drukh* et *Druh*, désigne les mauvais esprits dans les livres mazdéens et sanscrits, et jusque sur les inscriptions de Persépolis. Nous reviendrons sur l'autre : *Cythraul* ; si nous n'avons pas pour lui les mêmes indices d'antiquité, son sens bardique, du moins, ne souffre aucun doute et ne répond nullement à Satan.

S'il pouvait subsister la moindre équivoque sur le sens des *Triades*, elle disparaîtrait bien vite par la comparaison avec les autres documents analogues, entre lesquels on n'a qu'à choisir. Comme nous l'avons déjà dit, ils se confirment et se commentent les uns les autres. Il est temps de leur laisser la parole.

Voici d'abord une citation du collecteur de ces documents, Llywelyn Sion ; elle est placée en tête d'un corps de documents rédigés en forme de dialogues, espèce de catéchismes bardiques. Ces documents en forme de dialogues suivent, dans le premier volume des *Barddas*, une autre série de documents en forme de triades, en tête desquels sont les triades traduites par M. Pictet. D'autres corps de triades suivent les dialogues.

LE LIVRE DU BARDISME

« Voici le livre du bardisme, c'est-à-dire du druidisme de l'île de Bretagne, que moi, Llywelyn Sion de Llangewydd, j'ai extrait d'anciens livres, à savoir : d'Einion le prêtre ; de Taliesin, chef des bardes ; de Davydd le Noir de Hiradug ; de Cwitta Cyvarwydd ; de Jonas de Mynyw ; d'Edeyrn à la langue d'or ; de Sion Cent ; de Rhys le Rouge, et autres, dans la bibliothèque de Raglan, par la permission de lord William Herbert, comte de Penvro (Pembroke), à qui Dieu fasse que je puisse prouver ma reconnaissance tant que je vivrais. — Le premier est un traité en forme de questions et réponses par un barde et son initié, ouvrage de Sion Cent, qui contient nombre des principales matières de la Sagesse antique, comme elle existait chez les bardes de l'île de Bretagne depuis les siècles des siècles. Dans ce dialogue, l'initié fait d'abord la question, et le barde, son maître, répond et lui donne information et connaissance. En second lieu, le barde interroge et l'initié répond. »

Nous n'avons, comme on va le voir, que la seconde partie du dialogue ; le *second examen*, comme est intitulée cette partie.

Sion Cent, rédacteur de la pièce qu'on va lire, est un barde célèbre de la fin du XIV^e siècle et du commencement du XV^e, contemporain et ami d'Owen Glendover, qui, au temps du roi Henri IV de Lancastre, essaya de rendre au pays de Galles son indépendance, et soutint contre les Anglais une longue et opiniâtre lutte, à laquelle s'associèrent de nombreux volontaires français. Edeyrn à la langue d'or, cité, avec Sion Cent et autres, par Llywelyn Sion, appartient au XIII^e siècle, et fut le barde du dernier prince indépendant de Galles, Llywelyn, dont la tête fut exposée sur le Pont de Londres, en 1282, par ordre du conquérant Édouard I^{er}. La tradition druidique et la tradition patriotique ont toujours été unies dans le bardisme.

Les titres donnés au maître et au disciple, dans la pièce qui suit, sont remarquables. Le maître s'intitule *athraw*, titre qui se donne en Galles à quiconque enseigne. Ce terme rappelle tout ce qu'il y a de plus ancien dans les origines ariennes, les *Athravos* ou mages primitifs de la Bactriane. Ce rapprochement est-il fortuit ?

Le disciple s'appelle *awenydd*, littéralement « l'inspiré, » celui qui reçoit l'*Awen*, l'inspiration bardique.

LE SECOND EXAMEN

QUESTION. — Je te prie, qui es-tu ? Et dis-moi ton histoire.

RÉPONSE. — Je suis homme en vertu du vouloir de Dieu, et l'effet nécessaire de ce vouloir, car ce que Dieu veut doit être.

Q. — D'où viens-tu ? et quel est ton commencement ?

R. — Je viens du Grand Monde, et j'ai eu mon commencement dans l'Abîme²⁵.

Q. — Où es-tu maintenant ? et comment es-tu venu où tu es ?

R. — Je suis dans le Petit Monde²⁶, où je suis venu après avoir erré dans le Cercle de la Transmigration²⁷, et maintenant je suis homme à l'extrémité et aux limites (de ce Cercle).

²⁵ *Annwn* : plus anciennement *Annwfn*, de *An-dwfa*, sans fond. C'est le séjour du silence, des ténèbres et de la mort, mais d'une mort d'où Dieu fait sortir la vie. Ce n'est pas un enfer, un lieu de punition.

²⁶ « Je viens du Grand Monde et je suis dans le Petit Monde, » paraît signifier : Je sors du sein de la création et me voilà dans le corps humain, dans le microcosme.

²⁷ *Gan dreiglo Cylch yr Abred*. *Abred*, transmigration ; *Abrediad*, transmigration. Le sens de *mal*,

Q. — Qu'étais-tu avant de devenir un homme dans le Cercle de la Transmigration?

R. — J'ai été, dans l'Abîme, le moindre possible qui fût capable de vie et le plus près possible de l'entière mort, et j'ai passé dans toute forme et par toute forme capable de corps et de vie, jusqu'à l'état d'homme, à travers le Cercle de la Transmigration, où ma condition a été sévère et dure pendant les siècles des siècles, depuis que, dans l'Abîme, je me suis séparé²⁸ de la Mort, par le don de Dieu et sa grande munificence et son amour sans limites et sans fin.

Q. — Par combien de formes as-tu passé, et que t'est-il advenu?

R. — Par toute forme capable de vie, dans l'eau, sur la terre et dans l'air. Et là me sont advenus toute sévérité, et toute peine, et tout mal, et toute souffrance²⁹, et peu y eut-il (pour moi) de bien et de félicité³⁰ avant que je devinsse un homme.

Q. — Tu as dit que c'était en vertu de l'amour de Dieu que tu avais vu et expérimenté tout ceci; dis-moi comment ceci peut avoir eu lieu par l'amour de Dieu, avec tant de signes apparents d'abandon³¹ (de Dieu), tandis que tu errais dans le Cercle de la Transmigration.

R. — La Félicité ne peut (être obtenue) sans voir et connaître toute chose, et l'on ne peut voir et connaître toute chose sans souffrir toute chose. Et ne peut (exister) un amour plein ni parfait, sans que procèdent de lui les choses nécessaires pour conduire à la connaissance qui produit la Félicité, parce que la Félicité ne peut être sans la complète connaissance de toute forme d'existence, et de tout mal et de tout bien, et de toute opération et puissance, et de toute condition de mal et de bien. Et cette connaissance ne peut (être obtenue) sans l'expérience de toute forme de vie, de toute incidence, de toute souffrance, de tout mal et de tout bien, en sorte qu'ils puissent être distingués l'un de l'autre. Tout ceci est nécessaire avant que puisse être la Félicité, et il y a nécessité de tout ceci avant

donné à *Abred*, n'est qu'en sens dérivé. — *Anmwn*, l'Abîme, est le fond ou le point de départ d'*Abred*, du Cercle de la Transmigration.

²⁸ *Départi*, détaché; *parthwyd*.

²⁹ *Dyoddef*. Il y a dans le texte, *dioddef*; mais c'est une erreur évidente du manuscrit. *Dioddef* signifierait l'absence de souffrance, Le *Dyoddef*, le *souffrir*, a une très grande importance dans cette théologie.

³⁰ *Gwynfyd*; en composition, pour *Gwyn-byd*. *Byd*, monde; *Gwyn*, beau, blanc, brillant, lumineux. Ce terme veut dire littéralement, le Monde de lumière, et désigne le Cercle de la Félicité, le Ciel; mais on l'applique également à l'état heureux de l'âme, en sorte qu'il désigne à la fois le lieu de Félicité et l'état de Félicité, le ciel et le bonheur.

³¹ Littéralement: de désaffection, de non-amour; *anghariad*.

que puisse être le parfait amour de Dieu, et il doit y avoir parfait amour de Dieu avant que puisse être la Félicité.

Q. — Pourquoi les choses que tu as mentionnées sont-elles nécessaires avant que puisse être la Félicité?

R. — Parce que la Félicité ne peut être sans qu'aient été vaincus le Mal³² et la Mort, et toute opposition et Cythraul³³; et ils ne peuvent être vaincus sans qu'aient été connus leur espèce, leur nature, leur puissance, leurs opérations, leur lieu et leur temps, et toutes les formes et sortes d'existence, de manière à ce que tout ce qui les concerne puisse être connu et qu'ils puissent être repoussés, et que, partout où ils sont, ils puissent être contrariés, combattus et surmontés, et que nous puissions être délivrés d'eux et soustraits à leur action. Et, où il y a cette parfaite connaissance, il y a parfaite liberté, et le Mal et la Mort ne peuvent être repoussés et surmontés que là où est parfaite (la) liberté; et la Félicité ne peut être qu'avec Dieu, en parfaite liberté; et c'est dans la parfaite liberté qu'existe le Cercle de la Félicité³⁴.

Q. — Comment la parfaite connaissance ne peut-elle être obtenue sans avoir passé par toute forme de vie dans la Transmigration?

R. — Par cette raison: qu'il n'y a point deux formes semblables, et qu'en chaque forme est une fonction³⁵, une souffrance, une science, une intelligence, une Félicité, une opération et une impulsion, dont la complète similitude ne se peut rencontrer dans aucune autre forme d'existence. Et, comme il y a une science spéciale dans chaque forme d'existence, qui ne peut se rencontrer dans une autre, il est nécessaire que nous passions par toutes formes d'existence, avant que nous puissions acquérir toutes formes et espèces de sciences et de connaissances, et par conséquent repousser tout mal et nous attacher à toute Félicité.

Q. — Combien y a-t-il de formes d'existences, et quel en est le but?

R. — Autant que Dieu l'a vu nécessaire quant à l'investigation et à la science de toute espèce et qualité dans le bien et le mal, afin qu'il ne puisse rien y avoir, capable d'être connu et conçu de Dieu, qui n'ait été expérimenté et par conséquent connu; et, en quelque chose que puisse être une connaissance de bien et de mal et des conditions de vie et de mort, là est une forme d'existence qui correspond à l'obtention de la science requise. Donc, le nombre des genres et des modes de formes d'existences est la somme de celles qui ont pu concevoir et connaître en vue de parfaite bonté, science et félicité. Et Dieu a voulu que tout

³² *Drwg*.

³³ Ce nom paraît signifier: le contraire, l'opposé; celui qui est opposé à Dieu.

³⁴ *Cylch y Gwynfyd*; le séjour des Ames heureuses.

³⁵ *Achos*; une cause produisant des effets; une action propre.

être vivant et animé passât par toutes formes et espèces d'existences douées de vie, pour qu'à la fin tout être vivant et animé pût avoir parfaite science, vie et félicité, et tout ceci (procède) du parfait amour de Dieu, qu'en vertu de sa nature divine il a dû manifester envers l'homme et envers tout être vivant.

Q. — Juges-tu que tout être vivant doive parvenir, à la fin, au Cercle de Félicité?

R. — C'est ma croyance, parce que rien de moins ne peut résulter de l'amour infini de Dieu; Dieu étant capable de créer³⁶, sachant la manière de créer, et continuellement voulant (créer) toute chose qui peut penser et faire effort pour l'amour de soi-même et par le désir de tout être vivant de lutter contre le Mal et la Mort.

Q. — Quand arrivera cette condition à tout être vivant, et de quelle manière finira la vie de Transmigration?

R. — Tout être vivant et animé parcourra le Cercle de la Transmigration depuis le fond de l'Abîme³⁷, c'est-à-dire depuis le plus bas degré de toute existence douée de vie, il ira et montera depuis l'Abîme, de plus haut en plus haut, dans l'ordre et sur l'échelle³⁸ de la vie, jusqu'à ce qu'il devienne homme; et alors peut finir (pour lui) la Transmigration, s'il s'unit au Bien. — Et, à la mort, il peut aller au Cercle de Félicité; et la Transmigration de Nécessité³⁹ finira (pour lui) pour toujours, et, après ceci, il n'y aura plus (pour lui) de migration⁴⁰ par toute forme d'existence, sinon en vertu de liberté et de choix en pleine union avec la Félicité, en vue de nouvelle expérience et de nouvelle recherche de la science. Et ceci⁴¹ subsistera pour toujours, comme transformation et rénovation de Félicité, afin qu'on ne tombe pas dans le Vide infini⁴², et de là dans la Transmigration, parce que Dieu seul peut endurer et parcourir le Cercle du *Vide infini*⁴³. — Par ceci l'on voit qu'il n'y a point de Félicité sans pleine possession de soi-même et sans renouvellement de choix, d'expérience et de science, parce que c'est dans la science que consistent la Vie et la Félicité.

³⁶ Littéralement : de causer ; *peri*.

³⁷ *Oddyfnder Annwn*.

³⁸ *Graddau*; les degrés.

³⁹ La Transmigration dont l'être parcourt nécessairement les degrés.

⁴⁰ Circulation, parcours ; *treiglo*.

⁴¹ Cette faculté de passer librement par de nouvelles formes d'existence.

⁴² *Ceugant*; littéralement : la Circonférence vide ; *Cau, ceu*; vide ; *cant*, circonférence de cercle. Ce Cercle est ainsi nommé parce qu'il enveloppe les deux autres, *Gwynfyd* et *Abred*, et que nul être que Dieu n'y peut subsister.

⁴³ Si l'on ne renouvelait pas ses formes d'existence dans le Cercle de la Félicité, on tomberait dans le Cercle du Vide infini, et de là on retomberait dans le Cercle de la Transmigration.

Q. — Tout homme peut-il, quand il meurt, monter au Cercle de Félicité, c'est-à-dire au Ciel?

R. — Nul ne peut, à la mort, monter à la Félicité, s'il ne s'est attaché durant la vie, quand il était homme, au Bien et à la piété, et à tout acte de sagesse, et de justice, et d'amour. — Et lorsque ces qualités l'emportent sur leurs contraires, à savoir : folie, injustice, et dureté, et tout mal et impiété, l'homme, quand il meurt, va dans la Félicité, c'est-à-dire dans le Ciel⁴⁴, et de là il ne retombera plus dans la Transmigration, parce que le Bien a surmonté le Mal de toute sorte, et que la Vie a surmonté la Mort, avec victoire sur elle pour toujours. — Et il montera, de plus près en plus près de la Félicité parfaite, jusqu'à ce qu'il soit à l'extrême limite, et là il demeurera pour toujours et éternellement⁴⁵. Mais l'homme qui ne s'attache point ainsi à ce qui est divin, retombe dans la Transmigration jusqu'à une forme qui lui ressemble⁴⁶, et à une espèce d'existence de même état (moral) que lui, et de là il transmigrera peu à peu à la condition d'homme comme auparavant. — Et alors, suivant qu'il s'attachera au divin ou au contraire du divin⁴⁷, il brillera dans la Félicité ou tombera dans la Transmigration quand il mourra. Et ainsi retombera-t-il toujours, jusqu'à ce qu'il recherche le divin et s'y attache, et alors finira (pour lui) la Transmigration de Nécessité et toute souffrance de Nécessité, et de Mal, et de Mort.

Nous avons dit que les bardes, rédacteurs des documents conservés par la chaire de Glamorgan, entendaient être à la fois druides et chrétiens. Sion Cent, le rédacteur de cette espèce de Catéchisme secret dont on vient de lire une partie, et qui développe la doctrine de la Transmigration des âmes et des trois Cercles de l'existence, posée dans les *Triades* qu'a traduites M. Pictet, Sion Cent a donné de son christianisme néodruidique une preuve très curieuse. On trouve, parmi ses poésies fort renommées, un chant dont voici un extrait :

« Deux sortes d'Awen (d'inspiration bardique) existent dans le monde, et manifestent leur influence. L'une est l'Awen du Christ, de joyeuse parole, de droite tendance, de chaleureux élan.

⁴⁴ *Nef*.

⁴⁵ Les Bardes concevaient donc la vie céleste comme une série d'existences successives et volontaires, de plus en plus heureuses, jusqu'à une *extrême limite* de félicité où l'âme restait pour toujours. Ils n'ont pas été jusqu'à la dernière conséquence logique de la doctrine de la perfectibilité, et n'ont pas vu que cette *extrême limite* était ce qui sépare la perfectibilité de la créature de la perfection absolue de Dieu, et que cette limite ne pouvait pas plus être atteinte que franchie, la perfectibilité étant indéfinie, et, par conséquent, sans terme.

⁴⁶ Correspondant à ses penchants inférieurs.

⁴⁷ *Y dwyfol na'r annwyfol*.

Il est un autre Awen qui ne chante pas sacrement, et qui fait de fausses et impures prédictions. C'est... celui-ci qu'ont reçu les hommes de Hu. »

Ces « hommes de Hu, » ce sont ceux qui invoquent l'ancien dieu breton Hu-Gadarn (Hu le Puissant), et l'opposent à Jésus-Christ, tandis que le néodruidisme identifie Hu avec le Christ⁴⁸.

Il y aurait donc eu, vers l'an 1400, au delà de l'école néodruidique, quelques bardes qui, par une espèce de renaissance païenne, entendaient revenir au druidisme primitif. Cela paraît fabuleux et impossible; mais, dans cet étrange pays de Galles, c'est l'incroyable qui est parfois le vrai.

Nous ajoutons au dialogue de Sion Cent un fragment d'une autre pièce, qui explique le caractère donné par les Bardes à *Cythraul*, la personnification du mal.

« Il existe deux choses de Nécessité, à savoir : la Vie et la Mort, le Bien et le Mal, Dieu et Cythraul, qui est la Nuit de la Nuit, et l'impuissance de l'impuissance.

« Il n'y a point de vie dans Cythraul, et point de volonté en lui⁴⁹. Il n'est que chose de Nécessité et de ténèbres, sans existence ni vie, sans distinction d'existence ni de personnalité. Il n'est que Vide avec Vide, Mort avec Mort, Néant avec Néant; tandis que Dieu est Bien avec Bien, Plénitude avec la Plénitude, Vie dans la Vie, et Lumière dans Lumière, et Tout dans Tout.

« Et, de ce qui a été dit, on voit qu'il ne peut être d'autres essences⁵⁰ primitives que Dieu et Cythraul, la Vie et la Mort, le Néant et l'issue (procédant) de ce qui est sans Issue, et la Vie de leur Union⁵¹. »

On voit que nous n'avions pas tort de contester l'identification qu'a faite M. Leflocq de Cythraul avec Satan. Cythraul n'est pas le mal actif; il n'est que le mal passif et négatif, le non-être opposé à l'être. Il n'est pas Satan, ni même Ahri-man. Le sens de l'obscur passage qui termine cette citation : « L'issue (procédant) de ce qui est sans Issue, et la vie de leur union, » est que Dieu produit les êtres en faisant descendre sa lumière dans la nuit d'Annwn, où est Cythraul, et fait ainsi sortir la vie de la mort.

A la suite du catéchisme de Sion Cent, nous donnons maintenant une autre pièce qui se rattache au même ordre d'idées, mais dont la physionomie est toute

⁴⁸ Nos légendes bretonnes mettent aussi leurs saints aux prises avec Hu, dont elles font un diable. V. la *Légende celtique* de M. de la Villemarqué.

⁴⁹ Littéralement : de tendance, d'intention, *Oddeu*.

⁵⁰ *Ansawdd*.

⁵¹ *Barddas*, vol. I, p. 206-208.

différente. C'est ce document en forme de récit que nous avons indiqué, dans notre premier article, comme ayant été publié à Llandovery en 1848, dans un volume tiré des manuscrits d'Iolo⁵².

VOICI LE LIVRE DE LA TRADITION ET DE LA CONNAISSANCE DES TEMPS ;

C'est-à-dire qu'en premier lieu est rapporté ici ce qui a été transmis par la Tradition, avant que l'on conservât (les souvenirs) par la Connaissance des temps, non autrement⁵³.

Le premier événement conservé par la Tradition est la révélation du nom de Dieu, c'est-à-dire quand Dieu livra son nom à la Parole, ainsi et non autrement⁵⁴ : /|\.

Et avec la Parole, instantanément, tous les mondes et toutes les existences se réalisèrent⁵⁵ dans l'être et dans la vie, et crièrent triomphalement /|\ répétant ainsi le nom de Dieu.

Et d'une voix basse et douce avait été prononcée la Parole ; et semblable Parole ne sera plus entendue, jusqu'à ce que Dieu régénère toute existence de la mortalité imprimée sur elle par le péché, quand Dieu répétera son nom.

Et, du nom de Dieu livré à la parole, sont nés tous chants et mélodies tant de la voix que des cordes résonnantes, et tout triomphe et toute parfaite joie, et toute vie et toute félicité, et tout ce qui procède et dérive d'existence et de vitalité.

Et la mortalité n'a pu sortir que de trois choses, à savoir : d'avoir divulgué le

⁵² *Iolo Manuscripts*. — *A Selection of ancient welsh Manuscripts, in prose and verse, from the collection made by the late Edward Williams, Iolo Morgang for the purpose of forming a continuation of the Myfyrian Archaiology, and subsequently proposed as materials for a new history of Wales: with english translation and notes by his son, the late Taliesin Williams (ab Iolo); of Merthyr Tydfil*. — Published for the Welsh Mss. Society. — Llandovery, 1848, p. 45-49, 424-420.

⁵³ *Llyma rol Cof a Chyfrif, sef yn gyntaf y soner am a fu ar gof cyn cadw ar gyfrif nid amgen*. *Rol*, littéralement rouleau. — *Cof*, mémoire. — *Cyfrif*, calcul computation de *Cyf* avec, et *Rhif* nombre, chronologie. — Dans la I^{re} partie du vol. I des *Barddas*, intitulée *Angrym* (Symbole), il est raconté que les Cymrys taillèrent d'abord des lettres en bois, puis qu'ils apprirent des Romains à écrire les lettres sur des rouleaux (*rol*) de parchemin. *Barddas*, vol. I, p. 10-15. Transcrit par Iolo Moranwg, d'après une transcription de Llywelyn Sion, qui a transcrit d'après Meyryg Davydd, qui a transcrit d'après un ancien manuscrit dans la bibliothèque du château de Raglan. — Note de Taliesin Ab Iolo.

⁵⁴ *Nid amgen nag*, « ni autrement non ; » ce qui paraît signifier qu'il n'est pas permis de l'exprimer autrement (que par ce signe).

⁵⁵ Ou se personnifièrent, *hanfodoldeb*.

nom de Dieu, d'avoir mal compté le nom de Dieu⁵⁶, ou d'avoir dénaturé⁵⁷ le nom de Dieu.

Et, où est conservé et quand est conservé le nom de Dieu en mémoire selon le secret, le nombre et la nature⁵⁸ (qui lui appartiennent), ne peut être autre chose qu'existence et vie, et science et félicité, pendant l'éternité des éternités.

Et en harmonie avec les bienheureux⁵⁹ étaient tous les êtres animés, et Dieu les avait placés selon leur ordre, c'est-à-dire selon leur état primitif, dans le Cercle de Félicité (de *Gwynfyd*), et, Lui-Même, il résidait dans le Cercle du Vide infini, où tous les bienheureux le voyaient dans une communion de gloire, sans secret, ni nombre ni genre qu'ils pussent connaître, si ce n'est la parfaite lumière, l'amour parfait et la parfaite puissance pour le bien de toute existence et de toute vie.

Et alors fut donnée comme Vérité à la Mémoire : *Dieu et Assez* (Dieu, et c'est assez) ; et ce fut la seconde de toutes vérités et connaissances (confiée) à la Mémoire⁶⁰.

Mais les bienheureux ne virent point (QUE C'ÉTAIT ASSEZ), parce qu'ils n'avaient pas gardé en mémoire la Vérité première, et, comme ils prétendaient augmenter leur félicité, ils montèrent au Cercle du Vide Infini, afin de divulguer ce qu'ils y découvriraient, et de connaître le secret et le nombre et le genre qui sont en Dieu.

Et cela, ils ne le purent, et quand ils voulurent rentrer ensuite dans les limites du Cercle de la Félicité, ils ne le purent, parce que la Mort regardait derrière eux.

Et alors, ils tombèrent dans le Cercle de la Transmigration.

Et alors Dieu déposa dans leur mémoire et leur connaissance la Troisième Vérité, qui n'est autre que SANS DIEU SANS RIEN (qui n'a Dieu n'a rien), parce que, dans la condition de Transmigration, l'on ne peut ni posséder, ni voir, ni savoir rien de Dieu.

Alors ceux des bienheureux qui étaient restés dans leur premier état⁶¹ en gardant Dieu et son nom et la Vérité en mémoire, eurent connaissance de la condi-

⁵⁶ Le nom de Dieu est nombre ; il est ternaire.

⁵⁷ *Afrywiaw*, qu'on traduit en anglais par *degenerate*, mais dans un sens actif : faire sortir de son genre. Taliesin ab Iolo traduit par *unessentialising*.

⁵⁸ *Rhyw*, la nature propre ; le genre ou l'espèce.

⁵⁹ *Gwynfodolion*.

⁶⁰ La première étant le nom de Dieu.

⁶¹ Ainsi, une partie n'avait point participé à la chute.

tion de Transmigration et la nommèrent du nom de Renaissance⁶², parce que Dieu faisait une seconde fois les choses (renouvelait les êtres déchus); et ils travaillèrent à sauver les désobéissants de la perdition où ils s'étaient précipités.

Et la Vérité primordiale de la Renaissance a déjà été signalée comme Parole de Vrai, et c'est la Troisième Parole de Vrai et de Savoir, c'est-à-dire: SANS DIEU, SANS RIEN; parce qu'être sans Dieu, c'est être sans rien dans la félicité (sans aucune part de félicité); et de là tout mal et toute souffrance qui se puissent connaître ou imaginer.

Mais Dieu par son amour infini, fit avancer⁶³ les êtres soumis à la Transmigration à travers le cercle de tous les maux qui leur advenaient, afin qu'ils devinssent capables de connaître leur être et que, par cette connaissance, ils pussent se défendre de retomber dans ces maux après leur délivrance;

Et qu'en s'élevant à l'existence d'homme, ils pussent prier Dieu, et ainsi recouvrer la science et souvenance du bien, du juste et de l'amour, et par la science revoir les Vérités premières;

Et qu'en les recevant et les gardant en mémoire, ils pussent, par la Délivrance de la Mort⁶⁴, rentrer dans la Félicité Première, où ils retrouveront nécessairement la mémoire de leur existence première avec celle de leurs maux, tandis qu'ils circulaient dans la Transmigration⁶⁵.

Après que le Cercle de la Transmigration eut été traversé et l'existence d'homme atteinte, quelques-unes des sciences et des vérités premières furent rendues à la mémoire et à l'intelligence, et Dieu accorda sa grâce, dans cette vue, à ceux qu'il jugea les meilleurs des hommes, et leur enseigna les vérités, la nature des choses et les bonnes lois.

Et les initiés à la science⁶⁶ alors enseignèrent les autres, et ils initièrent aux lois de la Famille⁶⁷ ceux qui gravèrent dans leur mémoire et leur connaissance les

⁶² *Adfyd*; seconde existence, ou Recommencement; *Re-incipency*, comme traduit Ab Iolo.

⁶³ Littéralement: conduisit en avant; *a dugg drwy*.

⁶⁴ *Rhyddad Marwolaeth*. De la Mort, ou de la mortalité, de la sujétion à la mort.

⁶⁵ *Yn nhreigl yr Abred*. *Abred* a, comme *Gwynfyd*, un double sens; il est un lieu, ou l'ensemble des lieux qui sont le théâtre de la Transmigration; et il est un état de l'âme, l'état de mal, de négation, de vide. — La recouvrance de la mémoire de toutes les existences passées en arrivant au monde supérieur, est un des points les plus essentiels de la doctrine bardique. Sans cette mémoire, on ne se connaîtrait pas véritablement soi-même; on n'aurait pas la plénitude de son *Awen*, suivant leur énergique formule.

⁶⁶ *Gwybodyddion*.

⁶⁷ *Cenedl*; c'est à la fois la famille, la tribu et la nation; le même terme désigne ces trois degrés de la société humaine; *Clan* (*Chlan*) a même valeur chez les Gaëls que *Cenedl* chez les Cymrys.

vérités et sciences premières. Et ce fut ainsi que l'ordre de la Famille fut établi le premier entre toutes sciences et toutes règles et toutes lois.

Et toutes vérités et vérités étaient contenues dans celle-ci :

LA PAROLE DE DIEU AU-DESSUS DE TOUT⁶⁸.

Et tout homme qui l'aura retenue en mémoire, dira, avant toute délibération et tout projet : « Dieu d'en haut me guide⁶⁹ ! » ; et « Au nom de Dieu » ; et : « le Vrai est le Vrai » ; et : « le Vrai deviendra Vrai » ; et : « le Vrai aura sa place » ; et : « Dieu est le Vrai » ; et : « Dieu est Dieu ».

Et, à ceux qui maintinrent en mémoire et en acte les vérités premières, Dieu octroya sa grâce ; et il les constitua⁷⁰ dans l'ordre de la Famille.

Et, ainsi, par la grâce de Dieu, fut établie la puissance de la Famille (la Nation) chez les Cymrys, avec la justice, la société et *l'unité du Peuple*⁷¹, et toutes les autres choses qui concernent le Pays et la Famille⁷².

Après avoir été ainsi constitués, les Cymrys, durant de longs temps et des âges sans nombre, errèrent en corps de peuple sur la face des pays d'outre-mer ; et à la fin ils étaient en Deffrobani⁷³, ou *le Pays de l'Été*, et là ils se rebellèrent contre Dieu et ses claires Vérités, et tombèrent dans la transgression et dans l'endurcissement.

C'est pourquoi Dieu fit descendre sur eux le souffle de sa vengeance ; et de là vinrent sur eux la dévastation et la ruine, jusqu'à ce qu'ils fussent presque mis à néant et qu'ils eussent perdu leurs terres et les privilèges de leur pays.

C'est pourquoi quelques-uns rentrèrent dans leur conscience et rappelèrent dans leur mémoire le nom de Dieu et ses Vérités, et, se soumettant, ils écoutèrent dans leur abaissement la voix de la raison.

C'est pourquoi Dieu, par sa grâce et son ineffable amour, disposa tout favorablement pour leur bonne intention, et envoya parmi eux des sages, des hommes de vérité et d'intelligence *régénérée*⁷⁴.

Et ces hommes de vérité et de bien, se mettant sous la protection de Dieu et de sa paix, et sous la protection de sa vérité et de sa Justice, marchèrent en avant

⁶⁸ *Yn uchaf* ; littéralement « dans le plus haut ».

⁶⁹ *Duw yn y blaen*, « Dieu sur la cime ».

⁷⁰ *Cadarnhoes* ; littéralement : il les fonda. Le sens radical de *Cadarn*, fort, est : fondement.

⁷¹ *Gwerindawd* ; on pourrait traduire par Démocratie ; *Gwerin* désigne la totalité du peuple.

⁷² Famille doit se prendre, dans le reste du document, pour Nation.

⁷³ Les gloses des Triades interprètent Deprobani par « le pays où est à présent Constantinople ».

⁷⁴ *Dedwydd*. Peut-être faut-il entendre par là des esprits redescendus volontairement du Cercle de la Félicité, pour sauver les autres, après avoir accompli leur propre régénération. Ce commerce entre la terre et le ciel était une croyance fort accréditée chez les Bardes.

et acquirent la connaissance de tout ce qui était le meilleur pour le progrès de la Nation (la Famille) des Cymrys. Ainsi relevés, ils reçurent en leur compagnie quiconque voulut les joindre, et se retirèrent de contrée en contrée jusqu'à ce qu'ils eussent échappé du cercle de dévastation et de ruine qui était autour d'eux.

Et, à la fin de leurs migrations, ils arrivèrent dans l'île de Bretagne, où auparavant ne s'était encore posé le pied d'aucun homme vivant⁷⁵, et ils prirent possession de l'île sous la protection de Dieu et de sa paix, et ils fondèrent la Sagesse et les rites religieux.

Et ceux qui avaient reçu l'inspiration⁷⁶ par la grâce de Dieu et par le don de son impulsion, furent établis comme Maîtres (*athrawon*⁷⁷) de Sagesse et de bonnes sciences, et ils furent appelés Poètes⁷⁸ et Voyants⁷⁹. De là commença le chant vocal⁸⁰ qui assura la conservation de toutes traditions et vérités, comme offrant l'auxiliaire le plus utile à la mémoire, le plus agréable à la méditation et le plus sûr à la raison.

Les hommes de cette sorte furent les premiers maîtres de la nation des Cymrys ; mais les Cymrys n'avaient ni lois ni coutumes réunies en ordre et en système ; c'est pourquoi ils tombèrent dans la négligence et l'oubli en maintes choses, et en vinrent à agir contre le nom de Dieu et ses Vérités, et de là tout dérèglement et iniquité ; de là tout mal et toutes misères, jusqu'à ce qu'il vint un homme sage appelé Tydain, père de l'*Awen*, qui appliqua ses méditations et sa raison

⁷⁵ C'est là une prétention à laquelle les Gaëls ont de fortes objections à faire. Un document bardique intitulé *Amsirowedd Cof a Chyfrif* (les Temps de la Tradition et de la Chronologie), prétend que les *Gwyddelod* (les Gaëls) n'arrivèrent dans les îles Britanniques qu'un siècle et demi après la mort de Prydain, fils d'Aedd. — *Iolo Mss.*, p. 37.

⁷⁶ *Awen*.

⁷⁷ Ceci rappelle les *Athravos*, pontifes primitifs de Zoroastre et du mazdéisme, et l'*Atharva-Veda* des brahmanes.

⁷⁸ *Phrydyddion*.

⁷⁹ *Gwyddoniaid*. Voyant n'est qu'un sens indirect, le sens direct est intraduisible. *Gwyddoniaid*, pluriel de *Gwyddon*, paraît avoir un double sens : *Gwydd* veut dire arbre, plante, rameau ; les *Gwyddoniaid* seraient donc les hommes des arbres ou des rameaux, c'est-à-dire les hommes qui ont la science de l'alphabet primitif, formé de petites branches d'arbres ; les traditions des Gaëls irlandais sont d'accord là-dessus avec celles des Cymrys. — Mais *Gwyddon* paraît aussi avoir signifié anciennement homme du dieu *Gwyddon*, qui serait le Mercure cymrique ; *Gwyddon* paraît le même que le nain *Gwyon* (*Gwiawn*) (le Voyant) des légendes de Taliesin. — Les deux sens, au fond, rentrent l'un dans l'autre, le dieu *Gwyddon* étant l'Oghma des Irlandais, c'est-à-dire l'inventeur de l'alphabet.

⁸⁰ Littéralement : le chant ou poème de la langue ; *cerdd dafawd*.

aux moyens de démêler cette confusion⁸¹, de fonder des règles solides pour les sciences et pour l'inspiration de Dieu⁸².

Et il communiqua ses règles à d'autres sages de la nation des Cymrys; et ils y donnèrent leur consentement et leur garantie; et la première chose qu'on fit en conséquence fut de constituer la souveraineté⁸³ (le gouvernement), en cette manière qu'on chargea les chefs de famille (de clans) des Cymrys de maintenir la justice et la communauté (la société), puis de choisir entre les chefs de race celui auquel ils conféreraient la souveraineté patriarcale⁸⁴; et ils élurent, parmi les chefs de race, Prydain, fils d'Aedd le Grand⁸⁵, homme sage, vaillant, juste et de cœur fraternel, et il fut établi ainsi sur la monarchie de l'île de Bretagne, au-dessus des princes, afin de mettre chaque chose à sa place et d'ordonner le tout⁸⁶.

Et le fondement de la souveraineté fut ainsi établi et la prise de possession opérée par Prydain, fils d'Aedd le Grand

Et le meilleur quant à l'inspiration de Dieu fut Tydain, père de l'Awen. C'est pourquoi il fut constitué est autorité pour l'enseignement et instruction sur la nation des Cymrys, ce qu'il fit par un chant vocal⁸⁷, pour assurer la mémoire et la tradition.

Et, après la mort de Tydain, on ne retrouva point son égal dans l'*Inspiration* de Dieu ni dans les sciences. C'est pourquoi son chant vocal fut grandement examiné, et ses préceptes ayant été adoptés, on fit ensuite crier par tout le pays l'annonce qu'en dedans l'an et jour, protection et privilège seraient garantis à tous inspirés de l'Awen de Dieu qui s'assembleraient aux lieux et temps prescrits, afin d'instituer une chaire et un siège suprême⁸⁸ en accord avec l'enseignement

⁸¹ De parvenir au *Dosparth*; terme d'une valeur très étendue, et qui implique distinction, discernement, séparation, analyse; la racine est *dos*, — une goutte, une parcelle, une particule.

⁸² Ces règles de l'*Inspiration* semblent indiquer qu'il s'agit ici d'une école de *Voyants* ou de prophètes.

⁸³ *Teyrnedd*.

⁸⁴ Littéralement: «l'ancienneté (*hynafiaeth*) de souveraineté». Taliesin Ab Iolo traduit dans ce sens qu'on aurait cherché le plus ancien de race. — Le terme de souveraineté ne doit pas se prendre ici dans le sens rigoureux. Il n'y a rien là qui, ressemble à l'autocratie, et chez les Cymrys, comme le disent leurs adages: «Une nation est au-dessus d'un chef».

⁸⁵ *Prydain, Britannia*, la Bretagne. Ce personnage symbolique est la race bretonne personnifiée.

⁸⁶ Ceci est exprimé par deux mots: *dosparthu a threfau*, discerner et ordonner; — séparer et unir; faire l'analyse et la synthèse. Plus on examine cette langue, plus on est frappé de la simplicité grandiose et de la profondeur métaphysique avec laquelle elle procède.

⁸⁷ Poème non écrit, conservé par la mémoire, comme les anciens nous le disent des poèmes druidiques. On voit que, comme nous le disions, la souveraineté du chef politique ne doit s'entendre que dans un sens très limité, puisque l'enseignement ne relève pas de lui.

⁸⁸ *Gorsedd*; *Gôr-sedd*, grand-siège. Nous traduisons littéralement; le *gorsedd* est une assemblée

contenu dans le chant de Tydain, père de l'*Awen*, et conformément au sentiment et à la délibération du Pays et de la Nation, (exprimés) par les chefs de famille et les sages reconnus de la nation des Cymrys.

Et alors furent trouvés un grand nombre d'inspirés de l'*Awen* de Dieu, et doués d'une raison puissante, et croyant en sa Délivrance⁸⁹. C'est pourquoi l'on en choisit trois entre les meilleurs, et les trois qui furent trouvés les meilleurs par le nom (la renommée) et par la parole furent Plenydd, et Alawn, et Gwron, et nul n'était leur égal dans la tradition, ni dans le chant vocal, ni dans le Mystère des Lettres⁹⁰ et des Symboles⁹¹. Et, après que ceci eut été garanti comme fondé en vérité, ils furent chargés de composer de bonnes règles pour le pays et la nation, et pour la tradition et la science, et pour tout progrès moral⁹².

Les Trois Sages établirent donc une règle de souveraineté (de gouvernement) et de justice, et de communauté (d'ordre social) entre l'homme et l'homme, sous la protection de Dieu et de sa paix; et ils imposèrent des règles et des méthodes aux Bardes et aux poètes, et à leurs poèmes; et ils pourvurent à empêcher la langue cymrique de dégénérer et de se corrompre, le tout sous la protection de Dieu et de sa paix; et ils établirent aussi des méthodes et des règles pour la tradition et la conservation de toute science et connaissance de la Nation des Cymrys.

Et ensuite ce qu'avaient fait les Trois fut présenté devant le Pays et la Nation dans le *Gorsedd*, et fut soumis au jugement de la supériorité du nombre; et la supériorité de beaucoup (la grande majorité) accepta et consentit les règlements des Trois Sages, et ne consentit pas à ce qui était contre. C'est pourquoi ils reçurent force et privilège du Pays et de la Nation par la garantie du jugement du *Gorsedd*.

Et les lois furent derechef soumises au jugement du Pays et de la Nation, sous la notification de l'an et jour, par le cri du Pays (la proclamation); et ainsi jusqu'à trois années révolues, chaque *Gorsedd* confirmant à la supériorité du nombre, en sorte que définitivement furent constituées en force et privilège les règles et les lois faites par les Trois Sages, qui furent les Bardes primitifs de l'île de Bretagne, selon les coutumes et les règles sanctionnées.

Et, dans les *Gorsedds* et les fêtes solennelles, les hommes instruits dans la Tra-

qui se tient dans un cercle de pierres, au centre duquel siège le barde président (*bardd cadeiriad*) sur une pierre plus haute, appelée la pierre du siège suprême (*maên gorsedd*).

⁸⁹ *Ei gwarded*; la délivrance qui vient de Dieu.

⁹⁰ *Rhin llythyr*.

⁹¹ *Arwydd*, des signes.

⁹² *Achwraïn ceudawd*: le progrès du cœur; *ceudawd* signifie littéralement la cavité, et, par extension, ce qui est dans l'intérieur du corps, le cœur humain.

dition furent chargés de marquer les saisons et les temps en ce qu'ils avaient de notable, et les choses rares, et les vicissitudes, et les personnes et les actions; et de là, pour la Mémoire, furent faits les chants, et, pour la Mémoire, les prédictions de la chaire du Gorsedd⁹³, et, pour la Mémoire, les lettres et les symboles.

Et le premier événement qui fut assuré à la Mémoire, selon la raison et le temps, fut l'arrivée de la Nation des Cymrys dans l'île de Bretagne, non moins de huit cents et quarante-neuf années avant le temps de Prydain fils d'Aedd le Grand.

De l'arrivée des Cymrys dans l'île de Bretagne jusqu'à la guerre des Cinq-Frères, cent vingt-huit ans.

Et, dans ce trop long conflit, furent tués plus de la moitié des hommes de la Nation des Cymrys, d'où commença la guerre entre les filles pour la possession des garçons, jusqu'à ce qu'on eût la paix à la fin en octroyant un garçon pour trois filles.

De la guerre des Cinq-Frères au temps qu'Evrawk le Puissant fut élevé au suprême pouvoir, deux cents ans.

Ce document, dont nous ignorons et l'auteur et la date, paraît incomplet. Son titre indique qu'il devait contenir deux parties :

1° la Tradition (*Cof*);

2° la Chronologie (*Cyfriff*). Nous possédons ce qui regarde la Tradition dans l'espèce de Genèse des Cymrys rapportée plus haut; mais nous n'avons que le commencement de la partie chronologique, la série d'événements avec dates s'arrêtant court au bout de quelques lignes, après cette légende de la Guerre des filles, qui contraste si singulièrement avec la solennité de tout ce qui précède.

Si on lisait isolément cette pièce, on pourrait en conclure que les Bardes professaient sur les origines de la nature humaine une opinion voisine de celles de Platon et d'Origène; c'est-à-dire qu'ils croyaient les hommes créés dans un état de lumière, dans une condition angélique, d'où ils seraient tombés par leurs fautes. Cette conclusion, toutefois, serait trop hâtive, comme on va le voir par un fragment de catéchisme secret, différent de celui de Sion Cent, mais appartenant au même corps de documents.

⁹³ *Dysgogan cadair a Gorsedd*; les prédictions de la chaire bardique, formule qui indique que les bardes prophétisaient dans l'extase poétique, lorsque l'*awen* parlait en eux.

QUESTION. — Combien sont tombés dans la transmigration et pour quelles causes sont-ils tombés ?

RÉPONSE. — Tous les êtres vivants au-dessous du Cercle de Félicité sont tombés dans la transmigration et ils sont maintenant sur leur retour à la Félicité.

Longue sera la migration ⁹⁵ de la plupart parce que bien des fois ils sont tombés dans l'adhérence au mal et à l'impiété. Et la cause pour laquelle ils sont tombés (primitivement) a été qu'ils sont allés pour parcourir ⁹⁶ le Cercle du Vide infini que nul si ce n'est Dieu, ne peut endurer et parcourir. Et, cause de cela, ils sont tombés jusque dans l'Abîme. Et c'est par l'orgueil qui a voulu entrer en lutte avec Dieu qu'ils sont tombés, et il n'est point de nécessité de tomber jusque dans l'abîme, si ce n'est par l'orgueil.

Q. — Sont-ils tous tombés dans la Transmigration par orgueil, *ceux qui avaient atteint le Cercle de Félicité, après avoir monté une première fois, sous l'empire de la Nécessité, l'échelle de la transmigration depuis le fond de l'Abîme* ⁹⁷ ?

R. — Non ; quelques-uns ont recherché la Sagesse, et par là ils ont vu ce que produit l'orgueil, et ils ont résolu de se mettre en accord avec ce qui leur a été enseigné de Dieu, et par là ils sont devenus Êtres divins, c'est-à-dire saints Anges. Et ainsi ils ont acquis l'intelligence de ce qu'ils voyaient en autrui, et par là ils ont vu la nature du Vide infini et de l'Éternité, et que nul que Dieu ne les peut endurer et parcourir.

Q. — N'y a-t-il plus de danger de retomber du Cercle de Félicité dans la Transmigration comme auparavant ?

R. — Il n'y en a plus, parce que tout orgueil et tout autre péché doit être surmonté avant qu'on puisse atteindre une seconde fois le Cercle de Félicité, et alors, en se rappelant et en connaissant le mal qui fut auparavant, pour toujours en chacun sera nécessairement l'horreur de la chose qui l'a fait tomber auparavant, et, par nécessité, haine et amour dureront et continueront pour toujours dans le Cercle de Félicité, où seront sans fin les trois *forces* ⁹⁸, à savoir : haine, amour et science.

⁹⁴ *Abred, Gwynfyd, Awen. (Barddas, vol. I, p. 235.)*

⁹⁵ Circulation ; *treigl*.

⁹⁶ Circuler ; *treiglo*.

⁹⁷ Littéralement : « après la circulation de Nécessité primitive depuis Annwn. » — *O'r treigl Angen cysefin o Annwn.*

⁹⁸ *Chadarn*. Haine du mal ; amour du bien ; c'est-à-dire connaissance du bien et du mal.

Q. — Ceux qui retourneront au Cercle de Félicité après la chute dans la Transmigration, seront-ils de même condition que ceux qui ne sont pas tombés ?

R. — Ils le seront ; et de même privilège, parce que l'amour de Dieu ne peut être moindre envers l'un qu'envers l'autre, ni envers une forme d'existence qu'envers une autre, attendu qu'il est le Dieu et le père de tous et qu'il donne à tous la même somme d'amour et de protection, et que tous seront égaux et de même privilège dans le Cercle de Félicité : c'est-à-dire qu'ils seront Êtres divins, saints Anges pour toujours.

Q. — Toute forme et espèce d'existence vivante⁹⁹ continuera-t-elle pour toujours comme elle est maintenant ? S'il en est ainsi, dis-moi comment ?

R. — Oui, en vertu de liberté et de choix, et les bienheureux iront de l'une à l'autre forme comme il leur plaira afin d'échapper¹⁰⁰ à l'accablante immobilité du Vide infini, que nul que Dieu ne peut endurer, et afin d'expérimenter toute science et toute félicité qui soit capable d'espèce et de forme ; et chacun d'eux hait nécessairement le mal, et le connaît entièrement et, par conséquent, le renonce nécessairement depuis qu'il connaît sa nature et sa perversité. Dieu étant aide et Dieu étant chef¹⁰¹ les soutient et les préserve pour toujours.

Q. — Comment ces choses-là ont-elles été connues ?

R. — Les Voyants¹⁰², depuis les siècles des siècles, depuis le temps de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu, ont obtenu l'Inspiration¹⁰³ de Dieu, et, par là, ont connu le mystère de la Divinité¹⁰⁴, et, dans la nation des Cymrys, ont été les Voyants, depuis les siècles des siècles, après quoi les Voyants ont été constitués selon les privilèges et usages afin que la mémoire de cette science ne pût se perdre. Après quoi, les Voyants ont été nommés Bardes, selon les privilèges et usages des Bardes de l'île de Bretagne, parce que ce fut après l'arrivée des Cymrys dans l'île de Bretagne que cette règle fut établie, et c'est par la tradition du Bardisme et par l'Inspiration de Dieu que cette science a été acquise, et nulle fausseté ne peut provenir de l'inspiration de Dieu. Dans la nation d'Israël se sont trouvés les saints prophètes qui, par l'inspiration de Dieu, ont connu toutes choses comme elles sont décrites dans les Saintes Écritures. Et, après que Christ, le Fils de Dieu, fût descendu de la Félicité dans la chair, plus ample connaissance de Dieu et de

⁹⁹ Avec vie ; *wrth fywyd*.

¹⁰⁰ Nous ne sommes pas sûr du sens du mot *gorffwys* que nous rendons par *échapper* ; Ab Ithel le traduit en anglais par *to repose* ; se reposer de la fatigue, etc.

¹⁰¹ *A Dyw yn borth a Dyw* ; « Dieu en aide et Dieu en chef. » C'est une des devises bardiques.

¹⁰² *Gwyddoniaid*..

¹⁰³ *Awen*.

¹⁰⁴ *Cyfrinach Dwyfoldeb*.

sa volonté a été obtenue, comme on le voit dans la parole de Paul¹⁰⁵. Et, quand nous, les Cymrys, nous sommes convertis à la foi en Christ, nos Bardes ont obtenu une plus claire inspiration de Dieu science de toutes choses divines au-dessus de ce qu'on avait vu auparavant, et ils ont prophétisé croissant en Inspiration et en Science. De là vient toute science sur les choses divines et qui appartiennent à Dieu.

Q. — Comment l'Inspiration est-elle obtenue, là où elle n'était pas, en sorte que l'on puisse faire un barde de celui qui veut être un barde ?

R. — En s'habituant à une sainte vie et à tout amour envers Dieu et envers l'homme, et à toute justice, et à toute miséricorde (à toute) générosité à toute endurance¹⁰⁶, et à toute paix et en pratiquant les bonnes sciences ; et en éloignant l'orgueil, et la cruauté, et l'adultère et le meurtre, et le guet-apens¹⁰⁷ et le vol et la fraude, et toute injustice, c'est-à-dire : les choses qui corrompent et détruisent l'Inspiration, là où elle existe, et qui empêchent de l'obtenir, là où elle n'existe pas.

Q. — Est-ce dans la voie où elle a été premièrement obtenue que l'Inspiration de Dieu peut encore s'obtenir ?

R. — C'est dans la voie où l'inspiration a été obtenue que l'on peut connaître et croire la Vérité. Quelques-uns cependant sont d'opinion que la Voie dans laquelle la Vérité a été premièrement connue, a été que les Êtres divins, c'est-à-dire les saints Anges, et les saints ou hommes de Dieu qui sont allés au Ciel¹⁰⁸ et principalement Jésus Christ, Fils de Dieu, sont descendu du cercle de la Félicité dans le Petit Monde, dans la condition d'homme¹⁰⁹ afin d'enseigner, avertir, diriger et informer ceux qui cherchaient à devenir hommes de Dieu. C'est-à-dire qu'ils sont venus en la qualité de messagers envoyés de Dieu, dans son amour infini, et en vertu de leur grand amour coopérant avec l'amour de Dieu, et comme ses obéissants messagers et nous aurons ce qui de l'Inspiration de Dieu nous est nécessaire, en nous attachant aux dons (de Dieu) et à la piété, avec sincérité et pur amour de tout bien.

Le document que nous venons de citer rectifie l'interprétation que l'on pouvait donner au *Livre de la Tradition*. Il établit que les êtres, avant de parvenir à cet

¹⁰⁵ Référence à des Triades attribuées à Paul

¹⁰⁶ Souffrance ; *goddef*.

¹⁰⁷ Le meurtre par trahison.

¹⁰⁸ *Nef*, le Ciel, l'espace céleste, se confond avec Gwynfyd ou la Félicité.

¹⁰⁹ Ceci explique ce que dit l'initié dans le catéchisme de Sion-Cent : « Je suis dans le Petit Monde. »

état de *bienheureux* dont ils ont été précipités par leur faute, avaient monté une première foi dans la Loi de Nécessité, tous les degrés de la Transmigration depuis le fond de l'Abîme ; par conséquent, qu'ils avaient été créés dans l'Abîme, c'est-à-dire au plus bas degré de l'existence, dans l'innocence, mais nullement dans un état supérieur et angélique. L'idée de progrès et de perfectibilité est donc le fond essentiel de cette cosmogonie.

L'homme, suivant elle, n'est pas un ange déchu, mais un être élevé progressivement du plus bas degré de l'existence jusqu'à la félicité céleste, puis retombé par sa faute, et qui maintenant est en voie de se relever. Il peut, de la vie humaine et terrestre, remonter immédiatement à la vie céleste, s'il s'en rend digne, et n'en retombera pas une seconde fois, parce que la connaissance du bien et du mal, acquise à ses dépens, et la mémoire de son passé, mémoire qu'il doit retrouver en atteignant la vie supérieure, le préserveront pour toujours de rechute.

Cette cosmogonie, non seulement n'admet pas, avec Platon et Origène, que les hommes soient des anges déchus, mais n'admet pas qu'il y ait d'autres anges que des âmes humaines qui, après avoir monté, comme les autres, l'échelle de la Transmigration ont évité la faute de leurs semblables « en recherchant la Sagesse ». Elle manifeste un très beau sentiment de la solidarité universelle dans la sympathie, qu'elle attribue aux êtres divins ou saints anges pour les malheureux déchus, sympathie qui va parfois jusqu'à les faire redescendre volontairement dans la condition humaine pour aider les autres à en sortir.

Il nous paraît permis de signaler l'influence du christianisme dans cette charité, parce que d'autres passages, ainsi qu'on l'a pu voir dans le catéchisme de Sion Cent, ne parlent de la faculté accordée aux bienheureux de redescendre dans les conditions inférieures, qu'au point de vue d'augmenter leur science, la béatitude consistant dans le plus grand accroissement possible de science. C'est dans cette prépondérance donnée à la connaissance, à la science, que nous croyons retrouver l'idée druidique ancienne¹¹⁰.

Un des caractères les plus remarquables de la théologie bardique est l'idée enveloppée sous les symboles fort clairs du *Ceugant* et du *Gwynfyd*. Ces symboles expriment nettement la distinction qu'établissaient les bardes entre le mode d'existence de l'Être absolu et le mode d'existence des créatures. L'immortalité, pour eux, ne se confond pas du tout avec l'éternité, où il n'y a ni passé, ni avenir, mais un présent éternel. Les créatures, parvenues à l'état de Félicité, où elles ne

¹¹⁰ Cependant, il faut ajouter que, dans les traditions populaires celtiques, les anciens héros sortent quelquefois de dessous le *lec'h* (le monument de pierres), pour venir au secours du Pays et de la Nation. Cette tradition paraît étrangère et antérieure au christianisme ; elle existait de même chez les Grecs, avec quelque différence de forme.

sont plus sujettes au mal ni à la mort, n'en continuent pas moins à vivre dans le temps et par actes successifs. Prétendre vivre selon le mode de l'éternité, c'est prétendre devenir Dieu. Qui le tente ne devient pas Dieu, mais, rejeté du sein de l'accablante éternité, retombe jusqu'au plus bas degré de l'existence. C'est l'antithèse radicale, non pas seulement du Bouddhisme, mais même du Brahmanisme, chez lequel les ascètes aspirent à se confondre en Brahma.

Nous parlions d'influence chrétienne. On a pu remarquer, dans le second fragment de catéchisme, plus qu'une influence, l'introduction directe, dans la tradition bardique, des personnages de la Genèse, Adam, Seth, etc. La forme antérieure de la tradition celtique n'a cependant pas péri; il n'y a eu que juxtaposition; car, dans de nombreux documents, on retrouve un premier homme qui porte un tout autre nom qu'Adam, le nom tout aryen de *Menyw*, même racine évidemment que *Manou*, *Manas*, en sanscrit, *Mens* en latin, *Man* dans les langues teutoniques. Ce *Menyw* s'appelle le Fils des Trois Cris, des Trois Voix¹¹¹, parce qu'il a entendu le triple son de la voix divine, en même temps qu'il a vu les trois rayons de lumière correspondant à ce triple son, et exprimant le Nom Divin; et il a exprimé les trois voix et les trois rayons par les Trois Lettres primitives¹¹², principes du premier alphabet et de toutes sciences.

Ceci est un pur symbole; car, dans l'idée bardique, il n'y a pas réellement un premier homme, tous les êtres ayant été créés à la fois lorsque Dieu a prononcé son nom.

Avant que Dieu eût prononcé son nom, le *Ceugant*, la Circonférence Vide, n'était pas absolument vide, et contenait une multitude de particules de lumière, et Dieu était dans chacune de ces particules, comme dans le tout; il était dans chaque particule comme étant sa vie, et chaque particule était en Dieu et dans la vie de Dieu. Et Dieu fit pleuvoir ces substances vivantes dans l'Abîme, que remplissaient les éléments des ténèbres premières, les substances passives et mortes, et c'est de l'union des substances vivantes et lumineuses avec les substances ténébreuses et mortes que sont nés tous les êtres.

Ces particules actives et lumineuses, ces *forces*, comme nous dirions maintenant, qui semblent une première aperception des monades de Leibniz, portent le nom de *Manred*, des deux mots *Man* et *Rhed*, qui expriment, l'un la petitesse, et l'autre l'activité, littéralement: la *course*¹¹³.

¹¹¹ *Menyw hen ap Teir Gwaedd*; *Menyw* l'ancien, Fils des Trois Cris.

¹¹² D. I. V; ou bien: O. I. V.

¹¹³ Il y a d'assez fréquentes allusions aux *Manred* dans les *Barddas*, et aussi dans les poésies des Bardes. Voir particulièrement, dans le vol. I^{er} des *Barddas*, les p. 247-253.

Les documents que nous avons cités jusqu'ici peuvent servir d'explication et de commentaires aux Triades traduites par M. Pictet, et fournissent les moyens de se rendre compte des idées générales des Bardes sur la destinée humaine. Nous allons y ajouter un fragment que nous croyons propre à jeter des lumières sur une question historique et sur un point particulier de l'antiquité gauloise, qui a été le sujet de bien des discussions et de bien des incriminations contre nos ancêtres. Il ne s'agit de rien moins que des SACRIFICES HUMAINS. Nous croyons en avoir retrouvé l'interprétation chez les Bardes. Le lecteur va en juger.

Dans une pièce intitulée *Triades de Bardisme et Coutumes*¹¹⁴, qui contient des matières fort diverses, des maximes de morale et de théologie, des définitions métaphysiques, à côté de légendes et de traditions, on rencontre les triades suivantes :

TRIADE XIII

Pour trois causes une vie peut être retranchée¹¹⁵ d'entre les vivants, à savoir : quand on a tué un homme par pensée préméditée¹¹⁶, et quand on a tué un homme par voie occasionnelle et indirecte, comme si l'on a détruit les fruits et les végétaux qui sont pour la nourriture et le soutien de la vie de l'homme, et lorsqu'il est mieux, pour celui qui est mis à mort, de mourir que de vivre¹¹⁷, comme pour le délivrer de peine extrême ou pour *améliorer sa condition dans la Transmigration*, ainsi qu'il arrive d'un homme qui donne sa vie en *sacrifice*¹¹⁸ pour un méfait punissable, lorsqu'il ne peut autrement faire droit et satisfaction pour ce qu'il a commis, qu'en se présentant de bonne volonté, sur sommation de la justice, au châtement mérité.

TRIADE XIV

Par trois voies, il advient qu'un homme obtient le bonheur du sacrifice¹¹⁹.

— L'une est le châtement mérité selon la Loi du Pays et la Loi mutuelle¹²⁰, pour méfait outrageux. A savoir est méfait outrageux, tuer, et brûler, et assassiner, et faire guet-apens, et trahir le Pays et la Nation. C'est-à-dire que doit être

¹¹⁴ *Trioedd Barddas a Defodau*. (Barddas, vol. I, p. 350 et suiv.)

¹¹⁵ Littéralement : « être mise hors, portée hors » ; *dwyn*.

¹¹⁶ Par pensée et intention ; *o fryd a amcan*.

¹¹⁷ Littéralement « que non autrement » ; *nac amgen*.

¹¹⁸ Littéralement : « en rachat de l'âme » ; *yn enaid faddau* ; *enaid*, âme ; *maddeu*, pardon, rémission. Le verbe composé *eneidfaddeu*, comme sens dérivé, signifie : punir de mort.

¹¹⁹ Littéralement : « prospère dans le rachat de l'âme » ; *fod y enaid faddeu*.

¹²⁰ *Chyfraith* ; la loi commune, le jugement par les pairs, le jury.

privé de vie¹²¹ celui qui a commis ces méfaits, et toute privation de vie s'exécute ou par jugement de Cour de Droit mutuel (jury), ou, en guerre, par la Loi du Pays et de la Nation.

— La seconde voie est celle où l'homme se livre lui-même, sur la sommation de justice qu'il entend dans sa conscience¹²², à la privation de vie, pour méfait outrageux et digne de châtement qu'il sait avoir commis, et lorsqu'il ne peut autrement faire droit et satisfaction pour l'offense qu'il a commise, qu'en se présentant de bonne volonté au châtement qui lui est dû pour ce qu'il a fait.

— La troisième voie est celle où l'homme va de lui-même s'exposer à la privation de vie pour le soutien de la Vérité et de la Justice, et, en manifestant sa miséricorde, obtient d'être mis à mort pour le bien qu'il a fait, et c'est pourquoi il monte droit au Cercle de la Félicité.

— Et, autrement que par ces trois voies, l'homme ne doit pas être livré au sacrifice¹²³ par l'homme, parce qu'il n'y a que Dieu qui soit vrai juge de ce qui est autrement.

— Et le premier (des trois hommes sacrifiés) demeure dans la Transmigration en la condition et nature d'homme, sans retomber dans un état inférieur¹²⁴, et les deux autres s'élèvent dans le Cercle de la Félicité.

TRIADE XV

Les trois moyens d'accélérer la fin de la Transmigration¹²⁵ : les douleurs¹²⁶, s'entre-donner la mort dans les combats¹²⁷, et aller par droit, et raison, et nécessité, afin de bien faire, au sacrifice¹²⁸ ; tandis que, sans ces trois moyens, nul ne peut s'affranchir de la Transmigration, si ce n'est bien tard, à force de temps ; d'où l'on voit que c'est pour le bien et par miséricorde pour les vivants que Dieu

¹²¹ *Dihenydd* ; terme d'un sens très indirect ; il paraît signifier : être privé et priver de vieillir. *Di*, préfixe privatif ; *hen*, vieux, vieillesse ; *henad*, vieillir.

¹²² *A fo arno parth ei gydwybod*. Le sens direct paraît être : la sommation qui met la division, c'est-à-dire le discernement, dans sa conscience, qui le fait rentrer en lui-même. Il ne faut pas confondre cet acte spontané de l'homme qui se dénonce et se livre lui-même, sur la sommation de sa conscience, avec l'obéissance à la sommation de la justice, c'est-à-dire du magistrat, mentionnée dans la Triade précédente.

¹²³ *Ar ddyn ei farnun enaid faddau* ; juger l'homme pour le rachat de l'âme.

¹²⁴ Sans retomber dans une condition animale.

¹²⁵ Littéralement : « Les trois accélérations de la fin d'Abred » ; *Tri phrysuriad diwedd Abred*. C'est-à-dire : les moyens d'abrégier le chemin du Ciel.

¹²⁶ *Clefydon* ; les souffrances du corps ; les maladies, supportées avec courage.

¹²⁷ *Cyfymladd* ; s'entre-tuer mutuellement.

¹²⁸ *In enaid faddeu*.

a suscité l'universel combat et le meurtre mutuel qui sont et interviennent incessamment parmi eux¹²⁹.

A quelque époque et par quelque main qu'aient été écrites ces Triades, il nous semble impossible d'y méconnaître une tradition directe de l'ancienne Gaule. Nous ne sommes plus ici seulement dans le néo-druidisme ; nous sommes dans l'antiquité. Nous avons l'explication de trois degrés du sacrifice humain, avec les conséquences que l'ancienne religion y attachait pour l'autre, ou plutôt pour les autres vies :

1° le coupable acceptant la peine, et obtenant par là de rentrer, après la mort, dans la vie humaine tel qu'il y était venu avant son crime, sans retomber dans le monde inférieur de l'animalité ;

2° le coupable venant se dénoncer lui-même et provoquer l'expiation, et gagnant par là le ciel ;

et 3° l'innocent se livrant volontairement au sacrifice par miséricorde pour autrui. Comme il y avait beaucoup de degrés dans le Cercle de Félicité, l'innocent montait sans doute immédiatement à une région beaucoup plus élevée que le coupable purifié ; mais notre texte n'en dit rien.

Peut-on ne pas voir là l'interprétation des fameuses immolations volontaires de la Gaule ? C'est surtout dans la troisième de ces Triades que reparait le génie de l'antiquité en ce qu'il avait de plus opposé aux conceptions et surtout aux sentiments chrétiens. Cette idée de Dieu instituant la guerre universelle et le *meurtre mutuel* entre les êtres pour leur abréger violemment le chemin du ciel, cette forme sanglante et terrible donnée à l'idée vraie du perfectionnement de l'âme par la douleur, éclaire singulièrement les côtés sombres du druidisme antique, et éclate, comme une étrange dissonance, parmi la sérénité et la charité de la philosophie bardique.

On doit savoir beaucoup de gré à Edward Williams de nous avoir fidèlement conservé ce document extraordinaire, et c'est une des meilleures preuves de son respect absolu pour la lettre des textes qu'il nous a transmis. Rien n'était plus opposé à ses sentiments propres que cette terrible doctrine du vieux druidisme, lui qui soutenait opiniâtrement que les Bardes avaient toujours été des apôtres de paix.

Il avait, sur quelques points particuliers, des partis pris et des opinions singulières, qui ne doivent faire méconnaître ni le vaste savoir qu'il possédait sur

¹²⁹ *Lle y gweler mai o les a thrugaredd i fywydoliau y peris Duw'r cyfymhladd eyfladd y sydd y ryngddynt.*

l'ensemble des traditions et des documents de son pays, ni ses lumières et son judicieux et pénétrant esprit.

Nous n'avons pas retrouvé, dans ses notes, de commentaire sur les Triades de l'*Enaid Faddeu*, mais seulement l'expression de cette opinion que, chez les anciens, l'immolation des animaux avait pour but de les rapprocher de «l'état d'humanité», non d'apaiser la colère de la Divinité.

Nous pourrions donner, de son savoir et de son jugement, maints exemples pris au hasard dans les dissertations et les notes sans nombre qu'il a semées à travers la vaste collection de ses manuscrits. Voici un passage qui concerne, non plus les documents secrets, mais la poésie bardique :

«Les deux pièces qui sont l'ouvrage d'Aneurin, connu dans l'histoire sous le nom de Gildas, quelques poèmes et odes de Taliesin, et les élégies de Llywarch, sont de splendides monuments du génie de ce premier temps (de la première période de la littérature bardique dont on ait conservé des monuments, c'est-à-dire du VI^e siècle).

«Ce n'est qu'avec hésitation qu'on peut mettre le nom de Myrddin (Merlin) le quatrième sur la liste. Ses œuvres ont été tellement interpolées dans les âges suivants, pour servir à la propagation de prophéties politiques, qu'il est difficile de dégager ce qui reste des inspirations originales de ce Barde d'entre les paraphrases qui ont dénaturé le texte primitif. [...]

«Les âges suivants ont donné à Taliesin le titre de chef des Bardes; mais le mérite qui lui a valu cette qualification ne peut maintenant être pleinement apprécié d'après ce que nous avons conservé de lui, vu l'état de mutilation où ces restes de son œuvre nous sont parvenus; comme certaines de ses inspirations avaient un caractère prophétique, on a adopté son nom pour donner autorité à de semblables prédictions dans les temps postérieurs. Cependant, il n'est pas besoin d'un discernement bien profond, quand on connaît les transformations opérées par degrés dans les formes de notre poésie, pour distinguer entre les productions du VI^e siècle et celles du XII^e ou des siècles plus récents.

Les restes poétiques des élégies de Llywarch Hên sont plus entiers que ceux d'aucun de ses contemporains.»

Il y a probablement plus d'un demi-siècle que ceci est écrit; cela doit être de la dernière période de la vie d'Edward Williams, qui est mort, plus qu'octogénaire, en 1827. Il ne nous semble pas que cinquante ou soixante ans d'études et de discussions sur cette matière aient fait autre chose que de confirmer le jugement du vieux barde de Glamorgan.

On peut juger s'il est permis de ne voir en lui qu'un enthousiaste crédule, ou qu'un inventeur d'apocryphes, et cette citation étonnera sans doute plus

d'un critique de l'autre côté de la Manche, où l'on parle quelquefois d'Edward Williams assez à la légère, et sans le connaître¹³⁰. On le confond trop souvent avec certains de ses contemporains gallois, fort respectables par leur infatigable et fructueux dévouement aux souvenirs nationaux et littéraires de leur pays, mais fort éloignés de voir aussi clair dans ces souvenirs que le faisait Edward Williams. Celui-ci avait sur ses collaborateurs du *Myvyrian*, un double avantage ; il possédait les secrets bardiques par l'initiation qu'il avait reçue et par les documents dont il était dépositaire, et, d'une autre part, il appliquait à l'étude de la littérature galloise un esprit critique et historique, qui se dégagait fréquemment, avec une singulière énergie, d'entre les données traditionnelles et les partis pris dont nous parlions tout à l'heure.

La noble hospitalité galloise nous a mis à même d'examiner, durant trois voyages consécutifs, la collection des Manuscrits d'Iolo, dans un lieu où l'on conserve, avec un pieux respect et une généreuse passion, tout ce qui se rapporte à l'esprit et à la tradition des Bretons d'outre-mer. Le caractère et l'intelligence d'Edward Williams gagnent également à être ainsi pris sur le fait à travers cette multitude de fragments jetés, au hasard de sa pensée, sur les marges ou sur les pages blanches de ces textes de diverses époques reliés en soixante et dix volumes. Rien n'est plus intéressant que de le voir discuter avec lui-même l'âge de tel document, l'authenticité de telle tradition. Il est parfois arrêté par quelque idée générale préconçue ; mais, d'ordinaire, la sagacité n'est pas moindre chez lui que la sincérité. Il ne faudrait pas prendre pour son dernier mot les considérations qui accompagnent les *Triades* dans les *Lyric Poems* ; cette publication a eu lieu en 1794, et le « vieil Iolo » a vécu jusqu'en 1827, étudiant et pensant jusqu'à la fin. Il avait projeté, ébauché une histoire des Cymrys et un dictionnaire cymrique ; on doit beaucoup regretter qu'il n'ait rien achevé ; son dictionnaire eût été certainement très supérieur à celui d'Owen Pughe, dont il connaissait fort bien les défauts, et où l'imagination se donne beaucoup trop libre carrière.

Il serait à désirer qu'on publiât des *Remains of Iolo*, comme on a publié les *Remains of Price Carnhuanawc*, un autre Gallois éminent, qui avait laissé des fragments et des correspondances pleins d'intérêt, outre son important ouvrage sur l'histoire du Pays de Galles (*Hanes Cymru*), publié en 1842. On trouverait là bien des vues et bien des faits utiles à l'étude des littératures celtiques.

M. Leflocq, dans l'article qui a été l'occasion des nôtres, a indiqué l'opposi-

¹³⁰ Nous trouvons aussi dans ses notes cette opinion que le sanscrit n'est pas plus dérivé du gallois que le gallois du sanscrit, mais que tous deux sont de commune origine. Pour l'époque où il écrivait, ceci n'est pas vulgaire.

tion entre les deux écoles bardiques de Caermarthen et de Glamorgan. Voici le résumé d'un fragment d'Edward Williams sur ce qui regarde et ces deux écoles du South-Wales et de North-Wales.

L'ancien Bardisme, suivant Edward Williams, a disparu dans le North-Wales (*Gwynedd*), depuis la première partie du XV^e siècle; cela n'a point de rapport avec le prétendu massacre des Bardes sous Edouard I^{er}, massacre qui, dit Edward Williams, « n'est rapporté par aucun de nos vieux écrivains ». Mais, vers le temps du Barde Rhys le Rouge, les Bardes de North-Wales furent réduits au silence et persécutés (après la mort d'Owen Glyndwr en 1415, et l'étouffement de la dernière insurrection nationale galloise).

Vers le milieu du XV^e siècle, à la suite d'un *Eisteddfod* tenu à Caermarthen, avec l'approbation du gouvernement du roi Henri VI, Davydd-ab-Edmund rapporta de Caermarthen en North-Wales « des règles de poésie, je ne dirai pas de bardisme, » dit Edward Williams; c'est-à-dire qu'on rapporta en North-Wales cet art poétique que M. Leflocq avait cru être tout le Bardisme, et qu'on n'y reporta point les secrets bardiques.

Le Glamorgan, poursuit Edward Williams, fut plus heureux que le reste du pays de Galles; il ne relevait pas directement de la couronne, et ses seigneurs sanctionnèrent publiquement, deux ou trois siècles durant, les sessions bardiques de Tir-Jarll. La tradition a pu se conserver là sans obstacles, tandis qu'à Caermarthen et dans tout le reste du pays on oubliait les grandes traditions pour s'absorber dans des raffinements et des recherches subtiles de procédés de versification.

« Les bardes de Glamorgan maintinrent la tradition en instituant une enquête sur les anciens systèmes de mythologie, gouvernement, politique, discipline, lois de poésie et principes de versification. Ils n'évitèrent pas eux-mêmes les raffinements littéraires du Nord, qui servirent, on ne peut le nier, à tirer de la langue toutes ses ressources, à raviver beaucoup de vieux mots oubliés, et à nous rendre ainsi capables de comprendre nos plus anciens écrivains, dont le sens serait perdu pour nous sans cette revivification du langage dans une époque intermédiaire. »

Ce passage, qui nous apprend beaucoup sur l'opposition des deux écoles bardiques, ne nous dit cependant pas tout. Il nous semble que l'école de Caermarthen, précisément parce qu'elle ne conserva point l'enseignement théologique et philosophique, se remit à rechercher les éléments païens antérieurs au christianisme et au néodruidisme, dans une voie qui aboutit au système d'Edward Davies, l'auteur de la *Mythology and Rites of ancient british Druids and Bards*, système chimérique dans l'ensemble, mais conservateur de traditions et de faits

curieux. Nous indiquons seulement en passant ce point, sur lequel nous ne sommes pas assez éclairé, et qui mériterait une étude particulière.

Nous ne pouvons mieux terminer, en ce qui regarde Edward Williams, que par le témoignage qu'il se rend à lui-même dans une de ses notes :

« On pourra dire de moi aussi que je me suis trompé. Je n'en doute point, mais je regarderai comme une très grande faveur que quelque lecteur sincère veuille bien me rectifier ; mais je puis assurer le Monde que je n'ai volontairement altéré quoi que ce fût. Je donne mes autorités telles qu'elles sont et où je les rencontre, et je mets le lecteur, autant que je puis, à même d'en penser ce qu'il lui plaît. »

Il exprime ensuite les principes les plus sévères sur les devoirs de l'historien, qui doit « donner honnêtement matière de faits plutôt que de spéculations, » et dit n'y pas manquer dans ses notes ni dans ses dissertations, soit sur la théologie et la philosophie, soit sur la discipline des Bardes, etc.

Pour reproduire les principaux documents secrets des Bardes, étudier les questions qui s'y rapportent, et raconter la vie du vieil Iolo, une des physionomies les plus originales qu'on puisse rencontrer, il faudrait présenter au lecteur, non plus un article de Revue, mais un volume. Nous espérons le tenter quelque jour.

HENRI MARTIN

Nota. — Aux documents tirés des *Barddas*, nous ajoutons ici une double citation d'autre origine, qui relie les *Barddas* à l'histoire et à la poésie galloises :

1° le Chant du Petit Monde (*Kanu y Byt bychan*), qui fait partie du recueil de poésies bardiques intitulé *le Livre de Taliesin* ;

2° un extrait d'un célèbre historien du XII^e siècle, Giraud le Gallois (Giraldus Cambrensis).

Chant du Petit Monde.

Le beau Monde j'ai chanté
Et chanterai un jour de plus.
Beaucoup je raisonne
Et je médite.
J'interrogerai les bardes du Monde,
Jusqu'à ce qu'il ait été dit
Qui soutient le Monde
(En sorte) Qu'il ne tombe dans le Vide.
Ou, si le Monde tombait,

Sur quoi tomberait-il ?
Qui le soutient en équilibre ?
Le Monde, comme il va se relevant,
Depuis qu'il a été précipité
Derechef dans le VIDE INFINI¹³¹
Le Monde, combien il est puissant,
Qu'il ne tombe en une fois !
Le Monde, comme il est surprenant
Combien grand il s'étend sous nos pieds !
Jean, Mathieu,
Luc et Marc,
D'eux est soutenu le Monde
Par la grâce de l'Esprit.

Ce petit chant astronomique, si remarquable et si souvent cité, se relie à la cosmogonie des *Barddas* par l'allusion au *Ceugant*, au Cercle du Vide infini, d'où le Monde est issu par la descente des *Manred* dans *Annwn*, où le Monde est tombé *derechef* par l'orgueil des bienheureux, et d'où il se relève ; et en même temps, le chant se termine chrétiennement en représentant le Monde comme soutenu par les quatre Évangélistes, inspirés de l'Esprit. Le passage sur le *Ceugant* était incompréhensible, avant que l'on connut les *Barddas*.

Le titre de *Petit Monde* doit être l'erreur d'un copiste, qui a interverti les titres de deux chants qui se suivent dans le *Livre de Taliesin* ; celui que nous venons de citer devait s'appeler : le Chant du Grand Monde (*Kanuy y Byt Mawr*), et l'autre, le Chant du Petit Monde, c'est-à-dire du corps humain¹³².

Voici maintenant la citation de Giraud le Gallois, qui nous montre, dans la pleine réalité historique, les traditions rapportées par les *Barddas* sur les Voyants (*Gwyddoniaid*) ou inspirés (*Awenyddion*).

« Parmi les Gallois, il existe certains hommes qu'on appelle *awendhyon*, c'est-à-dire : *conduits par l'esprit*. Quand on les interroge sur quelque chose d'obscur,

¹³¹ *Ceugant* ; la circonférence vide.

¹³² V. le texte de ces deux chants dans la récente et très importante publication de M. W. Skene : *The Four Ancient Books of Wales, containing the cymric poems attributed to the Barde of the sixth century*, by William F. Skene, Edinburgh ; Edmonston and Douglas ; 1868, vol. II, p. 214-217. Là sont réunis tous les anciens monuments de la poésie bardique que contiennent les quatre célèbres manuscrits intitulés : le *Livre noir de Caermarthen* (ou de Hengart) ; le *Livre d'Aneurin* ; le *Livre de Taliessin*, et le *Livre Rouge de Hergest*, avec traduction anglaise du Rév. Silvan Evans, à qui nous devons bientôt un grand dictionnaire cymrique.

on les voit soudain frémissants et comme ravis hors d'eux-mêmes par l'Esprit. Ce n'est pas néanmoins sur-le-champ qu'ils donnent ce qu'on désire d'eux ; mais, après beaucoup de détours et de circonlocutions, de paroles vagues, oiseuses, sans liaison, toujours ornées toutefois de figures éclatantes, le questionneur attentif saisit enfin, dans quelque phrase jetée comme au hasard, la réponse attendue. Ils sortent de cette extase comme d'un profond sommeil. Il faut qu'on les réveille de force pour les rendre à eux-mêmes... C'est le plus souvent dans les visions du sommeil que leur est infusé ce don de prophétie. A quelques-uns, il semble qu'on leur met dans la bouche du lait ou du miel ; à d'autres, une cédule écrite ; et, aussitôt éveillés, ils annoncent publiquement qu'ils ont reçu cette grâce... Pendant qu'ils prophétisent, ils invoquent le Dieu vivant, le Dieu de vérité et la sainte Trinité, afin que leurs péchés ne les empêchent point de révéler la vérité. On trouve peu de ces prophètes chez d'autres peuples que chez les Bretons. Ce fut ainsi qu'autrefois Merlin ... prédit la venue des Saxons et même celle des Normands¹³³. »

Les livres dépositaires des traditions religieuses et poétiques des Bardes sont appelés par les écrivains latins du moyen âge *libri exaltationis*, les Livres de l'extase.

H. M.

¹³³ Girald. Cambrens., ap. *Anglica, Hibernica, Cambrica*, etc. Francoforti, 1602, in-fol., p. 892.

CYFRYNACH BEIRDD
*YNYS PRYDAIN*¹³⁴

TRIADS OF BARDISM

¹³⁴ These Triads are printed in Edward William's Lyric Poems, vol. second. Of the copy from which they were taken, he gives the following account; — "The Triades that are here selected are from a Manuscript Collection, by Llywelyn Sion, a Bard of Glamorgan, about the year 1560. Of this manuscript I have a transcript; the original is in the possession of Mr. Richard Bradford, of Bettwa, near Bridgend, in Glamorgan. This collection was made from various manuscripts of considerable, and some of very great antiquity — these, and their authors, are mentioned, and most or all of them still extant." They were published at Geneva, in 1858, by M. Pictet, under the title of "Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain," or "Le Mystère des Bardes de l'île de Bretagne," accompanied by a translation and a commentary in the French language.

1. — *Tri un cyntefig y sydd, ag nis gellir amgen nag un o honynt, Un Duw, Un Gwirionedd ag Un Pwngc Rhyddyd, sef y bydd lle bo cydbwys pob gwrth.*

1. — There are three primeval Unities, and more than one of each cannot exist: one God; one truth; and one point of liberty, and this is where all opposites equiponderate.

2. — *Tri pheth tardd o'r tri un cyntefig, pob Bywyd; pob Daioni; a phob gallu.*

2. — Three things proceed from the three primeval Unities: all life; all goodness; all power.

3. — *O dri anghenfod y mae Duw, sef y mwyaf parth bywyd; y mwyaf parth gwybod; a'r mwyaf parth nerth; ag nis gellir namyn un o'r mwyaf ar unpeth.*

3. God consists necessarily of three things: the greatest in respect of life; the greatest in respect of knowledge; and the greatest in respect of power; and there can only be one of what is greatest in any thing.

4. — *Tri pheth nis dichon Duw lai na bod, a ddylai 'r da cyflawn; a ddymunai 'r da cyflawn; ag a ddichon y da cyflawn.*

4. — Three things it is impossible God should not be whatever perfect goodness ought to be; whatever perfect goodness would desire to be; and whatever perfect goodness can be.

5. — *Tri thystion Duw am a wnaeth ag a wnâ, Gallu anfeidrol; Gwybodaeth anfeidrol; a Chariad anfeidrol; gan nad oes nas dichon, nas gwyr, ag nas mynn y rhain.*

5. — The three witnesses of God in respect of what He has done, and will do: infinite power; infinite knowledge; and infinite love; for there is nothing that these cannot perform, do not know, and will not bring to pass.

6. — *Tri phendod trefu gwaith Duw, er peri pôb peth; dirymmu'r drwg; nerthu'r dâ, ag amlygu pob gwahaniaeth; fal y gwyper a ddylai oddiwrth na ddylai fod.*

6.—The three ultimate ends of Gods regulation in giving existence to every thing: to weaken the evil; to strengthen the good; and to manifest all discrimination, that what ought to be might be known from what ought not to be.

7.—*Tri pheth nis gall Duw lai na'u gwneuthur, y mwyaf ei les; y mwyaf ei eisiau; a'r mwyaf er harddwch o bob peth.*

7.—Three things which God cannot but perform: what is most useful; what is most-necessary; and what is most beautiful of all things.

8.—*Tri chadernyd hanfod: nis gellir amgen; nid rhaid amgen; ag nis gellir gwell gan feddwl; ag yn hynn y diwedd pob peth.*

8.—The three stabilities of existence: what cannot be otherwise; what need not be otherwise; and what cannot be conceived better; and in these will all things end.

9.—*Tri pheth dir y byddant; eitha Gallu; eitha deall; ag eitha cariad Duw.*

9.—Three things will necessarily exist: the supreme power; the supreme intelligence; and the supreme love of God.

10.—*Tri bannogion Duw; Bywyd cyfoll; Gwybodaeth cyfoll; a Chadernyd cyfoll.*

10.—The three characteristics of God: complete life complete knowledge; and complete power.

11.—*Tri achos bywedigion, Cariad Duw gan eitha deall cyflawn; Deall Duw yn gwybod eitha moddion; a Nerth Duw gan eitha Mynn Cariad a Deall.*

11.—The three causes of living beings: the love of God in accord with the most perfect intelligence; the understanding of God knowing all possible means; and the power of God in accord with supreme will, love, and intelligence.

12.—*Tri chylch hanfod y sydd, Cylch y Ceugant, lle nid oes namyn Duw, na byw na marw, ag nid oes namyn Duw, a eill ei dreiglo; Cylch yr Abred lle pob Ansawdd-hanfod o'r marw, a Dyn ai treiglwyys; Cylch y Gwynfyd, lle pob Ansawdd hanfod o'r Byw, a Dyn ai treigla yn y Nef.*

12.—There are three Circles of existence: the Circle of Ceugant,¹³⁵ where there is nothing but God, of living or dead, and none but God can traverse it; the Circle of Abred,¹³⁶ where all things are by nature derived from death, and man has traversed it; and the Circle of Gwynvyd,¹³⁷ where all things spring from life, and man shall traverse it in heaven.

13.—*Tri chyflwr hanfod Bywedigion, Cyflwr Abred yn Annwn Cyflwr Ryddydd yn Nyndod; a Chyflwr Cariad, sef Gwynfyd, yn y Nef.*

13.—The three states of existence of living beings: the state of Abred in Annwn;¹³⁸ the state of liberty in humanity; and the state of love, that is, Gwynvyd in heaven.

¹³⁵ Cylch y Ceugant, translated by Ed. Williams, “the circle of infinity,” and by M. Pictet, “le cercle de la région vide,” means literally, the circle of the enclosing circumference, that is, the perfect rim that bounds the entire space of existence. From the idea of unchangeableness or absoluteness, involved in the doctrine of the ceugant, the word has acquired a secondary meaning, that of “certain.” It is in that sense that we are to understand it in the adage

Ceugant yw angau.
Death is certain.

Also in the following passage from Llywarch Prydydd y Moch, A.D. 1160-1220 —

Ked archwyf ym Ilyw y lloergant yn rot
Efam ryt yn geugant.
Even should I demand of my chief the mon as a gift,
He will certainly give it me.

I Llywelyn ap Iorwerth, *Myv. Arch.* i. p. 300.

¹³⁶ *Cylch yr Abred* is rendered by Ed. Williams, “the circle of inchoation,” and by M. Pictet, “le cercle de transmigration.” Abred seems to be compounded of *ab*, from, and *rhed*, a course, in reference to the migration of the soul from one animal to another, until it reaches the state of humanity. Abred is mentioned in a poem attributed to Taliesin, where it is used to denote hell.

Hyd pan ddillyngwys Crist gaethiwed
O ddwfu fais affwys abred.
Until Christ released the bondage
From the immensely deep abym of hell.

Y Milveib, *Myv. Arch.* v. 1. p. 170.

¹³⁷ Cylch y Gwynvyd, the circle of the *white*, or, (taking that colour as the emblem of purity,) the holy world; —the circle of felicity, for, be it observed, *gwynvyd* is the term generally used by the Cymry to this day to denote bliss or happiness.

¹³⁸ Annwn = annwfn, (an-dwfn,) a bottomless gulf; an abyss; the great deep, or lowest point of existence, as it is translated by Ed. Williams. There is an old adage which says,

Nid oir i annwn ond unwaith.
— Annwn is visited but once.

Taliesin opposes it to heaven, when he speaks of a deluge;

14. — *Tri Angen pob hanfod wrth fywyd, dechre yn Annwn; Treigl yn Abred; a Chyflawnder yn y Nef, sef Cylch y Gwynfyd; ag heb hynn o dripheth nis gellir unpeth namyn Duw.*

14. — The three necessities of all animated existences: a beginning in Annwn; progression in Abred; and plenitude in heaven, that is, the circle of Gwynfyd; without these three things nothing can exist but God.

15. — *Tripheth Angen yn Abred, y Lleiaf o bob byw, ag o hynny dechre; Defnydd pob peth, ag o hynny cynnydd, yr hynn nis gellir mewn cyflwr amgen; a llunio pob peth o'r marw, ag o hynny Gwanhanfod.*

15. — Three things are necessary in Abred: the least of all animation, and thence a beginning; the material of all things, and thence increase, which cannot take place in any other state; and the formation of all things out of the dead, hence diversity of existence.

16. — *Tripheth nis gellir amgen na'u bod ar bob byw gan gyfiawnder Duw; Cydymoddef yn Abred, can heb hynny ni cheylai neb gyflawn wybod ar ddim; Cydran cydfraint ynghariad Duw, a Chyttiwedd, gan allu Duw wrth a fo cyflawn a thrugar.*

16. — Three things cannot but happen to all living beings by the justice of God: co-sufferance in Abred, because without that none could obtain the perfect knowledge of any thing; co-participation of equal privilege in the love of God; and co-ultimity, through the power of God, in respect of such as are just and merciful.

17. — *Tri achos angen Abred, cynnull defnydd pob Ansawdd; cynnull Gwybodaeth pob peth; a chynnull Nerth er gorfod pob gwrth a Chythraul, ag ymddiosg a'r drwg; ag heb hynn a dreiglo pob cyflwr byw, nis gellir cyflawn ar un byw na rhyw.*

17. — The three necessary occasions of Abred: to collect the materials of every nature; to collect the knowledge of every thing; and to collect strength to

*O nef pan ddoethant
Yn annwfn llifeiriant.
When it came from heaven,
The torrent reached, to annwn.*

Kad Goddeu.

In the Christian code, *annwn* is made to stand for hell.

overcome every adverse and Cythraul,¹³⁹ and to be divested of evil; without this traversing of every state of life, no animation or species can attain to plenitude.

18. — *Tri phrif anffawd Abred, Angen, Anghof, ag Angau.*

18. — The three principal calamities of Abred: necessity; forgetfulness; and death.

19. — *Thri phen Angen y sydd cynn cyflwyr Wybodaeth, treiglo 'r Abred; treiglo 'r Gwynfyd; a Chof o'r cyfan hyd yn Annwn.*

19. — The three principal necessities, before fulness of knowledge can be obtained: to traverse Abred; to traverse Gwynvyd; and the remembrance of all as far as Annwn.

20. — *Tri chynghyd anhepcor Abred, Anghyfraith gan nas gellir amgen; Dianc Angau rhag drwg a Chythraul; a Chynnydd bywyd a Daioni, gan ymddiosg a'r drwg yn niainge Angau; a hynn o gariad Duw yn gafaelu ar bob peth.*

20. — Three things indispensably connected with Abred: lawlessness, for it cannot be otherwise; the escape of death from, evil and Cythraul; and the increase of life and goodness, by being divested of evil in the escapes of death; and this from the love of God embracing all things.

21. — *Tri pheiriant Duw yn Abred er gorfod Drwg a Chythraul, a diange oddiwrthynt at Wynfyd, Angen; Anghof; ag Angau.*

21. — The three instrumentalities of God in Abred for the subduing of evil and Cythraul, and escaping from them towards Gwynvyd: necessity; forgetfulness; and death.

22. — *Tri chynghyfoedion y sydd, Dyn; Rhyddyd; a Goleuni.*

22. — There are three primary contemporaries: man liberty and light.

23. — *Tri Angenorfod Dyn, Dioddef, Newid, a Dewis; a chan allu dewis ni wyper am y ddau arall cyn digwydd.*

¹³⁹ Cythraul, (*cy-traul*) the principle of destruction. The term is that which is still employed for the most part to denote the devil, or Satan.

23.—The three necessary obligations of man: to suffer;¹⁴⁰ to change; and to choose; and whilst he has the power of choosing, the other two things are not known before they happen.

24.—*Tri Chydgyfran Dyn, Abred a Gwynfyd; Angen a Rhyddyd, a Drwg a Da; ag oll yn gydbwys, a gallu gan ddyn ymlynn wrth yr un fynno.*

24.—The three equiportions of man: Abred and Gwynfyd; necessity and liberty; evil and good; all equiponderate, man having the power of attaching himself to the one he pleases.

25.—*O dripheth y syrth Angen Abred an Ddyn, Anymgais a Gwybodaeth; anymlyn a'r Dâ; ag ymlyn a'r Drwg, sef y syrth, gan hynn o bethau, hyd ei gydryw yn Abred, a threiglo 'n ei ol fal y bu gyntaf.*

25.—From three things will the necessity of Abred fall on man: from not endeavouring to obtain knowledge; from non-attachment to good; and from attachment to evil; occasioned by these things he will fall to his congener in Abred, whence he will return, as at first.

26.—*O dripheth y syrthier yn Abred gan Angen, er ymlynu ymhob peth arall wrth y Da, o Falchder hyd Annwn; o Anwirededd hyd Obryn; ag o Anrhugaredd, hyd Gydfil, a threiglo 'n ol at Ddyndod fal o'r blaen.*

26.—From three things will man fall of necessity in Abred, though he has in every thing else attached himself to good: from pride even to Annwn; from falsehood to a corresponding state of perception;¹⁴¹ and from unmercifulness to a similarly disposed animal,¹⁴² whence, as at first, he returns to humanity.

27.—*Tri chyntefigaeth cyflwr Dyn, cynnull cyntaf ar Wybodaeth, Cariad, a*

¹⁴⁰ M. Pictet has rendered this "l'impassibilitié," as if the word was compounded of *di*, non, and *goddef*, to endure. He was driven to prefer this acceptance, from having mistaken the word "angenorvod," which he supposed to mean *what was necessary for the triumph of man over evil*, and not, as we have rendered it, "the necessary obligations" of a man, as such.

¹⁴¹ Obryn is an obsolete word, but seems to be compounded of *ob*, a going out of, and *rhyn*, an emotion, or perception, and to signify an equivalent state of perception. Ed. William has it, "a state corresponding with his turpitude," and is followed therein by M. Pictet who writes "point de démerite équivalent."

¹⁴² Cydvil, (cyd-mil,) co-animal, meaning an animal corresponding in disposition with himself. "A corresponding state of brutal malignity." — Ed. Williams.

Nerth, heb Angau; ag nis gellir hynn ym mraint Rhydd a Dewis cyn Dyndod; a'r tri hynn a elwir y tri gortrech.

27.—The three primaries of the state of man: the first accumulations of knowledge, love, and power, without death. This cannot take place, in virtue of liberty and choice, previous to humanity: these are called the three victories.

28.— Tri gortrech ar Ddrwg a Chythraul y sydd; Gwybodaeth, Cariad, a Gallu; gan y gwyr, y mynn, ag y dichon y rhain yn eu cynghyd y pethau a fynnont, ag ynghyflwr Dyn eu dechre, a parhau dros fyth.

28.—The three victories over evil and Cythraul: knowledge; love; and power; for these know, will, and can do, in their conjunctive capacity, what they desire; they begin in the state of man, and continue for ever.

29.— Tri braint cyflwr Dyn, Cydbwys drwg a dâ, ag yna Cymhariaeth; Rhyddid wrth Ddewis ag o hynny Barn a Dewis; a Chynnechre Gallu, ym mraint Barn a Dewis, gan eu rhaid cyn dim arall o wneuthur.

29.—The three privileges of the state of man: equiponderance of evil and good, whence comparativity; liberty of choice, whence judgment and preference; and the origin of power, proceeding from judgment and preference, since these must necessarily exist before any other action.

30.— Tri gwahaniaeth angenorfod rhwng Dyn, a phob byw arall, a Duw; Ing ar Ddyn ag nis gellir ar Dduw; dechre ar Ddyn ag nis gellir ar Dduw; ag angen newid cyflwr olynol ynghylch y Gwynfyd ar Ddyn, o anoddef y Ceugant, ag nis gellir ar Dduw, gan allu pob dioddef, a hynny gan Wynfyd.

30.—The three inevitable differences between man, or any other living being, and God: man is finite, which God cannot be; man had a beginning, which God could not have; man must needs change his condition successively in the circle of Gwynvyd, from not being able to endure the Ceugant, but God needs not, being able to, endure all things, and that consistently with felicity.

31.— Tri ehyntefigaeth Gwynfyd, Annrwg; Anneisiau; ag Annarfod.

31.—The three primaries of Gwynvyd: cessation of evil; cessation of want; and the cessation of perishing.

32.— *Tri adfer Cylch y Gwynfyd, Awen gysefin; a gared gysefin; a Chof y cysefin; am nas gellir Gwynfyd hebddynt.*

32.— The three restorations of the circle of Gwynvyd original Awen;¹⁴³ primitive love; and primitive memory because without these there can be no Gwynvyd.

33.— *Tri gwahanfod pob byw gwrtharall; Awen; Cof; a Chanfod; sef y bydd cyflawn ar bobun, ag nis gellir cyfun y rhain ar un byw arall, a phob un yn gyflawn, ag nis gellir dau gyflawn ar ddim.*

33.— Three things discriminate every animate being from others: Awen; memory; and perception; these will be complete in every one, and cannot be common to any other living being; each will be plenary, and two plenaries of any thing cannot exist.

34.— *Tri pheth a roddwys Duw ar bob byw, sef Cyflawnder ei Ryw; Gwahander pen ei hun; a Bannogaeth Awen gysefin rhag arall, yna hunan cyfoll pob un gwrtharall.*

34.— Three things has God given to every living being: namely, the plenitude of his species; the distinction of his individuality; and the characteristic of a primitive Awen as different from another; this is what constitutes the complete self of every one as apart from another.

35.— *O ddeall tripheth y bydd difant a gortrech ar bob drwg a marw; Ansawdd; Achos; a Pheiriant, a hynn a geir yn y Gwynfyd.*

35.— From understanding three things will ensue the diminution and subjugation of all evil and death: their nature; their cause; and their operation; and this will be obtained in Gwynvyd.

36.— *Tri chadernyd gwybodaeth, darfod treiglo pob cyflwr bywyd; Cofio treiglo pob cyflwr ai ddamwain; a gallu treiglo pob cyflwr fal y mynner, er prawf a barn; a hynn a gair ynghylch y Gwynfyd.*

36.— The three stabilities of knowledge: to have traversed every state of life; to remember every state and its incidents; and to be able to traverse every state,

¹⁴³ Genius.

as one would wish, for the sake of experience and judgment; and this will be obtained in the circle of Gwynvyd.

37. — *Tri bannogion pob byw ynghylch y Gwynfyd, Swydd, Braint; ag Awen, ag nis gellir dau 'n bod yn Ungyfun ymhôb peth, gan y bydd cyflawn pob un yn y bo bannog arno; ag nid oes cyflawn ar ddim heb y maint oll a ddichon fod o hano.*

37. — The three characteristics of every living being in the circle of Gwynvyd: vocation; privilege; and Awen; nor is it possible for two beings to be identical in every thing, for every one will be complete in what is characteristic of him; and there is nothing complete without comprehending the whole quantity that can possibly belong to it.

38. — *Tripheth nis gall namyn Duw, dioddef hythoedd y Ceugant; Cynghyd a phob cyflwr heb newidiau, a rhoi gwell a newydd ar bob peth heb ei roi ar goll.*

38. — Three things none but God can do: to endure the eternities of Ceugant; to participate of every state without changing; and to ameliorate and renovate every thing without causing the loss of it.

39. — *Tripheth nis gellir darfod byth arnynt gan angen eu galledigaeth; Dull hanfod; Ansawdd hanfod; a Llêr hanfod, gan hynn byddant hyd fyth yn eu hannrwg, ai byw ai marw ydynt, yn amrafael hardd a daionus Cylch y Gwynfyd.*

39. — Three things that can never be annihilated, from their unavoidable possibilities: form of existence; quality of existence; and the utility of existence; for these will, divested of their evils, exist for ever, whether animate or inanimate, as beautiful and good varieties of the circle of Gwynvyd.

40. — *Tri rhagor newid cyflwr yn y Gwynfyd, Addysg; Harddwch, a Gorphwys rhag anallu dioddef y Ceugant a'r tragwyddol.*

40. — The three excellencies of changing condition in Gwynvyd: instruction; beauty; and repose, from not being able to endure the Ceugant and eternity.

41. — *Tripheth sydd ar eu cynnydd, Tân, sef Goleuni; Deall, sef Gwirionedd; ag Enaid, sef Bywyd; a gorfod a wnant ar bob peth, ag yna diwedd Abred.*

41. — There are three things on their increase: fire, or light; understanding,

or truth; and the soul, or life; these will prevail over every thing, and then Abred will end.

42. — *Tripheth y sydd ar eu difant; Tywyll; Anwir; a Marw.*

42. — There are three things on the wane: the dark; the false; and the dead.

43. — *Tripheth sy'n ymgadarnhau beunydd, gan fod mwyaf yr ymgais attynt, Cariad; Gwybodaeth; a Chyfiawnder.*

43. — Three things acquire strength daily, there being a majority of desires towards them: love; knowledge; and justice.

44. — *Tripheth sy'n ymwanhau beunydd, gan faint pennaf yr ymgais yn eu gwrth; Cas; Camwedd; ag Anwybodaeth.*

44. — Three things grow more enfeebled daily, there being a majority of desires in opposition to them: hatred; injustice; and ignorance.

45. — *Tri chyflawnder Gwynfyd; Cyfran ymhôb Ansawdd, ag Un cyflawn yn pennu; Cyfymddwyn a phob Awen, ag yn Un rhagori; Cariad at bob Byw a Bôd, a thuag at Un, sef Duw, yn bennaf; ag yn y tri Un yma y saif Cyflawnder Nef a Gwynfyd.*

45. — The three plenitudes of Gwynfyd: participation of every nature, with a plenitude of one predominant; conformity to every Awen, and in one excelling; love towards every living being and existence, and towards one, that is, God, above all; in these three ones will the plenitude of heaven and Gwynfyd consist.

46. — *Tri Angen Duw, Anfeidrol ger ei hun; Meidrol ger meidrol, a chyfun a phob cyflwr bywydolion yn nghylch.*

46. — The three necessities of God: to be infinite in Himself; to be finite to the finite; and to be co-united with every state of animated beings in the circle of Gwynfyd.

Table des matières

TRIADES DES BARDES DE L'ÎLE DE BRETAGNE	4
LE MYSTÈRE DES BARDES DE L'ÎLE DE BRETAGNE OU LA DOCTRINE DES BARDES GALLOIS DU MOYEN ÂGE SUR DIEU, LA VIE FUTURE ET LA TRANSMIGRATION DES ÂMES » (FAC-SIMILÉ DE L'ÉDITION DE 1857)	13
LA CONTROVERSE DES TRIADES	90
Le mystère des bardes de l'île de Bretagne par Jules Leflocq.....	91
I. — De l'origine du mystère des bardes.....	91
II. — Des doctrines religieuses du <i>Mystère des Bardes</i>	97
Le mystère des bardes de l'île de Bretagne par Henri Martin	102
Le livre du Bardisme.....	110
Le second examen.....	111
Voici le livre de la tradition et de la connaissance des temps;	117
Transmigration, félicité, inspiration	125
CYFRYNACH BEIRDD YNYS PRYDAIN TRIADS OF BARDISM.....	139



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Petr Drda, D.R.

Huitième de statère découvert sur le site de Zavist en Bohême.

La lumière divine rayonne sur les trois mondes : Anwn, Abred et Ceugant

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/PhC